

Poésies et Chansons nouvelles

par

Auguste DAUFRESNE de la CHEVALERIE

LIEUTENANT AU 2^e RÉGIMENT DE CHASSEURS À CHEVAL

Recueil imprimé à Mons en 1857 par MASQUILLIER et LAMIR
et remis en page en août 2018
par et pour le site www.eglise-romane-tohogne.be



Scribe aliquid quo te norint vixisse nepotes ;
Interitûs vindex sic eris ipse tui.

Jérôme DUMORTIER – 1580

Écrivez ; et plus tard, dans un recoin poudreux,
Votre nom retrouvé sur quelque vieux volume
Fera lire vos vers à vos derniers neveux.
Vous revivrez, Daufresne, ainsi par votre plume.

Victor DUMORTIER – 1856

En couverture et en 4^e de couverture :

Dessin de DURBUY – Le château et le petit pont en 1868, par François BOZIÈRE
(beau-frère d'Auguste Daufresne).



Auguste Daufresne de la Chevalerie, soldat-poète (1818-1881)

Auguste Daufresne de la Chevalerie, troisième fils de Mathieu-Joseph Daufresne de la Chevalerie⁽¹⁾ et de Marie-Jacobine De Pouhon, est né à Walcourt le 4 février 1818.

Il est âgé de deux ans et ses frères Jean-Charles et Mathieu, respectivement de six et de quatre ans, lorsque la famille quitte Walcourt pour Couvin. Son enfance se passe dans un climat exemplaire, malgré de fréquents déménagements nécessités par les fonctions du père, brigadier de la maréchaussée.

Très tôt, il embrasse la carrière militaire. Il n'a que douze ans, lorsqu'en 1830, le 1^{er} décembre, il est engagé comme soldat au 1^{er} Régiment de Chasseurs à Cheval. Déjà, il est fier de son pays et le sert avec bonheur.

Dans l'entre-temps, notre premier souverain organise son armée, crée des dépôts et remonte la cavalerie. Auguste Daufresne, qui vient d'obtenir son brevet de sous-lieutenant, est désigné pour le 2^e Régiment de Chasseurs à Cheval. Les années passent, les promotions se succèdent.

Nature d'élite, esprit supérieur, amoureux du beau et des traditions séculaires, Auguste Daufresne peut bientôt exprimer ses talents d'écrivain.

En 1855, encouragé, guidé et conseillé par le poète montois Benoît Quinet, Auguste Daufresne sort son premier recueil de *Chansons* qu'il dédie à ses nombreux amis et aux membres de sa famille. Il y chante l'Ardenne, l'Ourthe et sa vallée, la patrie, la famille et l'honneur.

Alors qu'il est en garnison à Mons, il se marie avec Mademoiselle Adrienne-Isabelle-Joséphine Le Roy, de Bruxelles, le 23 juillet 1855. De cette union naît Augustine-Marie-Joséphine.

Fin 1856, Auguste Daufresne est reçu comme membre-correspondant de la Société Royale des Beaux-Arts et de la Littérature de la Ville de Gand.

Le 30 janvier 1857, M^{me} Daufresne donne le jour à un second enfant : Agathe-Louise-Marie-Roseline-Emilie. Malheureusement, le 16 février 1857, la mort emporte la jeune maman. Et le 26 février, le bébé expire. Auguste Daufresne est désolé. Ses sœurs ramenèrent Augustine à Durbuy auprès de sa grand-mère. Elle y passera son enfance, élevée et instruite par ses tantes qui l'adorent. Désespéré, le lieutenant Daufresne rentre à la garnison et noie son chagrin dans le service et dans le travail. Et il publie *Poésies et chansons nouvelles* en 1857 (reproduites ci-après).

Le 15 février 1859, devenu capitaine, il se remarie dans l'intimité avec Mademoiselle Marie Bouchel d'Audenarde. Le ménage s'installe à Bruges.

Dix années s'écoulent pendant lesquelles Auguste Daufresne, ayant retrouvé le bonheur et sa Muse, écrit des poèmes et des récits nouveaux (entre autres : *Légendes poétiques des saints*, une

biographie du Duc de Montmorency ; et plus tard, vers 1877, ses fameux *Récits d'Ardenne : Aubinette ou l'Orpheline de Durbuy et Les deux conscrits* paru par épisodes).

En juillet 1870, s'ouvrent les hostilités franco-allemandes. Le roi Léopold II met l'armée sur pied de guerre et dirige ses régiments aux frontières menacées. Auguste Daufresne, promu depuis bientôt deux ans au grade de major, y commande un escadron du 2^e Régiment de Lanciers. L'orage passé, Daufresne rentre à Bruges.

Le major demande sa mise à la retraite et l'obtient le 28 mars 1873. En juin de la même année, le ménage s'inscrit à Audenarde et s'établit définitivement au n° 28 de la rue Haute. Daufresne assume alors les fonctions d'archiviste à la ville d'Audenarde.

Le destin frappe encore notre écrivain, grand fumeur. Il est atteint d'un cancer à la langue et doit subir une opération chirurgicale. Il est bientôt contraint d'abandonner ses archives. Après une deuxième intervention, aux premiers beaux jours, il vient une fois de plus prendre un peu de repos à Durbuy. Mais le mal empire et réclame une troisième opération. Daufresne souffre atrocement. L'année 1881 viendra mettre fin à son martyre. Le 28 mars, ce digne serviteur de Dieu et de la Patrie s'endort dans le Seigneur dans sa maison d'Audenarde.

(Texte extrait d'«*Ardenne et Famenne*», n° 1 et 2, 1964, de l'étude portant le même titre que ci-dessus et signée Joseph BERNARD).

(1) Jean-Charles Daufresne de la Chevalerie, père de Mathieu-Joseph Daufresne, épousa en 1^{res} noces Anne-Barbe Arnoldi, de Verviers, le 16 juin 1760, et en 2^{es} noces Marie-Joseph Nivarlet, de Durbuy, le 23 août 1784. Cette deuxième épouse lui donna trois enfants : Mathieu-Joseph et deux filles décédées très jeunes. Jean-Charles Daufresne mourut à Durbuy dans la maison Nivarlet où il s'était retiré le 8 mars 1793. Mathieu-Joseph, né à Verviers le 20 septembre 1785, épousa, le 2 juin 1813, Marie-Jacobine De Pouhon, née le 28 mai 1791. Enrôlé dans les armées françaises, Mathieu-Joseph participa aux Campagnes d'Italie. En 1809, à la bataille de Wagram, il se couvrit de gloire en reprenant à l'ennemi le drapeau de son régiment. Après Waterloo, il s'engagea dans la maréchaussée. Puis, il prit une retraite bien méritée. Pendant plusieurs années, la famille Daufresne-De Pouhon habita alors dans la maison des Récollectines à Durbuy. Cependant, il mourut dans sa petite maison située près du presbytère le 2 janvier 1848 et fut inhumé dans le vieux cimetière de la Ville où sa croix funéraire existe toujours (bien masquée par un monument contemporain). Sa veuve, dame très pieuse, vécut encore quelques années en compagnie de ses filles Clotilde, Elisa, Rosine et Lambertine. Elle s'éteignit le 11 février 1876 à l'âge de 85 ans. Quant aux fils Daufresne : Jean-Charles, Mathieu, Auguste, Xavier et Emile, ils pratiquèrent le noble métier des armes et devinrent de brillants officiers d'état-major à l'armée belge.

PRÉFACE

Au Public

J'arrive de nouveau vous offrir mes écrits.
Et j'ai le cœur ému ; car hélas ! un poète,
N'est-il pas, en effet, une mère inquiète
Sur l'accueil qu'on réserve à ses enfants chéris ?

Si les aînés ont eu le bonheur de vous plaire,
Malgré leur gaucherie et leur air villageois ;
Leurs puînés auront-ils un sort aussi prospère ?
C'est une question qui me trouble parfois.

Vous verrez à leurs traits, à leur naïf langage,
Qu'ils sont du même sang et de même lignage ;
Qu'ils ont été bercés sur les mêmes genoux.

Mais leur mère, aujourd'hui, moins folle et plus discrète,
S'est mise en frais pour eux d'atours et de toilette,
Avant d'oser encor les envoyer vers vous.

Le poète ardennais

Au sein de la nature,
Quand je cherche tes pas,
Muse sereine et pure,
Ne me repousse pas.

Heureux tes favoris, noble Muse chrétienne,
Muse au regard si doux, Muse de notre Ardenne,
Toi, qui planes toujours, ingénue et sans fard,
À l'agreste horizon du jeune montagnard.

Sur le velours des fleurs ta trace est imprimée ;
De ton souffle léger la brise est embaumée.
Je reconnais ta voix dans le chant de l'oiseau,
Et tes soupirs confus sur le bord du ruisseau.

Tu souris au faucheur : et, dans la moisson mûre
Pour délasser ses yeux, oubliant ta parure,
Tu mêles les bluets au sein des blonds épis,
Et la fraise empourprée à l'herbe des taillis.

Tu donnes à la nuit la grâce et le mystère :
Évoquant des esprits la cohorte légère
Quand la lune répand ses rayons indécis,
Tu règles les concerts des Sylphes réjouis.

Ta course sur nos monts, où fleurit la lavande,
Éveille, à l'étourdie, une antique légende.
Puis, d'un pied parfumé, tu descends au vallon
Et ta lèvre murmure une fraîche chanson.

La perle du matin, l'haleine du Zéphyre,
Et la fleur en bouton se hâtant de sourire,
Tout ce monde qui naît avec le renouveau
Entend ta cantilène autour de son berceau.

Le vent, ton messenger, glisse dans l'herbe émue.
Le buisson embaumé, la forêt chevelue :
De magiques accords, des sons harmonieux,
Des hymnes imposants s'élèvent jusqu'aux cieux.

Sur un front virginal que la pudeur couronne,
Sur un sein mi-voilé que la grâce environne,
Par toi l'illusion, comme un prisme enchanté,
Rend plus touchante encor la touchante beauté.

Ne diriges-tu pas les élans du génie,
Alors que célébrant une sainte harmonie,
Et rejetant au loin la folle Volupté,
Tu consacres l'Hymen et la Fidélité.

Le doux chant des aïeux, qui se module encore,
Fut dicté par ta voix toujours douce et sonore.
Chaque mère, à son fils, le dit pour l'apaiser ;
Et nos petits neveux sauront l'éterniser.

Aux discours des vieillards, ton oreille s'incline ;
Ils reflètent si bien la sagesse divine :
Mais les enfants naïfs sont tes petits chéris,
Tu te plais à leurs jeux, lu t'émeus à leurs cris.

La folâtre gaîté pour ton cœur a des charmes,
Et ton œil est humide à l'aspect de nos larmes.
La coupe du malheur a par toi moins de fiel,
Et derrière un tombeau tu fais briller le ciel.

Étrangère aux partis, à l'envie, à la haine,
Tu souris aux mortels, indulgente et sereine.
Tu chantes la Nature et la Divinité,
L'incorrupible Espoir, la Foi, la Liberté.

Soutiens l'Humanité dans sa course rapide ;
Que l'Amour soit ton but, la Charité ton guide :
Ces anges du Seigneur enfleront ton essor,
Et tu sauras des cieux nous rapprocher encor.

Au sein de la nature,
Quand je cherche tes pas,
Muse sereine et pure,
Ne me repousse pas.

Les dentellières de Malines

Musique de Madame Sophie BOËYÉ

Au ciel d'azur le soleil brille :
Et, pour égayer la maison,
Une charmante jeune fille
Redit une simple chanson :
Allons, mes gentilles voisines,
Répétez, en chœur, mon refrain.
Le beau carillon de Malines
Y mêle son timbre argenté.

Dentellières, vite, à l'ouvrage.
En piquant ce joli dessin,
Une merveille, je le gage,
Sous nos doigts va naître soudain.

Travaillons, voisines ; plus belles
Que l'émeraude et les rubis,
Bientôt brilleront nos dentelles ;
Car nos travaux sont si jolis !
Les impératrices, les reines
En font leurs plus riches atours.
De légers fils formons les chaînes,
Et n'oublions pas nos amours.
Dentellières, vite, à l'ouvrage, etc.

Travaillons, demain c'est dimanche,
C'est le jour des loisirs prescrits.
Après vêpres, en robe blanche
J'attendrai mon jeune promis.
Oh ! demain, avec ma famille
Il viendra promener aux champs.
Je vois déjà la fleur qui brille,
Et de l'oiseau j'entends les chants.
Dentellières, vite, à l'ouvrage, etc.

Travaillons, j'ai fait un doux rêve :
La Vierge, en voyant mes tissus,
Disait tout bas : « Ô Geneviève,
» Ils orneront l'enfant Jésus.
» Je veux exaucer ta prière,
» Tes vœux, tes amours, mon enfant,
» Et je protégerai la mère. »
— Ah ! que ce rêve était touchant.
Dentellières, vite, à l'ouvrage, etc.

Travaillons ! car, en cette vie,
Le gai travail c'est la santé ;
Puis à l'aisance il nous convie,
Il fonde la félicité.
Vieille est déjà ma bonne mère.
Quand son front peut se déridier,
Ma tâche en est bien plus légère.
Mon Dieu ! qu'il m'est doux de l'aider !

Dentellières, vite, à l'ouvrage.
En piquant ce joli dessin,
Une merveille, je le gage,
Sous nos doigts, va naître soudain.

Körner

Vaillant Körner, ô chantre de l'épée,
Ta voix éveille, éveille au cœur des preux,
Les grands échos de la fière Épopée ;
Sous tes lauriers, repose glorieux.

En contemplant l'aurore diaphane,
Près de Leipzig, toi, poète-soldat,
Tu redisais, aux sons de la diane,
Le mâle chant des Germains au combat.
Ton noble cœur frémissait d'espérance
Car la Victoire est équitable enfin.
Et, désormais, les aigles de la France
Iront planer loin des rives du Rhin.

La Liberté toujours fut ton idole.
Un Conquérant l'écrasait sous son char :
Honneur à toi ! ton ardente parole
Vient l'évoquer en face de César.
L'écho profond de ton chant se répète
Sur les débris du monde épouvanté.
La Germanie, alors, lève la tête,
S'arme, s'élance au cri de Liberté !

Le canon gronde et ton âme tressaille ;
L'éclair aux yeux, on s'écrie : En avant !
Français, Germains demandent la bataille :
Hourra ! Hourra ! l'étendard flotte au vent !
Tu prouveras bientôt à la patrie,
Que le poète est un brillant soldat !
Qu'il sait toujours combattre avec furie,
Qu'il sait toujours chanter avec éclat !

Dans la mêlée, ô guerrier indomptable,
Jetant partout ton hymne triomphant,
Frappant partout de ton bras redoutable,
De ton pays tu fus le noble enfant.
Comme un lion surpris dans le carnage,
Tu te vengeais sous le coup de la mort.
Ton nom, Körner, passera d'âge en âge ;
Et tout soldat doit envier ton sort.

Et ce beau chant, qu'enregistre l'histoire,
Fut retrouvé sur le cœur du héros.
Hymne sacrée, hymne de la victoire,
Dont un sang pur effaçait bien des mots !
Honneur, honneur ! ce noble sang féconde
La Liberté dans le sillon divin !
C'est la moisson qui doit nourrir le monde,
Et le progrès la récolte en chemin.

Le soir, on dit que, sur la sombre rive
Où de l'Elster viennent gémir les flots,
On voit errer une ombre fugitive,
Et l'on entend quelques vagues sanglots,
Le pâtre dit, alors, l'âme oppressée :
« Ici, Körner, enfants, perdit le jour.
» Éloignez-vous ! sa blanche fiancée
» Pleure à minuit son poète et l'amour. »

Vaillant Körner, ô chantre de l'épée,
Ta voix éveille, éveille au cœur des preux,
Les grands échos de la fière Épopée ;
Sous les lauriers, repose glorieux.

La fête d'une mère

Les Fleurs

Mes sœurs, voyez-vous pas, gracieuse et vermeille,
Roseline accourir, brune enfant aux yeux doux ?
De nos dons printaniers remplissons sa corbeille :
Elle fête sa mère, oh ! quel beau jour pour nous !

Roseline, cueillez ma fleur épanouie ;
La fleur de l'églantier dans toute sa candeur.
Je suis jaloux d'offrir une tige fleurie
À celle dont l'amour fonde votre bonheur !

Pâle fleur du fraisier, quoique peu glorieuse,
Je promets des trésors. Et, pour vous cependant,
Je renonce à gonfler la pulpe savoureuse,
À mûrir le nectar de mon fruit odorant.

Myosotis éclos auprès de la fontaine,
Des beaux yeux de la Vierge on dit que j'ai l'azur.
Enfant, je sais pourquoi l'aube ici vous amène :
Penchez-vous jusqu'à moi ; votre front est si pur !

Ne me négligez pas ; obscure violette
Je fleuris pour vous seule au bord du frais sentier.
Le muguet mon voisin vous appelle en cachette :
Emportez nos parfums à votre heureux foyer.

La Madone des champs s'abrite entre mes branches,
Que de fois l'aubépin pour vous surprit des vœux !
Votre mère, en priant sous mes étoiles blanches,
Recevra mon bouquet, ce soir, dans ses cheveux.

À la rose unissez l'iris de la prairie,
Le bluet des sillons au genêt des coteaux ;
Comme vous, nous fêtons une mère chérie :
À vous tous nos parfums, à vous tous nos joyaux !

*28 mai 1886, jour anniversaire de la naissance
de ma bonne mère.*

Le 21 juillet 1856

À Monsieur le Baron DE GERLACHE,
ancien Président du Congrès national.

*AIR : On parlera de sa gloire, sous le chaume
bien longtemps.*

La reconnaissance ordonne
De suspendre nos labeurs.
De lauriers verts et de fleurs,
Vite, tressons une couronne.
Ah ! celui que nous fêtons,
C'est le Roi, le Roi lui-même !
Pour Léopold apprêtons
Un agreste diadème.
La Belgique, en ce beau jour,
Salue un anniversaire
Que l'on révere.
Léopold est notre père :
À lui nos chants et notre amour.
Oui, tout notre amour !

Bonnes gens, sous les charmes,
Trinquons au meilleur des Rois,
Et disons à haute voix
Un mot d'histoire à nos familles.
Notre peuple aimé de Dieu
Le choisit entre les princes ;
Lui, se rendant à ce vœu,
Vint régner sur nos provinces.
Sage et ferme tour à tour,
Il nous fit un sort prospère,
Un sort prospère.
Léopold est notre père : etc.

Mais quel élan magnifique
Quand il nous vint en Juillet !
L'enthousiasme accueillait
Le premier Roi de la Belgique.
Que de pompe, quel éclat !
Quelle époque solennelle !
Alors, aux lois de l'État
Il jura d'être fidèle.
Il fut à nous sans retour
Car sa parole est sincère,
Toujours sincère.
Léopold est notre père : etc.

À ce roi qu'il favorise
Dieu sembla tendre la main,
En préparant son hymen
Avec notre Sainte Louise.
Leurs rejets glorieux
Sont l'espoir de la patrie.
Elle est maintenant aux cieux,
Cette Reine si chérie.
Ange, du divin séjour,
Elle bénit notre terre,
Oui, notre terre.
Léopold est notre père : etc.

Vingt-cinq ans ont fait éclore
Tant de paix et de bonheur !
L'aimable Loi du Sauveur
Chez nous est plus aimable encore.
Quand la discorde grondait,
Turbulente et meurtrière,
Notre Roi lui défendait
L'accès de notre frontière.
Dans les champs, comme à la cour ;
On l'admire, on le vénère,
On le vénère.
Léopold est notre père : etc.

Que notre vivat rappelle
Longtemps ce vingt un Juillet,
Où la nation allait
Voir s'ouvrir une ère nouvelle.
Le Roi vers la Liberté,
Qui garde un saint privilège,
S'incline avec pitié.
Que Dieu toujours le protège !
Seigneur, Seigneur, en ce jour,
Exauce notre prière,
Notre prière.
Léopold est notre père :
À lui nos chants et notre amour.
Oui, tout notre amour.

L'heureux poète

L'heureux Alain sommeillait un beau jour,
Cédant sans doute à l'ennui de la cour ;
Quand de fortune, avec toute sa suite,
Par là passant, Madame Marguerite,
Vers le Trouvère alla sans biaiser,
Et lui donna prestement un baiser.
Pour un poète oncque il ne fut, je pense,
À son insu, plus douce récompense.

Les courtisans, cortège adulateur,
S'émerveillaient de semblable faveur.
Voyant cela : « Messieurs » — dit la princesse —
« L'homme n'a rien de ma douce largesse.
» Tout à la bouche ! elle a donné l'essor
« À des refrains dignes de l'âge d'or. »
Pour un poète oncque il ne fut, je pense,
À son insu, plus douce récompense.

Ces temps sont loin. Le poète, aujourd'hui,
N'attire plus de princesse vers lui.
Mais il se peut qu'en fermant sa paupière,
Quelque beauté, par grâce singulière,
Songe à son livre et le trouve charmant :
Ma foi, les biens nous viennent en dormant !
Pour un poète oncque il ne fut, je pense,
À son insu, plus douce récompense.

Les amours de la rose et du rossignol

Ce n'est pas une fable.
Oui, la Rose, un beau jour,
Au Rossignol aimable,
Inspira de l'amour.

Alors elle était blanche,
Blanche comme un beau Lis ;
Et, sur la verte branche,
Prodiguait les souris.

Mais, un jour, son épine
Blessa le chancre ailé ;
Le sang, on le devine,
Sur elle avait coulé.

Et, des feux de l'Aurore,
Son teint se colora :
L'oiseau bien plus encore,
Ensuite l'adora.

Or, elle était cruelle,
Fière de sa beauté ;
Lui seul restait fidèle
Et plein d'anxiété.

Hélas ! lorsque l'on blesse
Un cœur, un cœur aimant,
A-t-il moins de tendresse
Et moins de dévouement ?

L'aube à peine venue,
Notre rose, à dessein,
Étalait toute émue
Les grâces de son sein.

Elle aimait à sourire,
Sur son trône, à chacun ;
Le caressant Zéphyre
Savourait son parfum.

La céleste rosée
L'ornait de frais rubis ;
Et l'abeille empressée
Buvait son miel exquis.

Comme elle était ravie ;
Lorsque l'insecte ailé,
De sa tige fleurie,
Paraissait affolé !

Mainte fois Philomèle
De dépit se taisait,
Quand autour de la belle
Chacun papillonnait.

Mais quand le crépuscule
Annonçait un beau soir,
L'oiseau toujours crédule,
Retrouvait de l'espoir.

Ô bonheur, tendre chose !
Au ciel l'étoile luit :
Délaissée est la rose,
Dans l'ombre de la nuit.

Le rossignol exhale
Sa plainte et son amour ;
La rose virginale
Est émue à son tour.

Tremblante et recueillie,
Sur son frêle rameau,
Elle écoute attendrie
Les accords de l'oiseau.

Malheur à la coquette !
Elle aimait quand soudain
Fondit une chouette
Sur le chancre divin !

Le Duc de Brabant à Jérusalem

À S.A.R. Monseigneur le Duc de Brabant

Prince, les vœux de la patrie
T'accompagnent dans les Saints Lieux ;
Ô Prince ! Vois-tu la Syrie
Et le tombeau de nos aïeux ?
Ton pied soulève la poussière
Que l'Homme-Dieu foulait, naguère,
Pour racheter le genre humain.
La foi, clarté resplendissante,
Te montre la Belgique absente,
Et te bénit sur le chemin.

L'auguste Pèlerin s'avance
Au berceau de la Chrétienté.
Et, sous l'œil de la Providence,
Entre dans l'antique cité.
Sion, tressaille, ô ville sainte,
Voilà qu'il franchit ton enceinte,
Le fils du premier de nos Rois !
Que de Belges, en Palestine,
Ont laissé l'empreinte divine
De leurs vertus, de leurs exploits !

Il révere ce Capitaine,
Ce héros modeste et pieux,
Qui des chrétiens brisa la chaîne
Et prononça ces mots fameux :
« Pour prix de ses œuvres divines,
» Ici fut couronné d'épines
» Le Christ, mon Maître, mon Sauveur !
» Et dans ces lieux, Ô Dieu suprême !
» Moi ! je ceindrais du diadème
» Le front d'un indigne pécheur ! »

Lorsque le Duc baisa l'épée
De ce grand chevalier chrétien,
L'écho d'une sainte épopée
Remplit le dôme aérien.
La Foi, de son accent sonore,
Chanta du couchant à l'aurore
Un hymne cher à l'Orient.
Près du Très-Haut, soudain le Tasse,
Saluant une antique race,
Reprit sa lyre en souriant.

Ce glaive, à qui la Providence
Réserva le sort le plus beau,
Protège encor, par sa présence,
Du Rédempteur le saint tombeau.
Un Belge, un Prince à l'âme fière,
Pour nous élevant sa prière,
Le contemple les yeux ravis.
Il sait, qu'après un Nom sublime,
Le nom le plus grand, dans Solyme,
Appartient à son beau pays !

Tressaille ! ma noble patrie,
D'espoir, d'amour et de fierté !
Ce Prince qui s'incline et prie,
C'est un fils de la Liberté !
La Religion triomphante,
Fière des vertus qu'elle enfante,
Redit son nom avec amour !
Aux feux de l'aube orientale,
Il songe à la rive natale
Qui va saluer son retour !

À mon enfant

Douce petite enfant, je bénis ton aurore !
Grandis comme la fleur qui, seule au monde, ignore
Qu'elle a reçu de Dieu les parfums, la beauté.

Douce petite enfant, ô ma blonde Augustine,
Que l'ange du Seigneur sur ton beau front s'incline.
Je te dois le bonheur et la sérénité.

Douce petite enfant, ta jeune voix fit taire
L'orage qui semblait menacer mon séjour.
Rêves d'or, jours heureux, venez à votre tour
Consoler un soldat, enchanter une mère !

Douce petite enfant, la Muse de ton père
Veillait sur ton berceau quand tu reçus le jour !
À ta mère elle doit ses humbles chants d'amour :
Puissions-nous te créer un avenir prospère !

Imitation d'un chœur de Sophocle dans Antigone

À Monsieur TROYE, Gouverneur du Hainaut

Dieu perfide et charmant, tyran blond et vermeil,
Enfant cruel et doux, traître plein d'innocence ;
Amour, oui, l'on nierait la splendeur du soleil,
Si l'on pouvait douter de ta puissance !

Comme une fleur attire un papillon léger,
Sur un sein de quinze ans, mollement tu te poses :
Et, lorsque tu franchis l'humble seuil du berger,
La pauvreté se couronne de roses.

Tu t'assures partout un culte et des autels.
Nul ne peut échapper à tes flèches légères ;
Tu mènes en vainqueur, aux cieus, les immortels ;
Comme ici-bas les races éphémères.

Tes traits savent atteindre au plus profond des mers.
À toi l'immensité, l'univers pour empire.
Oh ! que de fois tes feux, attisés aux enfers,
Ont dans les cœurs enflammé le délire !

Amour, par tes fureurs, maints sages abattus,
De degrés en degrés, roulèrent dans l'abîme.
La passion, tordant les plus hautes vertus,
Les fait crouler, crouler jusques au crime.

Ton souffle fécondant, ton sourire enchanteur
Devraient semer toujours la paix et l'allégresse.
Mais, souvent après toi, le pâle déshonneur,
Dans la famille, introduit la tristesse.

Comme la fraîche aurore écarte le brouillard,
L'éclat de la beauté confond l'indifférence.
Un front pur et suave, un limpide regard
Font soupirer la vieillesse et l'enfance.

L'Amour, le fol amour siège à côté des rois.
Hémon, le jeune Hémon suit la loi d'Aphrodite.
Elle lui dit d'aimer : et, docile à sa voix,
Il aime... Il aime Antigone proscrite !

Inexorable sort ! le deuil suit en chemin
La vierge qui paraît : on gémit sur ses charmes.
Un lugubre linceul est sa robe d'hymen ;
De tous les yeux il ruisselle des larmes.

Voyez s'avancer au trépas
Antigone au chaste visage.
Son lit d'amour doit être hélas !
Un tombeau sur ce doux rivage !

L'astre des nuits

Que la nuit vous ouvre ses voiles,
Reine des cieus, astre d'amour.
Apparaissez, belles étoiles ;
Voici Phœbé, formez sa cour.

Succédant au soleil magique,
Aux splendeurs d'un beau soir d'été,
Un astre plus mélancolique
Va luire à notre œil enchanté.
Dans les cieus cet astre qui monte
Conseille ici-bas le repos,
Et verse le sommeil qui dompte
La fougue même des héros.

Phœbé, la blanche souveraine
Trône, sous le dais de la nuit,
Toujours chaste, toujours sereine ;
Le doigt du Seigneur la conduit.
Toujours sa lumière chérie,
Glissant dans un ciel étoilé,
Inspirera la rêverie
À l'amant comme à l'exilé.

La clarté douteuse et profonde
Trace à peine un faible horizon ;
Tandis qu'à mes pieds glisse une onde
Que moire un splendide rayon.
Tout se recueille en la nature :
Dans ce calme mystérieux,
Grâce au moucheron qui murmure,
Le silence frappe encor mieux.

Quand la nature est reposée,
L'astre charmant qui lui sourit
Distille la tendre rosée,
Trésor d'une féconde nuit.
Le parfum des fleurs s'élabore,
La fraîcheur s'infiltré aux sillons.
Ah ! que de bienfaits vont éclore,
Quand l'aube enverra ses rayons !

À sa lueur mystérieuse,
Le philosophe aime à rêver,
Et, sur la lyre harmonieuse,
La Muse vient nous captiver.
Partout où l'ombre se projette,
Je crois entendre Roméo
Répondre à la voix de Juliette...
La Muse éveille cet écho.

Que la nuit vous ouvre ses voiles,
Reine des cieus, astre d'amour.
Apparaissez, belles étoiles ;
Voici Phœbé, formez sa cour.

Le lin

Regardez ma fleur bleue et ma tige fluette,
Je suis le lin : je pousse, inquiet de mon sort.
Dois-je étreindre un coupable, orner une coquette,
Emmailloter l'enfance, ensevelir la mort ?

Dans mes champs d'un beau vert, je protège, en cachette,
Un nid, un nid charmant : pour moi, c'est un trésor.
Serai-je le filet qui prendra l'alouette ?
Pauvres petits oiseaux, réglez bien votre essor !

Pour changer en tissu mon écorce flétrie,
Ce siècle à des métiers, miracles d'industrie,
Automates logés dans de vastes palais.

Le progrès soit béni ! mais, pour moi, je regrette
La fileuse flamande et l'antique navette ;
Et l'agreste atelier plein de joyeux couplets.

Le présent de Laïs

À Flore, un jour, pour rendre hommage,
Laïs, sœur des amours légers,
Choisissait les fleurs du bocage
Et les plus beaux fruits des vergers.

Le lis blanc, la rose vermeille,
L'œillet, l'acacia, l'iris
Font une charmante corbeille ;
Tous les yeux en sont éblouis.

Dans une autre aussi belle encore,
On voit les fruits délicieux,
Ornés des perles de l'aurore,
Mûris sous un ciel radieux.

Mais Flore, la chaste immortelle,
En voyant ces dons ravissants :
« L'autel d'Aphrodite, dit-elle,
» Doit seul recevoir tes présents.

» Laïs, les hommages du vice
» Devant moi n'ont rien de flatteur ;
» Mais toujours je serai propice
» À l'innocence, à la candeur.

» Vois la modeste bergerette
» Qui s'avance d'un pied léger.
» Elle n'offre qu'une fleurette,
» Mon pouvoir va la protéger.

» Car aucun souffle délétère
» Jamais n'effleura sa pudeur :
» Et, dans son offrande sincère,
» Je vois l'emblème de son cœur. »

Le passant et la maison abandonnée

Dis-moi pourquoi, blanche demeure,
On a fermé tes volets verts ?
— Mon maître proscrit, à cette heure,
Vogue sur de lointaines mers.

De ses amis, aucune empreinte,
Sur ce sol, n'indique les pas ?
— Il est parti sans leur étreinte ;
Son cœur en a gémi tout bas.

On ne voit plus, à la fenêtre,
L'oiseau voler en liberté ?
— Son ramage faisait connaître
Ma touchante hospitalité.

La fleur languit sur la pelouse,
L'ortie envahit ce séjour.
— Mon seuil, sous la ronce jalouse,
Doit-il disparaître à son tour ?

Que te voilà triste et muette,
Maison si joyeuse jadis !
— Hélas ! maintenant la chouette
Peut se poser sur mes lambris.

Auprès de toi l'indigent passe :
Il salue et murmure un nom.
— À l'exilé c'est qu'il rend grâce ;
Pour les pauvres il fut si bon !

Tu n'as plus rien, rien de ton maître,
Que l'abandon, le souvenir.
— Pauvre exilé ! je l'ai vu naître ;
Sous mon toit, viendra-t-il mourir ?

Mais doux présage ! une hirondelle
Revient te confier son nid.
— Dieu veuille, à mon foyer fidèle,
Bientôt ramener le proscrit !

Les Rogations

AIR : *Ermite, bon Ermite*

Dieu, féconde la terre,
Dit le bon vieux pasteur :
Monte, sainte prière,
Monte jusqu'au Seigneur !

Ô fêtes de l'Église,
Saintes traditions,
Quel mois vous favorise,
Jours des Rogations !
Dans les fleurs, la verdure,
Mai s'avance joyeux :
L'adorable nature
Renaît sous les beaux cieux !
Dieu, féconde la terre, etc.

Le bon pasteur entraîne
Son troupeau fraternel,
Sur les monts dans la plaine,
Il bénit l'Éternel.
Au ciel rendant hommage,
Comme au temps de jadis,
En chœur tout le village
Chante : Ora pro nobis.
Dieu, féconde la terre, etc.

Dieu, daigne nous entendre,
Fais mûrir, en tous lieux,
Ces grains dont l'herbe tendre
Ondule sous nos yeux.
Surtout que l'indigence
Trouve de quoi glaner.
Devant ta Providence,
Vois nos fronts s'incliner.
Dieu, féconde la terre, etc.

Cette fête propice
Rappelle nos aïeux.
Terre, sainte nourrice,
Tu nous parles des cieux !
Que le laboureur sème
Le champ qu'il vient d'ouvrir :
Dieu dépose lui-même
Le grain de l'avenir.
Dieu, féconde la terre, etc.

Étoiles d'aubépine,
Parsemez les sentiers,
Où la troupe chemine
Parmi les églantiers.
Ah ! que de fleurs nouvelles,
Encensoirs frémissants,
Prodiguent aux fidèles
Leurs parfums ravissants !
Dieu, féconde la terre, etc.

On revient au village :
Le laboureur joyeux,
Sur un riant présage,
Fonde des jours heureux.
La mère de famille,
Le pasteur, l'ouvrier,
Dans le ciel bleu qui brille
Vont tous se confier !

Dieu, féconde la terre,
Dit le bon vieux pasteur,
Monte, sainte prière,
Monte jusqu'au Seigneur !

Le mois de Juin

AIR : *Échos des bois errant dans ces vallons*

Beau mois de Juin, te voilà de retour !
Mes yeux éteints n'admirent pas les charmes.
Un sombre deuil s'étend sur mon amour :
Mon pauvre cœur est tout rempli d'alarmes.
Dessus mon luth tant de pleurs ont coulé,
Qu'il rend à peine un son triste et voilé.

Soleil brillant, spacieux horizons,
Vallons, forêts, parfums de la prairie,
Rose se meurt... Il n'est plus de chansons.
Adieu vous dit, ma nature chérie ;
Dessus mon luth tant de pleurs ont coulé,
Qu'il rend à peine un son triste et voilé.

Vierge sacrée, étoile de Walcourt,
Rose a prié pour moi sur la montagne :
À votre appel Jésus n'est jamais sourd ;
Intercédez, pour ma pauvre compagne !
Dessus mon luth tant de pleurs ont coulé,
Qu'il rend à peine un son triste et voilé.

Doux rossignol, autrefois le malheur
Nous rendit cher le nom de Philomèle ;
Ta voix célèbre aujourd'hui le bonheur :
Au deuil pourquoi n'es-tu pas plus fidèle ?
Dessus mon luth tant de pleurs ont coulé,
Qu'il rend à peine un son triste et voilé.

Je n'ose plus vous sourire, en passant,
Jolis bluets que la grâce environne ;
Car, l'an dernier, pour son front ravissant
Ah ! de vos fleurs je fis une couronne.
Dessus mon luth tant de pleurs ont coulé,
Qu'il rend à peine un son triste et voilé.

J'espère encore, objet d'un saint amour !
Sur toi s'étend la charité divine.
Ton dévoilement aussi pur que le jour
Vit, dans mon cœur, ma noble Roseline !
Dessus mon luth tant de pleurs ont coulé,
Qu'il rend à peine un son triste et voilé !

Camp de Beverloo, 5 juin 1855.

L'orpheline de la Campine

Rosa priaît aux bords d'une tourbière.
De pleurs amers ses yeux étaient voilés ;
Et ses regrets, sa poignante prière
Frappaient l'écho de ces lieux désolés.

Joignant les mains, dans une humble posture,
Elle a l'attrait de l'ange des douleurs :
Au gré du vent flotte sa chevelure,
Qui va frôler les bruyères en fleurs.

Regrets pieux, mélancoliques charmes,
De tous les cœurs vous trouvez le chemin.
Jeune Rosa, répands, répands des larmes ;
Tu leur devras le plus charmant destin.

Un beau jeune homme approche de la rive,
Il voit l'enfant, il entend ses regrets.
Tout aussitôt la pitié le captive ;
Son cœur frémit et ses pas sont discrets.

Un court sanglot retentit dans la lande ;
La jeune fille a tressailli soudain.
Elle rougit, sa douce voix demande :
Qui donc ici partage mon chagrin ?

L'adolescent lui répond : Vierge pure,
Ton désespoir a pénétré mon cœur :
Oh ! laisse-moi parler, je t'en conjure ;
Ne puis-je pas alléger ta douleur ?

— « Ce gouffre affreux renferme deux victimes :
» Mon père, hélas ! y disparut un jour !
» Pour le sauver, plongeant dans ces abîmes,
» Mon frère aussi s'engloutit à son tour.

» Plus loin, voyez l'agreste cimetière.
» Sous les genêts du monticule en fleurs,
» Jeune étranger, on déposa ma mère...
» De l'orpheline ah ! plaignez les malheurs ! — »

L'enfant se tut pour sangloter encore ;
Mais l'inconnu, plus touché que jamais,
Dit de sa voix douce autant que sonore :
— « Rosa, mon cœur est à toi désormais !

» Je fus témoin de la douleur cruelle.
» J'ai pour garant ton amour filial ;
» Ah ! tu seras bonne, aimante et fidèle.
» Daigne accepter mon anneau nuptial. — »

Comme la fleur que courba la tempête
S'épanouit aux rayons d'un beau jour ;
Ainsi Rosa lève sa jeune tête,
Pâlit, rougit de bonheur et d'amour.

La belle enfant, dans son élan candide,
Vers l'inconnu tourne un regard charmé.
Lui, doucement, saisit sa main timide :
Il voit, il voit combien il est aimé !

Un mois plus tard, le pasteur du village
Bénit l'hymen des deux jeunes époux.
Et l'orpheline, après les jours d'orage,
Goûta, dit-on, le destin le plus doux.

À mes souscripteurs de France

Ô France glorieuse, ô terre des prodiges,
Terre qui montre à tous de sublimes vestiges,
Et qui me garde à moi les os de mes aïeux !

Des confins de l'Espagne à l'âpre Sibérie,
Tout penseur voit en toi sa seconde patrie :
Oh ! sois toujours illustre et grande sous les cieux !

Enfant de la Belgique et timide trouvère,
Au Parnasse français m'inspirant à mon tour,
Pour de pieux élans d'espérance et d'amour
Souvent on m'applaudit sous la tente guerrière.

Mais vous réalisez ma plus douce chimère,
Lorsqu'à votre foyer je m'assieds en ce jour :
Mes chants, par votre bouche, au céleste séjour
Iront donc réjouir l'âme de mon grand-père !

Souvenir

AIR : *Te souviens-tu disait un Capitaine ?*

Hier, combien mon âme fut heureuse,
Dans le hameau, j'entendis un enfant
Qui, tout joyeux, fredonnait LA FILEUSE,
Près de sa mère ; il était triomphant.
Mon cœur s'émut d'une sainte espérance ;
Et dans mes yeux des pleurs vinrent briller.
Je me disais : je plais à l'innocence ;
On me reçoit à l'agreste foyer.

L'aïeul des champs

Hommage à Monsieur DE DECKER, ministre de l'Intérieur.

L'astre du jour s'incline à l'horizon :
Nous sommes tous venus près du vieux hêtre,
Où notre aïeul, sur son banc de gazon,
Fera parler la sagesse champêtre.

— « Ô mes enfants, vous êtes si nombreux
» Que dans vos noms souvent je m'embarrasse ;
» Mais si le ciel daigne exaucer mes vœux,
» Il répandra ses faveurs sur ma race.

» Un siècle entier le temps m'a respecté.
» Mon âge étonne : et moi, lorsque j'y songe,
» Le flot des ans, comme un torrent d'été,
» Semble à mes yeux avoir fui dans un songe.

» La gloire et l'or sont moins que des fétus
» Dans l'ouragan de la mort implacable.
» Heureux celui qui de quelques vertus
» S'est amassé le trésor plus durable !

» Jeunes enfants, espoir de l'avenir,
» Docilement souffrez qu'on vous instruisse :
» Si la sagesse est rude à conquérir,
» Elle a des fruits d'une douceur exquise.

» Le meilleur sol gémit quand les sillons
» Ouvrent son sein couvert de folles herbes.
» C'est à ce prix que les blondes moissons
» D'épis gonflés enrichiront les gerbes.

» Tendres beautés, image des beaux jours
» Vous dont la grâce aime à charmer et plaire,
» Que la candeur, en vous parant toujours,
» Vous initie aux devoirs de la mère.

» Comme un pommier dans les vergers fleuris,
» Dès le printemps, nous rappelle l'automne,
» En vous voyant, nous songeons aux doux fruits
» De l'Hyménée à la blanche couronne.

» Adolescents, votre jeune vigueur
» Utilement doit s'exercer sans cesse.
» Ah ! que jamais la patrie et l'honneur,
» N'aient à blâmer votre lâche mollesse.

» D'un noble élan ressentez l'aiguillon.
» Partout, toujours, protégez votre frère,
» Voyez comment, au trop faible houblon,
» Le frêne prête un appui tutélaire.

» Vous, laboureurs, voués aux grands travaux,
» Et vous, bergers de nos troupeaux dociles,
» Aimez, aimez la paix de nos hameaux :
» Que vos enfants n'habitent point les villes.

» L'homme des champs goûte le vrai bonheur,
» Quant au travail il joint quelque science.
» Nul n'en sait trop pour être laboureur :
» La pauvreté suit souvent l'ignorance.

» De votre état activez le progrès ;
» Et que vos mœurs ne soient jamais grossières,
» Ah ! ce n'est pas au sein des cabarets,
» Qu'on adoucit de brutales manières !

» Levez les yeux vers la voûte d'azur.
» Priez, priez, dans notre vieille église.
» La piété, dans son langage pur,
» Y parle à tous, éclaire et moralise.

» Si le Seigneur toujours combla mes vœux,
» C'est qu'en mon cœur, l'amour de la nature
» N'avait d'égal que la foi des aïeux,
» Qui vers le ciel rend notre marche sûre.

» Le poids des ans est un bien lourd fardeau.
» La mort bientôt fermera ma paupière ;
» Mais, plein d'espoir en un monde plus beau,
» Je m'étendrai doucement dans ma bière.

» Je vous bénis, mes enfants, il est tard.
» Que l'un de vous ramène le vieillard. — »

Ma rivière natale

Que j'aime à voir, près de Walcourt,
Le charmant rivage de l'Heure !
Que je souris ou que je pleure,
Là, que le temps me paraît court !

Du sommet du clocher gothique
Qui couronne mon lieu natal,
Je la vois belle et poétique
Se dessiner au fond du val.
Sa brillante écharpe azurée,
Ceignant le mont majestueux,
Semble un ruban tombé des cieux
Pour embellir notre contrée.

Le printemps sur ce beau rivage
Est plein de charme et de grandeur :
On y vient en pèlerinage
Prier la mère du Sauveur.
La foi, la paix et le mystère
Y font rêver un cœur pieux.
Moi, j'y retrouve des aïeux
La souvenance qui m'est chère.

Entre deux rochers séculaires
Couronnés de pampre et de bois,
La plus charmante des rivières
Aime à se dérober parfois.
Dans mainte branche qui s'élance
On surprendrait un nid d'oiseau,
Et le Zéphir qui ride l'eau
Amoureusement s'y balance.

Comme elle est pure et souriante
Pour le rêveur, en vérité !
Toujours son onde caressante
Circule avec limpidité.
Sur ses rives la vieille église
Parle de la grandeur de Dieu ;
Et l'âme s'apaise en ce lieu
Que Sainte Vierge favorise.

C'est pendant la nuit qu'on l'admire,
Quand la lune au disque argenté
À la nature vient sourire,
Dans sa paisible majesté.
Alors dans les saules des rives,
La brise passe en frémissant ;
Elle nous apporte l'accent
D'âmes aimantes ou plaintives.

Rochers, géants de la vallée,
Mirez-y vos fronts de granit ;
Soit quand la voûte est étoilée,
Soit quand le soleil resplendit.
Gardez-nous intacte et touchante
La légende des anciens temps :
Comme la rose du printemps
Toujours sa grâce nous enchante.

Que de fois mon âme s'envole
Vers ce rivage gracieux,
Qui me sourit, qui me console
Dans mes moments les moins heureux !
C'est là que sur ma blonde enfance
S'inclinait un ange mortel !
C'est là que le cœur maternel
Forma le mien de sa substance.

Que j'aime à voir, près de Walcourt,
Le charmant rivage de l'Heure !
Que je souris ou que je pleure,
Là, que le temps me paraît, court !

Un coopérateur à l'œuvre de Fourier

AIR : *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans*

Vers le bonheur j'ai marché sans boussole,
Par des chemins toujours capricieux.
Quoi ! désormais, moi, qu'on dit si frivole,
Je serai donc un homme sérieux ?
Déjà, demain, le monde moins sévère,
Sur mes penchants, modèlera ses lois.
On ouvrira bientôt un phalanstère ;
Car j'ai souscrit pour quatre sous par mois.

J'avais d'instinct reconnu, par moi-même,
Quel ascendant exerce le plaisir.
Toujours aussi, mais pourtant sans système,
J'ai de mes sens suivi chaque désir.
L'esprit n'est plus qu'un tyran secondaire :
La chair enfin a reconquis ses droits.
On ouvrira bientôt un phalanstère ;
Car j'ai souscrit pour quatre sous par mois.

Je m'associe à cette œuvre imposante ;
Mais sans frustrer mes besoins, ni mes goûts.
Mes passions, qu'il faut que je contente,
M'ont malgré moi restreint à quelques sous.
Les Voluptés, qu'on poursuit à l'enchère,
Au petit pain m'ont réduit tant de fois.
On ouvrira bientôt un phalanstère ;
Car j'ai souscrit pour quatre sous par mois.

Du nouveau monde, enfant de son génie,
Fourier me fait mouvoir tous les ressorts.
Là, par décret, la souffrance est bannie ;
Et le plaisir est toujours sans remords.
Si le travail est encor nécessaire,
L'attraction en allège le poids.
On ouvrira bientôt un phalanstère ;
Car j'ai souscrit pour quatre sous par mois.

Là, point de gêne et jamais de scandale :
À travers champs, chacun suivra son but.
Le soir, auprès du palais des Vestales,
Le diable ira se poster à l'affût.
À l'Hyménée on ne songera guère,
Dans le chaos de mille amours grivois.
On ouvrira bientôt un phalanstère ;
Car j'ai souscrit pour quatre sous par mois.

Pour mes vieux ans la belle perspective !
Je ne vois plus que fêtes et banquets ;
Je n'y suis pas le moins joyeux convive :
Le genre humain est heureux désormais !
La Liberté, plus jalouse de plaire,
À la licence empruntera parfois.
Qu'on ouvre donc, bien vite, un phalanstère ;
Car j'ai souscrit pour quatre sous par mois.

La fleur d'azur

Un enfant à mine rosée,
Les yeux fixés sur une fleur,
Lui demandait avec candeur,
Et son doux nom et sa pensée.

« Du printemps gracieux
» J'annonce la venue ;
» De ma tige menue
» Je vois les vastes cieux.
» L'azur teint mes pétales
» De couleurs virginales ;
» On me nomme ici-bas :
» Ne m'oubliez pas.

« Je n'ai pas le parfum
» Du lis ni de la rose ;
» Mais, quand je suis éclose,
» Je souris à chacun.
» Dès que l'aurore brille,
» La bergère gentille,
» Sur moi, jette en passant,
» Un œil caressant.

« Vraiment, mon sort est doux ;
» Car tantôt l'hirondelle
» Me frôlait de son aile,
» En volant près de nous.
» Écoutez l'alouette,
» Au-dessus de ma tête,
» Moduler, dans les airs
» Ses joyeux concerts.

« Près de ce chêne altier,
» Ma taille est bien chétive.
» Sous l'herbe de la rive,
» Je dois m'humilier.
» Mais la majesté sainte
» M'a donné son empreinte,
» J'ai le reflet si pur
» D'un beau ciel d'azur. »

Et l'enfant à mine rosée,
Les yeux fixés sur cette fleur,
Lui répondit avec candeur :
Oh ! que jolie est ta pensée !

Le bonheur

AIR : *Verse, verse bon vin de France*

J'ai vu plus d'un homme de cœur,
Ardent, généreux, utopiste,
Promettre à ce monde égoïste
Un avenir plein de grandeur.
L'indigence entravait ses pas ;
Mais il rêvait, dans sa misère,
Le bonheur de tous ici-bas.
Son rêve fût-il éphémère,
Fût-il éphémère,
Le bonheur n'a qu'un jour sur terre ;
Mes amis, ne le troublons pas.

Hier, je vis, dans le grand bois,
Deux colombes sous la ramée ;
Et la brise était embaumée :
Je prêtai l'oreille à leurs voix.
Par amour, innocents ébats,
Qui charmez la nature entière,
Loin de vous je porte mes pas ;
Respectons votre doux mystère :
Votre doux mystère.
Le bonheur n'a qu'un jour sur terre ;
Mes amis, ne le troublons pas.

Souvent un enfant relisait
Un magique conte de fée :
Dans sa jeune tête échauffée,
Belle et si douce il la voyait !
Rêvant, il s'écriait, tout bas :
« La fée a baisé ma paupière !
« Que je suis heureux ! n'est-ce pas ? »
Oui, oui la fée, ah ! c'est ta mère,
Ta si bonne mère !
Le bonheur n'a qu'un jour sur terre ;
Mes amis, ne le troublons pas.

Un poète trouve en chemin
La mélodieuse fauvette,
Hélas ! palpitante et muette,
Au milieu d'un rets inhumain.
Tout aussitôt brisant ses lacs,
Il lui dit : Aimante et légère,
Chante encor, parmi les lilas,
La Liberté qui nous est chère,
Qui nous est bien chère !
Le bonheur n'a qu'un jour sur terre ;
Mes amis, ne le troublons pas.

Avez-vous vu le gai bouvreuil
Chanter au sein de la charmille ;
Ainsi souvent la jeune fille
Du foyer anime le seuil.
Oh ! que Dieu lui donne ici-bas
La tendresse d'un cœur sincère !
Tant d'espoir fleurit sous ses pas,
Et tant de paix dans sa chaumière,
Dans sa chaumière !
Le bonheur n'a qu'un jour sur terre ;
Mes amis, ne le troublons pas.

Oh ! quand un rayon de bonheur
Nous luit... bénissons sa présence !
Trop souvent l'amère souffrance
Lui succède dans notre cœur.
Je suis de ceux qui font du cas
D'un beau rêve ou d'une chimère.
Jamais on ne voit ici-bas
L'homme heureux détester son frère,
Détester son frère.
Le bonheur n'a qu'un jour sur terre ;
Mes amis, ne le troublons pas.

A MON Ami, AGATHON MARSIGNY,

auteur des Études sur Athalie et des Chants de la Patrie et de la Solitude.

Ô chante de la Foi, dont l'aimable génie
Réunit la science à la chaste harmonie,
L'Amitié veut ici graver ton souvenir.

Tes vers religieux font tressaillir mon être ;
J'éprouve à les relire un suave bien-être ;
Mon âme s'agrandit pour aimer et bénir.

Ton nom déjà si cher aux Muses de la France,
Trouve au vallon natal un écho plus flatteur.
Tes écrits pour Walcourt, a dit notre pasteur *,
Seront comme les eaux des sources de Jouvence.

C'est là que, comme toi, je reçus la naissance,
Et nous chantons tous deux la patrie et l'honneur.
Ah ! je suis fier, ami, de ces liens du cœur
Rattachant l'âge mûr à la première enfance.

* M. PARMENTIER, vénérable curé-doyen de Walcourt, qui depuis 25 ans se fait chérir dans cette petite ville, et dont la touchante bonté mérite, de la part de M. MARSIGNY et de la mienne, une éternelle reconnaissance.

Jésus et l'adultère

Jadis, le peuple menaçant
Menait une adultère en larmes
Auprès du Maître tout-puissant,
Qui fut ému de ses alarmes.

Innocents, étourdis encor,
L'adolescent, la jeune fille,
Disaient : Il faut la mettre à mort !
Car elle a flétri la famille.

Puis, dans cette affreuse clameur,
On distinguait maint égoïste,
Des méchants, des êtres sans cœur,
Des femmes !... oh ! que c'était triste !

Jésus se lève et son beau front
De la pitié ceint l'auréole.
Que son geste est sublime et prompt,
Et que divine est sa parole !

« Qui n'a pas péché d'entre vous ?
— Demande-t-il d'un ton austère. —
« S'il en est un, que devant tous
» Il jette la première pierre ! »

Chacun de rentrer en son cœur
Et d'observer un grand silence ;
Car, à ces mots, plus d'un pécheur
Interrogeait sa conscience.

Et, s'étant baissé de nouveau,
Jésus écrivait sur la terre,
Des mots marqués d'un divin sceau
Dont lui seul savait le mystère.

Le peuple avait quitté ces lieux.
Jésus dit à l'infortunée,
Qui devant lui baissait les yeux :
Quelqu'un vous a-t-il condamnée ?

Elle, alors au Roi des élus,
À genoux répondit : — « Personne. » —
— Allez en paix, ne péchez plus,
Lui dit le Christ, je vous pardonne. —

La légende du houx

Jadis, au lever de l'aurore,
Le Houx toujours vert du vallon
Supplia la déesse Flore
De changer son destin, dit-on.

« Des épines de mon feuillage,
» Nul, disait-il, n'ose approcher ;
» La fleur qui naît sous mon ombrage,
» On ne la vient jamais chercher.

» Tout près de moi, le chèvrefeuille
» Attire les yeux des amants ;
» Et la jeune fille l'accueille
» Avec des sourires charmants.

» Dans les bosquets du voisinage,
» Je vois l'oiseau faire son nid.
» Jamais son ondoyant plumage
» N'effleure mon buisson proscrit.

» À quoi me sert, jeune déesse,
» Ce beau fruit d'un rouge vermeil ?
» Toujours le passereau le laisse
» Se flétrir aux feux du soleil.

» Mon brillant, mais rude feuillage,
» Las ! est insensible au Zéphyr,
» À sa caresse que j'outrage,
» Moi seul je ne puis tressaillir... »

Flore changea le houx en herbe :
Un jeune agneau vint la brouter.
Puis il devint un lis superbe :
L'orage un jour vint l'emporter.

Elle en fit un flexible saule.
Un enfant, qui passait par là,
Dit : coupons-la ; c'est une gaule.
Et l'ayant prise il s'en alla.

Mais le voilà fleur azurée,
Le bleu myosotis, je crois.
Et, trahi dans la foi jurée,
L'Amour l'effeuilla mainte fois.

» Pitié, pitié ! dit-il à Flore,
» Rendez-moi mes dards épineux,
» Les disgrâces de mon aurore
» Le buisson où j'étais heureux ! »

Flore lui dit : — « Plus d'un envie
» Ce qui paraît meilleur d'abord.
» Mon fils, il faut en cette vie
» Être satisfait de son sort. »

Mathilde

Souvenir

Dans un charmant jardin, sur les bords de la Haine,
Que de fois je la vis ramer dans son esquif !
J'admirais ses beaux yeux, son sourire naïf,
Caché dans les rameaux du saule et du troëne.

Tantôt elle cueillait la rose et la verveine,
La fraise parfumée et l'abricot hâtif ;
Et venait à sa mère, avec un pied furtif,
Étaler les trésors de sa corbeille pleine.

Son limpide regard, son front pur et serein
Semblaient illuminés par un rayon divin
De ce ciel qui, trop tôt, rappela ce jeune ange.

Déjà sur son tombeau le gazon va fleurir,
Et sa paupière hélas ! ne doit plus se rouvrir
Qu'au dernier jour du monde, à la voix
[de l'Archange !

Mons, 18 avril 1856.

L'étoile matinale

Musique de M. Henri DUPRET, de Tourcoing

Quand la nuit soulève son voile,
On aperçoit, au firmament,
Une dernière et chaste étoile
Saluons cet astre charmant ;
Car c'est l'étoile matinale
De la Sainte Vierge aux doux yeux.
Qu'à son aspect, notre âme exhale
L'hymne secrète de nos vœux.

Que de nos cœurs une prière
Bénisse encor ton nom divin,
Vierge Marie, ô Sainte Mère,
Ô pure étoile du matin !

Toi qui précèdes l'aube pure,
Tu promets en quittant le ciel,
Mille beautés à la nature,
Cette gloire de l'Éternel.
Tu vois la fleur qui se colore
D'un plus ravissant incarnat ;
Tu la parfumes dès l'aurore
Qui va surgir dans son éclat.
Que de nos cœurs une prière, etc.

Mais à l'Orient étincelle
La splendeur de l'astre du jour.
La nature suave et belle
Brille, se pare avec amour.
Devant sa grandeur infinie,
Tu nous vois le front exalté.
Puis tu plonges, belle et ravie,
Dans le sein de l'immensité.
Que de nos cœurs une prière
Bénisse encor ton nom divin
Vierge Marie, ô Sainte Mère,
Ô pure étoile du matin !

La maison expropriée

AIR : de Philoctète

C'en est donc fait ! ah ! fuyons dans les bois,
Pour y cacher ma honte et ma détresse.
Quoi ! la maison, si chère à ma jeunesse,
Je la verrai pour la dernière fois !
Vendue hélas ! un monstre, dans ses serres,
A tout saisi, c'était un usurier ;
Et désormais je n'ai plus de foyer !
Il faut te fuir, humble toit de mes pères !

Les usuriers, ce fléau de nos jours,
N'ont d'autre Dieu que l'ignoble avarice.
Et nos revers, qu'exploite l'injustice,
Viennent en aide à ces hideux vautours.
Les voyez-vous à l'affût des misères ?
Ah ! leur complice est la nécessité.
L'usure vient et tout nous est ôté.
Il faut te fuir, humble toit de mes pères !

Ah ! ces échos, si doux et si connus,
Vont oublier les voix de ma famille.
Quoi ! ces lieux chers, cet âtre qui pétille,
Demain, mon Dieu ! je ne les verrai plus !

Quoi ! ce tilleul, où je voyais naguère
Rêver ma mère en tournant son rouet,
Ombragera cet homme dur et laid ?
Il faut te fuir, humble toit de mes pères !

Chez l'usurier, il n'est plus rien d'humain.
Son front, au lieu de l'empreinte divine,
Porte le sceau de l'infâme rapine.
Eh ! que lui font les pleurs de l'orphelin ?
Au cri de l'âme, aux poignantes prières,
Il reste sourd, inflexible et moqueur.
L'ardeur du lucre a desséché son cœur.
Il faut le fuir, humble toit de mes pères !

Au lieu des chants d'espérance et d'amour,
Qui nous berçaient avec tant d'harmonie ;
Sous ce vieux chaume, où l'aïeule bénie
Priaient pour nous quand finissait le jour,
On ourdira des complots usuraires ;
Le bruit d'écus grossissant un trésor
Annoncera le culte du veau d'or !
Il faut te fuir, humble toit de mes pères !

Quels pleurs amers jaillissent de mes yeux,
En délaissant ton enceinte modeste !
Tu nous gardais, comme un parfum céleste,
Les souvenirs laissés par nos aïeux.
Point de bonheur pour qui frustre ses frères !
Si l'indigence est maintenant mon sort,
À l'usurier je laisse le remord,
En te fuyant, humble toit de mes pères !

La source de l'Ardenne

Ô source solitaire
Qui jaillis du rocher ;
Dans la grande rivière,
Tu veux donc t'épancher ?

Pourquoi fuir notre Ardenne,
Ton gracieux berceau ?
Sois la pure fontaine
Qui sourit au hameau.

L'Ourthe majestueuse,
Crois-moi, quitte à regrets,
Pour entrer dans la Meuse,
Nos monts et nos forêts.

La fauvette charmante
Vient boire sur tes bords ;
C'est pour toi qu'elle chante
Ses plus jolis accords.

À ton onde limpide,
Dans les bosquets touffus,
La bergère timide
Vient baigner ses pieds nus.

Près de toi l'enfant cueille
Le bleu myosotis,
Le rose chèvrefeuille,
L'anémone et l'iris.

À l'ombre du vieux chêne
Dont tu baignes le pied,
Le vieillard sent sa peine
S'adoucir de moitié.

Oh ! demande au rivage
De la Meuse et du Rhin,
Que de fois sur leur plage
Coula le sang humain !

Nul n'est puissant, chère onde,
Qu'aux dépens du bonheur.
Et l'humble dans ce monde
Est béni du Seigneur.

La souffrance

Chez de jeunes époux tout pleins de leur tendresse,
Tout embrasés du feu d'un amour pétulant,
Par devoir, on reçoit, parfois, un vieux parent
Laid, morose et goutteux, qu'un rien offense et blesse.

On ne le voit venir, d'abord, qu'avec tristesse ;
Mais, grâce à l'habitude, on s'y fait cependant.
Avec un certain charme, à la fin, on l'attend ;
Car ses conseils toujours sont empreints de sagesse.

Telle est bien la souffrance, alors qu'elle s'assied
Implacable, revêche, obstinée, au chevet
De ceux qu'elle surprend dans la verte jeunesse.

Le dépit, le dégoût ne persistent jamais ;
La souffrance ramène à de sages objets :
Bientôt, elle devient presque une aimable hôtesse.

L'Histoire du Christ

racontée par une mère à son enfant.

À MA MÈRE VÉNÉRÉE

La nuit descend sur la chaumière ;
Je viens de dire ma prière :
Apprends-moi donc, ô bonne mère,
L'histoire du petit Jésus.
— C'est l'histoire que j'ai promise.
Tu mérites que je la dise ;
Elle est touchante, elle est exquise ;
Écoute, enfant, ne parle plus.

Sa mère fut Sainte Marie
Que nulle tache n'a flétrie ;
C'est la Vierge que chacun prie
Avec le pur élan du cœur.
À Bethléem, dans une étable,
Jésus naquit bien misérable ;
Mais d'une auréole adorable
Son front revêtait la splendeur.

De pitié, ma fille tressaille.
Il était couché sur la paille ;
Et là, des bœufs de haute taille
Réchauffaient cet enfant si doux.
Des bergers, instruits par des anges,
Arrivent dans ces lieux étranges,
Pour voir le Sauveur dans les langes,
Et l'adorer à deux genoux.

Là, pour lui rendre leurs hommages,
De l'Orient vinrent les Mages
Apportant, des lointains rivages,
Et la myrrhe et l'encens et l'or.
Les beaux Séraphins dans la nue,
Proclamaient d'une voix émue,
La sainte, l'heureuse venue
Du Triomphateur de la Mort.

C'était le Christ et le Messie,
Qui, vers une race endurcie,
Apportait la sainte ambroisie
Qui devait guérir tous nos maux.
Sa voix, plus tendre que la lyre,
Des cœurs apaisait le délire :
Puis aux regards il faisait luire
Des destins et des cieux plus beaux.

À douze ans, ses saintes paroles,
Sous le voile des paraboles,
Montraient de merveilleux symboles
Aux vieillards, aux sages docteurs.
Sa Foi renversait les obstacles,
Ses accents étaient des oracles.
Il accomplissait des miracles,
Et partout il séchait des pleurs.

Un jour, dans un vallon champêtre,
Les disciples du divin Maître,
L'interrogèrent pour connaître
Qui serait le plus grand aux cieux ?
— Il leur dit d'un ton ineffable :
« C'est celui qui sera semblable
» À l'enfant innocent, aimable,
» Dont la candeur ravit vos yeux. »

Quand il prêchait sur la colline,
S'il voyait la troupe enfantine ;
Au geste de sa main divine,
Tous accouraient beaux, triomphants.
Et s'il entendait un murmure,
Il disait de sa voix si pure ;
« Laissez venir, je vous conjure,
» À moi tous les petits enfants ! »

Il fut trahi, ce tendre Maître,
Et condamné par plus d'un traître :
Mais alors il fit mieux connaître
Son grand cœur et sa charité.
Sur la croix du sombre Calvaire,
Il implora pour cette terre
La pitié du Très-Haut son père ;
Et mourut pour l'humanité.

Eh ! dites-moi, maman chérie,
Quel est son père, je vous prie ?
— Oh ! c'est la grandeur infinie !
Courbe ton front ! ce père est Dieu !
Son sceptre s'étend sur le monde,
Il dirige la terre et l'onde,
Les cieux, le tonnerre qui gronde,
Les hommes, les astres de feu !

Il accorde à la fleur vermeille
Ce parfum qui nous émerveille :
Il met les raisins à la treille,
Dans les champs les épis dorés.
Il donne aux oiseaux la pâture,
Mille trésors à la nature ;
Le vrai bonheur à l'âme pure,
Et la grâce aux cieux azurés.

De bleu-clair sa robe est tramée,
Et d'étoiles d'or parsemée.
À l'aurore, elle est parfumée
Du suave encens de nos fleurs.
Près de son trône, les beaux anges
Groupés en célestes phalanges,
Font retentir dans leurs louanges
Son Nom béni par tous les cœurs.

Celui devant qui tout s'incline,
A mis à sa droite divine,
Jésus, dont l'image enfantine
Est là, devant les yeux ravis.
Aime-le d'un amour fidèle,
Écoute la voix maternelle,
Et plus tard, ô joie immortelle,
Tu le verras en Paradis !

Waterloo

C'est là, c'est là ! faisons silence.
Qui ne s'émeut à ce tableau ?
Je suis donc sur la tombe immense
Des combattants de Waterloo !
Que la pitié, que la prière
S'exhale ici de tous les cœurs.
Car le pied foule la poussière
Et des vaincus et des vainqueurs.

Aux lieux où Bellone en furie
Broyait vingt peuples excédés,
En ces lieux où notre patrie
Se jouait sur un coup de dés :
Dans ces champs où la grande armée
S'ensevelit dans son drapeau,
Aujourd'hui l'herbe est embaumée ;
Le pâtre y mène son troupeau.

Qu'est-il resté de cette gloire,
Du suprême effort d'un géant ?
Une énigmatique victoire,
Planant sur un vaste néant.
Mais, comme un sphynx hiératique,
Un lion domine en ces lieux :
C'est là que le char despotique
Vint briser ses puissants essieux.

Quand le laboureur se repose
Aux lieux fécondés par sa main,
Que son pied heurte quelque chose...
C'est le débris d'un crâne humain.
Alors, il excrè la guerre,
L'ambition, le fol orgueil ;
Et ces succès, dont chaque mère
A porté si longtemps le deuil.

C'est du travail, de la paix douce,
Que naît le bonheur et la foi.
Oh ! sachez bien que Dieu repousse
Et hait toute féroce loi.
Voyez, sur ce champ de bataille,
Ces morts, ce sang et ces débris !
La patrie en larmes tressaille :
Ces cadavres étaient ses fils !

Que me font, nous dit la Nature,
Les jeux, les combats des humains ?
Majestueuse, sainte et pure,
De Dieu j'accomplis les desseins.
Grands héros que la guerre enfante,
Insatiables conquérants,
Sur vous je plane triomphante :
La mort vous couche dans mes flancs.

Oh ! quand viendront les temps prospères,
Où nous pourrons, joyeux, unis,
Nous aimer tous et vivre en frères,
Sous ton ciel, ô mon cher pays ?
Doux sol natal, que Dieu contemple
Et qu'il protège avec amour,
Aux grands peuples donne l'exemple,
Ouvre l'aube de ce beau jour !

Mont St-Jean, 3 décembre 1854.

Prière du matin des enfants

À ANVERS

Pour être heureux sur terre, il est donc un moyen,
C'est d'aimer le malheur et de faire le bien !
Je sais une recette encore, et non moins sûre,
Dit-il un peu plus bas... C'est d'avoir l'âme pure.
Si ce n'est déjà fait, mes amis, commençons ;
Vous verrez... Un cœur pur c'est tout plein de chansons.

BENOÎT QUINET (*Le Paradis terrestre*)

Petit Jésus, l'enfant vous prie ;
Venez déjeuner avec nous.
Amenez la Vierge Marie,
Mangez, buvez, tout sera doux.
Petit Jésus que je vous aime !
Où vous êtes, tout est divin !
Ce café, ce pain, cette crème
Sont des présents de votre main.

Le chèvrefeuille

Aimable fleur, chèvrefeuille adoré,
Sa blanche main te cueillit dès l'aurore :
Avec amour elle t'a respiré...
De ton bonheur viens me parler encore.

— « Ami, naguère, au sein du frais buisson,
» Du doux Zéphyr j'écoutais le murmure.
» Dès l'aube alors, embaumant le vallon,
» Je souriais à toute la nature.

» Le rossignol et le chardonneret
» Venaient souvent chanter sous mon ombrage ;
» Et tout amant en ces lieux accourait
» Pour écouter leur séduisant langage.

» Et la rosée, en perles de rubis,
» Me caressait à l'aurore brillante ;
» Puis le soleil de ses rayons amis
» Me prodiguait la grâce chatoyante.

» Coquette et rose alors j'abandonnais
» Au doux Zéphyr mes senteurs virginales,
» Quand deux yeux bleus — que certes
» [tu connais ! —
» M'ont découvert sur mes tiges natales.

» Il fallut donc vous faire mes adieux,
» Buissons, doux ciel, brises de la colline :
» Déplorerais-je un destin rigoureux ?
» J'ai parfumé le sein de Roseline ! »

Imitation d'un vieux Noël flamand

Musique d'Évariste VAN MALDEGHEM

Bergers, laissez vos moutons paître :
Les anges sont descendus.
Une étoile vous fait connaître
Qu'à Bethléem est né Jésus.
Volez vers lui les mains remplies
D'offrandes simples et bénies.

À Bethléem accourez tous.
Adorons Jésus à genoux.

Lui qui donnera la pâture
Aux petits oiseaux de Dieu,
Lui qui révèle la foi pure,
Est sans langes dans ce lieu.
Dans les bras de Sainte Marie,
Petit enfant, il souffre, il crie.
À Bethléem accourez tous, etc.

Il subit aussi la froidure,
Lui, le Christ, Roi des élus !
Pourtant lui seul, dans la nature,
Vêtira ceux qui sont nus.
Dans la crèche Jésus tressaille,
Près des bœufs couchés sur la paille.
À Bethléem accourez tous, etc.

C'est un enfant ; mais quelle gloire
Ceindra son front radieux !
Un jour, un jour, par sa mémoire

Le pardon viendra des cieus.
Il ouvre la sainte patrie ;
Allons vers le fils de Marie !
À Bethléem accourez tous, etc.

Chantez, chantez, races chrétiennes :
Vous triomphez aujourd'hui !
Quand l'Homme-Dieu brise vos chaînes,
Élevez vos cœurs vers lui.
Que sa charité vous conduise
Vers la gloire qu'il a promise !

À Bethléem accourez tous.
Adorons Jésus à genoux.

La veillée de la Saint-Valentin

Légende luxembourgeoise

À minuit, au fond du miroir,
Quel doux bonheur ! je pourrai voir
Celui qui pour moi prie et rêve,
Redisait tout bas Geneviève.
Oh ! s'il aime sa mère et Dieu,
Je bénirai son tendre aveu.
Que son image,
Ô Valentin,
Reflète un cœur pieux et sage ;
Et, dès demain,
J'accepte son hommage.

À minuit, au fond du miroir,
Quel doux bonheur ! je pourrai voir
Celui qui pour moi brille et danse,
Disait tout haut la folle Hortense.
J'aurai de somptueux atours ;
Je veux qu'on m'admire toujours,
Que son image,
Ô Valentin
Reflète un pompeux équipage,
Et, dès demain,
J'accepte son hommage.

À minuit, au fond du miroir,
Quel doux bonheur ! je pourrai voir
Le beau pâtre de la colline,
Disait la simple Roseline.
Fuyant le monde et les méchants,
Il ne se plaint que dans les champs.
Que son image,
Ô Valentin,
Reflète un cœur naïf et sage,
Et, dès demain,
J'accepte son hommage.

À minuit, au fond du miroir,
Quel doux bonheur ! je pourrai voir
Celui qui pour moi prend la lyre,
Sans cesse redisait Elvire.
Ses chants à l'amour, à l'honneur,
Feront tressaillir plus d'un cœur.
Que son image,
Ô Valentin,
Reflète un céleste langage,
Et, dès demain,
J'accepte son hommage.

À minuit, au fond du miroir,
Quel doux bonheur ! je pourrai voir
Celui que j'aime, dit Marie.
Il sert dignement la patrie,
Et sur son cœur brille la croix,
Ce prix des valeureux exploits.
Que son image,
Ô Valentin,
Reflète un cœur plein de courage ;
Et, dès demain,
J'accepte son hommage.

À minuit, au fond du miroir,
Une seule n'alla pas voir...
Elle était pieuse, orpheline.
Cependant une voix divine
Fit résonner ces mots si doux :
Jésus sera ton chaste époux !
Et ce langage,
Ô Valentin,
De son bonheur devint le gage ;
Le Christ soudain
Accepta son hommage.

Ruines de Walcourt

AIR : *Le Chasseur écossais*, musique d'Adhémar.

Donjon croulé sur ce rocher sauvage,
Vous n'offrez plus que des débris confus,
De noirs sommets, qu'un lierre au vert feuillage
A couronnés de ses rameaux touffus.
Sur la tour suzeraine,
Qui domine la plaine,
La belle châtelaine
A rêvé bien de fois,
En écoutant, ravie,
Une voix attendrie,
Ou la douce harmonie
De l'oiseau dans les bois !

Au temps passé, près de cette ruine,
Des preux souvent ont défendu leur droit.
Puis, on les vit briller en Palestine,
Sous l'étendard du vaillant Godefroid.
Quand flottait la bannière
À la devise altièrre,
Une race guerrière
Volait vers le danger !
Comme un torrent qui gronde,
La cohorte profonde,
Rapide et furibonde
Écrasait l'étranger !

Mais si la paix régnait sur ces rivages,
Au vieux castel on voyait accourir,
Comtes, barons, princes avec leurs pages,
Et la beauté vermeille de plaisir.
Pour charmer sa venue,
Sous la verte avenue,
D'une voix ingénue,
Chantaient les troubadours.
Puis, héros et trouvères
Vidaient gaïement leurs verres
Aux riantes chimères,
Ainsi qu'à leurs amours !

Le pâtre dit qu'à minuit, sur la rive
Que l'Heure vient arroser de ses flots,
On est glacé par une voix plaintive,
Qui va se perdre en de lointains sanglots.
Jadis un jeune page,
Aimé, sur cette plage,
De dame au doux visage,
Hélas ! perdit le jour.
Depuis, une âme en peine
Soupire en ce domaine...
Pleurez, ô châtelaine,
Votre indiscret amour.

Quand le soleil à l'horizon décline,
Le vent du soir soupire en ces créneaux ;
Et le rêveur, dont la tête s'incline,
Du moyen âge évoque les héros !
À ses regrets mêlée,
Philomèle éveillée
Chante, sous la feuillée ;
Et son chant monte au ciel.
Puis soudain la nature
Lui dit de sa voix pure :
Ici-bas, rien ne dure
Dieu seul est éternel !

Un psaume de David

Ps. LXXXIII

Seigneur, Dieu des armées,
J'aspire à vos divins parvis !
Fleurs du ciel, brises embaumées,
C'est pour vous seules que je vis.

Telle qu'un lis qui se balance
Et livre ses parfums au vent,
Mon âme tressaille et s'élance
Vers vos autels, ô Dieu vivant.

Le passereau trouve un asile
Dans la profondeur des grands bois ;
Pour son nid l'hirondelle agile
Choisit la tuile sous nos toits ;

Heureux celui dont l'âme habite
Dans votre céleste séjour :
De votre ange qui le visite,
Il partage le saint amour.

Quand l'homme met toute sa joie
À chercher votre seul appui,
Tranquille, il marche en votre voie,
Et tout rayonne autour de lui.

Il trouve des sources d'eau vive
Dans l'aride champ de la mort.
Son âme n'est jamais craintive ;
Car vous lui souriez au port.

Que fait l'ouragan de l'Automne
Ou la rage de l'aiglon ?
Croyant, la force l'environne ;
Dieu le mène au sein de Sion.

Tu dis : Écoutez ma prière,
Dieu de Jacob, Dieu de bonté !
Soyez ma force et ma lumière ;
Rassurez mon cœur agité.

Soyez mon soutien dans la vie ;
Au ciel votre Nom est écrit !
Que mon âme toute ravie
Contemple en face votre Christ.

Un jour passé dans votre empire,
Ah ! vaut bien mieux que mille jours
Écoulés dans un vain délire,
La joie ou les folles amours.

Je veux choisir une humble place
Dans votre séjour, ô Seigneur !
Quand on jouit de votre grâce,
Que font les palais du pécheur ?

Soyez mon soleil, mon égide,
Vous, la gloire et la majesté !
Car, mon cœur, que votre loi guide,
Prétend à votre éternité.

De vos biens, de votre présence
Priverez-vous, divin Époux,
Le saint espoir de l'Innocence ?
Oh non ! heureux qui croit en vous !

Seigneur, Dieu des armées
J'aspire à vos divins parvis !
Fleurs du ciel, brises embaumées,
C'est pour vous seules que je vis !

Les hirondelles

Je vis de jeunes hirondelles
Se réunir sur le rocher.
Nos rives cessaient d'être belles,
Et l'hiver allait approcher.
Au signal donné par l'ainée,
L'essaim partit vif et joyeux :
Une plage plus fortunée
Lui souriait sous d'autres cieux.

Quand tout à coup une pauvrete,
Trop faible et trop chétive encor,
Au sein de la troupe s'arrêta,
Incertaine dans son essor...
Aussitôt les oiseaux fidèles
Se groupent autour de leur sœur ;
Et, la soutenant de leurs ailes,
Ils calment bientôt sa frayeur.

À ce tableau j'eus l'âme émue.
Oh ! la pitié règne en tous lieux !
Les petits oiseaux, dans la nue,
La font éclater à nos yeux.
Aux pauvres, à ceux qui pâtiennent,
Sachons aussi tendre la main ;
Afin que leurs voix nous bénissent
Et que Dieu nous guide en chemin.

Aux manes du Capitaine d'artillerie Blondiau,

tué sur ses canons au combat de Kermpt.

Il est, non loin de Kermpt, une tombe guerrière
Où le soldat s'incline en rêvant exalté.
Blondiau repose ici ; la gloire calme et fière
Veille sur son tombeau près de la liberté.

Avec respect, que chacun vienne lire
Ces mots qui font battre le cœur,
Ces mots qui font vibrer ma lyre :
Ci-git Blondiau, mort au champ de l'honneur !

Ses canons glorieux vomissant la mitraille,
Dans les rangs ennemis allaient porter l'effroi ;
Et nos fiers escadrons, au fort de la bataille,
Répondaient à son cri : Vive à jamais le Roi !

Mais hélas ! au moment des plus nobles prouesses,
L'ennemi sur Blondiau fond comme l'ouragan.
Il lui criait : — « Rends-toi ! » — Mais,
[contemplant ses pièces,
Plutôt mourir, dit-il, en un sublime élan !

Allez, jeunes soldats, rêver sous cet ombrage :
Près du tombeau guerrier fléchissez les genoux :
Demandez au Très-Haut que ce mâle courage,
À l'heure du danger, vous électrise tous.

Mânes de nos aïeux, tressaillez dans la tombe :
Vos fils savent encor rappeler vos beaux jours.
Comme vous chacun d'eux est plus grand
[quand il tombe,
Et dans vos rangs au ciel prend place pour toujours !

Avec respect, que chacun vienne lire
Ces mots qui font battre le cœur,
Ces mots qui font vibrer ma lyre :
Ci-git Blondiau, mort au champ de l'honneur.

L'Ardenne

À mon noble bienfaiteur le Général Baron
GREINDL, Ministre de la Guerre

D'un pas agile, vers l'Ardenne
Dirigeons-nous, le cœur joyeux.
Les monts font oublier la plaine...
Voyez leurs sommets radieux.
Ô ciel ! le vaste amphithéâtre !
Admirez la cime bleuâtre
Qui le couronne à l'horizon.
Amis, c'est la terre chérie,
C'est l'Ardenne, c'est la patrie
Dont on est fier avec raison.

Mon pays natal vous honore,
Religion, présent des cieux.
Chez lui se conservent encore
Les bonnes mœurs de nos aïeux.
Dans le château, dans la chaumière,
Partout est reçu comme un frère
Le proscrit ou le voyageur.
À tout étranger qui s'avance
Là, chacun plein de confiance,
Ouvre sa porte avec bonheur.

Je ne connais pas l'Helvétie
Dont on vante les beaux aspects ;
Mais je crois que la poésie
Aime autant le sol ardennais.
On trouve dans ses paysages
Les frais vallons, les monts sauvages,
Les bords abrupts des torrents ;
On y voit la ruine antique,
Où, dans un passé fantastique,
Hommes et faits semblent plus grands !

L'Ardenne, comme un héritage,
Sait conserver les vieux récits
Qui se transmettent, d'âge en âge,
Des grand'mères aux petits-fils.
Chaque soir, le chant des fileuses
Dit ces légendes merveilleuses
Que l'enfant retient à jamais.
Puis, au sein des brumes profondes,
Il voit les lutins et leurs rondes
À la lueur des feux follets.

Aux premiers rayons de l'aurore,
Le vent recueille sur nos monts
Les agrestes parfums de Flore,
Pour les porter dans les vallons.
Il va redire à la campagne
Les doux refrains que la montagne
Lui fit entendre dans la nuit...
Et le beau soleil qui s'élance
De ses riches couleurs nuance
Les grandes roches de granit.

Dans la forêt, où sur la branche
Chante le chœur des gais oiseaux,
On voit la biche fauve et blanche
Courir et par monts et par vaux.
Oui, les chasseurs l'ont effrayée ;
Elle s'enfuit sous la feuillée ;
Entendez-vous le son des cors ?
Entendez-vous la meute ardente
Entremêler sa voix stridente
Au bruit des hallalis discords ?

Sur les rochers, dressant la tête,
Le pin, ce géant des hivers,
A vu bien des fois la tempête
Battre ses rameaux toujours verts.
Le noir torrent à ses pieds gronde,

L'éclair fend la voûte profonde,
L'arbre résiste insoucieux.
La tempête enfin est vaincue ;
On voit se dissiper la nue
Et sourire encore les cieux.

Il est parfois d'autres orages
Qui viennent gronder ici-bas.
Si de nouveau, sur nos rivages,
Passait l'ouragan des combats ;
Si l'étranger parlant en maître,
À ses lois voulait nous soumettre,
Ah ! pour repousser l'agresseur,
Pour défendre les droits belges,
L'Ardenne a des bras énergiques :
Ses fils sont tous hommes de cœur !

Noble pays, belle contrée,
Je te salue avec amour !
Dans ton sein mon âme enivrée,
Vit s'écouler plus d'un beau jour.
Au bord de l'Ourthe impétueuse,
A fleuri mon enfance heureuse,
Près d'une mère... quel doux sort !
Là, sont les cendres d'un bon père
L'honneur incarné sur la terre :
Patrie... à la vie, à la mort !

Doux embarras

Est-il plus beau trésor que la naïveté,
Que l'amour du foyer où s'assied la famille ?
Oh ! que belle est la muse ignorant sa beauté,
Et se troublant ainsi qu'une charmante fille,
Enfant de quelque chaume, élevée à l'écart,
Lorsque le voyageur, surpris de tant de charmes,
La salue en passant avec un doux regard
Qui suscite après lui d'adorables alarmes.

Victor DUMORTIER à A.D.

AIR : *Du premier pas*

Je n'ose pas, mais regardez mes larmes,
Mon front baissé, mon craintif embarras :
Donner un nom à ces tendres alarmes,
Je n'ose pas !

Je n'ose pas, l'oiseau fait-il entendre
Sa douce voix, s'il tremble dans les lacs ?
Mais, votre cœur, ami, doit me comprendre,
Je n'ose pas !

Je n'ose pas, oh ! non !... mais votre bouche
Va m'accuser d'indifférence hélas !
Pourtant, ami, votre tourment me touche.
Je n'ose pas !

Je n'ose pas vous avouer que j'aime.
À ce penser mon cœur frémit tout bas :
Mais en secret, je le dis à moi-même.
Je n'ose pas !

Je n'ose pas, et cependant ma mère
Me voit rougir au doux bruit de vos pas.
Ami, malgré que vous sachiez lui plaire,
Je n'ose pas !

À EUGÈNE VAN MALDEGHEM

Je l'ai vu ton Jésus prêchant sur la montagne
Sa divine leçon.
J'admire le beau ciel, les palmiers, la campagne
Et le pur horizon.

Eugène, tu comprends et nous peins à merveille
L'œuvre du Créateur.
Que ce site est brillant, que cette aube est vermeille
Autour du Rédempteur !

Je me crois transporté par ton puissant génie
Dans les champs d'Israël,
Quand le Christ, étendant sur nous sa main bénie,
Célébrait l'Éternel !

Il est là, revêtu de sa blanche auréole
Sous ce ciel embaumé ;
Il est là, dévoilant dans chaque parabole
Son Père bien-aimé.

Les Apôtres ravis, la Vierge et Magdelaine,
Le peuple et les enfants,
Recueillent, à genoux, de sa voix souveraine
Les magiques accents.

Les disciples, groupés autour du blond Messie,
Sont pleins de majesté :
Mais, seul, le doux Sauveur reflète l'harmonie
De la Divinité.

Les saintes femmes ont une empreinte idéale.
Ton suave talent
Unit à la pudeur la grâce orientale
Sur leur front rayonnant.

Ô pouvoir enchanteur créé par un artiste !
En voyant ce tableau,
Le bon se réjouit et souvent l'égoïste
Se sent un cœur nouveau.

Quand je fixais les yeux sur ton œuvre sublime,
Je crus entendre et voir
Le Christ qui nous prêchait, sous les murs de Solyme,
La Foi, l'Amour, l'Espoir !

Chant d'Œdipe pendant le sommeil d'Antigone

AIR : *Plus on est de fous plus on rit
(sans la ritournelle finale)*

Antigone, ô ma pauvre fille,
Viens reposer contre mon cœur,
N'es-tu pas ma seule famille,
L'unique appui de mon malheur ?
Bien doucement ici sommeille.
Mon âme, à défaut de mes yeux,
Jusqu'au retour de l'aube veille.
J'invoque pour toi (*bis*) tous les Dieux !

Ta douce haleine est plus égale ;
Le calme règne dans ton sein.
Enfant, ta tête virginale
Ne sent plus le poids du Destin.
L'oubli, la faim, l'exil, l'outrage
M'ont éprouvé dans tous les lieux ;
Mais tu ranimais mon courage.
J'invoque pour toi (*bis*) tous les Dieux !

Pour mes yeux privés de lumière,
Il n'est plus de beaux horizons ;
Mais la douce voix qui m'est chère
Me peint les lieux où nous passons.
Grâce à toi je crois voir encore
La mer, les rochers sourcilleux,
L'azur du ciel, les bois, l'aurore.
J'invoque pour toi (*bis*) tous les Dieux !

Tantôt une chétive aumône
 Vint soulager (Edipe errant :
 C'était toi, ma pauvre Antigone,
 Toi qui suppliais un passant !...
 Quand mes crimes involontaires
 Provoquaient le courroux des cieux,
 Je m'abritais sous tes prières.
 J'invoque pour toi (*bis*) tous les Dieux !

Le Zéphyre ici nous effleure ;
 L'air est doux, les bois odorants.
 C'est toi qui choisis, tout à l'heure,
 Cette halte à mes pas errants.
 Déjà j'entends de Philomèle
 Les accents si mélodieux ,
 Oh ! que la nuit doit être belle !...
 J'invoque pour toi (*bis*) tous les Dieux !

Tu m'as guidé sur ce rivage
 Où las ! j'arrive en fugitif.
 Quand donc se calmera l'orage,
 Ma belle vierge au front craintif ?
 Toi, qui pressens dans ta pensée
 Un ciel miséricordieux...
 Oh ! rêve encore à l'Élysée !
 J'invoque pour toi (*bis*) tous les Dieux !

Le rêve de l'enfant

Musique de M. Jules Deneffe

Viens, écoute, ma bonne mère,
 J'ai rêvé du petit Jésus.
 Cette nuit, brillant de lumière
 À mon chevet je l'aperçus.
 Dans les bras de Sainte Marie,
 Il m'a semblé qu'il souriait,
 Et que même sa voix chérie
 Avec amour me bénissait !
 Hier, priant comme d'usage,
 Mon petit cœur battait d'espoir :
 Tu l'avais dit ! mon fils, sois sage
 Un jour, Jésus viendra te voir !

Quand le sommeil vint me surprendre,
 L'ange gardien de mon bonheur
 M'annonça, d'une voix bien tendre,
 La visite du doux Sauveur.
 Il vint... Ô moment plein de charmes !
 Soudain, à genoux je lui dis,
 Plein d'espoir et versant des larmes :
 Parlez-moi du beau paradis !
 Hier, priant comme d'usage, etc.

Alors Jésus pour me complaire :
 « Enfant naïf, sage et pieux,
 » Près des Chérubins de mon père,
 » Un jour, tu viendras dans les cieux ! »
 « — Petit Jésus, lui dis-je encore,
 » Ma mère ira-t-elle avec moi ? —
 » — Ta bonne mère qui t'adore,
 » Puis-je la séparer de toi ? » —
 Hier, priant comme d'usage,
 Mon petit cœur battait d'espoir :
 Tu l'avais dit : « mon fils, sois sage,
 Un jour, Jésus viendra te voir ! »

L'exilé et les hirondelles

C'était en mer, un exilé
 Endormait ses peines mortelles.
 Quand tout à coup son œil troublé
 Vit dans les cieux des hirondelles.
 Leur nombre obscurcissait les airs :
 Elles volaient vers sa patrie.
 Jugez de ses pensers amers.
 De loin, de bien loin il leur crie :

Allez, allez, charmants oiseaux,
 Où votre vol doit vous conduire.
 Le doux printemps, dans nos hameaux,
 Fleurit déjà pour vous sourire.
 Quand vous toucherez au vallon,
 Au vallon qu'habite ma mère,
 Pour consoler son abandon,
 Chantez au toit de sa chaumière.

Venez-vous des lointains pays ;
 De Tyr, de Thèbe ou de Palmyre ?
 Avez-vous vu ces grands débris,
 Ces ruines de maint empire ?
 Des tyrans régnaient en ces lieux :
 Ils laissent à peine une trace.
 Dans l'avenir mystérieux,
 Gronde encor plus d'une menace.

Sous la conduite de l'instinct,
 Aucune de vous ne dévie ;
 Et l'homme s'agite incertain,
 Oubliant le but de la vie.
 Vers des rivages odieux,
 Lorsque l'iniquité me chasse ;
 La Liberté, du haut des cieux,
 Partout vous prodigue l'espace !

À vous les cités, les palais,
 À moi cette prison flottante,
 Où se ravivent mes regrets,
 Au vent glacé de la tourmente.
 Les déboires et le malheur
 Ont flétri mon front avant l'âge :
 L'espoir souriant au bonheur
 Charme toujours votre voyage.

Je bénis le juge secret
 Qui dirigea ma conscience ;
 Et je médite, à votre aspect,
 Sur les lois de la Providence.
 Dieu sans doute a marqué le jour,
 Et ce jour n'est pas loin peut-être !
 Qui doit éclairer mon retour
 Vers les rives qui m'ont vu naître.

Oiseaux aux fidèles amours,
 Vite, fendez l'air de vos ailes.
 Vos nids vous attendent toujours ;
 On aime tant les hirondelles !
 À ma patrie où vous irez,
 Portez ma plainte et ma prière :
 Mes vœux que vous gazouillerez,
 Sont les vœux d'un fils pour sa mère !

Le soldat chez le pasteur

À mon ami, M. le Curé Charles LETELLIER

Il a son baume heureux pour toutes les souffrances,
 Pour tous les désespoirs il a ses espérances,
 Pour tout doute, un conseil, pour toute ombre, un rayon,
 Il a ses fraîches eaux pour toute lèvre aride,
 Il a son mot plaisant pour tout front qui se ride,
 Et pour toute faute, un pardon !

Le chansonnier, le militaire
 Garde, comme un dépôt sacré,
 Le souvenir du presbytère,
 Le souvenir du bon curé !

De ce foyer où la paix sainte
 Brille loin du regard mondain,
 Heureux, je franchissais l'enceinte,
 En souriant à mon destin.
 Car l'hospitalité bénie
 M'accueillait là si doucement !
 On n'a pas toujours, dans sa vie,
 Pareil billet de logement.

Oui, votre bonté paternelle
 Combla mes vœux, digne pasteur.
 Avec délice on se rappelle
 Un sympathique élan du cœur.
 Chez vous respirent l'harmonie,
 L'évangélique et saint amour.
 La piété, comme un génie,
 Rayonne sur votre séjour.

Vous y réglez par la sagesse,
 En nous montrant la Charité :
 En parlant d'espoir, de tendresse,
 Du Seigneur et de sa bonté.
 Le malheureux vous dit sa peine,
 Le coupable son repentir.
 Votre parole souveraine
 Et console et fait tressaillir.

Avant même de vous connaître
 J'étais déjà de vos amis ;
 Car c'est un pasteur que le prêtre :
 Tous les hommes sont ses brebis.
 Que font leurs noms ou leur patrie ?
 Pour tous il rêve un heureux sort.
 Chaque jour il exhorte, il prie ;
 Et des cieux il montre le port.

En pénétrant dans votre asile,
 On se sent plus fort et meilleur.
 C'est l'oasis pure et tranquille
 Où la vertu sourit au cœur.
 Aux accents de votre belle âme
 Si riche des trésors divins,
 On croit voir scintiller la flamme
 Qui brille au front des Séraphins.

Le chansonnier, le militaire
 Garde, comme un dépôt sacré,
 Le souvenir du presbytère,
 Le souvenir du bon curé !

À Madame Gauthier,

ma vieille et vénérable amie.

Chère aïeule, tu sais garder comme un trésor
 La jeunesse du cœur, ce charme incomparable.
 L'Espérance et la Foi, cortège inséparable,
 Vers les cieux embaumés dirigent ton essor.

La Muse, en modulant le plus suave accord,
 Nous dicte, par tes soins, plus d'un chant ineffable.
 Je m'écrie, admirant ton talent adorable ;
 Sous la neige des ans quel feu divin encor !

Oh ! que la Muse est belle au front de la vieillesse,
 Quand elle est un reflet de la noble sagesse !
 On croit entendre alors la voix du Tout-Puissant.

Des antiques vertus tu sais donner l'exemple.
 Ton cœur bon et pieux est vaste comme un temple,
 Et comme lui retentissant.

P.-J.-F. DE DECKER.

La chanson des faucheurs

Travailler, c'est semer, c'est féconder la terre,
C'est planter l'arbrisseau qui portera des fruits ;
C'est faire la moisson, c'est remplir la chaumière
Des doux rayons du jour et du calme des nuits.

Adolphe SIRET

Amis, avant l'aurore,
Fauchons l'herbe et le grain.
Pour nos enfants encore
Gagnons, gagnons du pain.
Il est si bon, le pain qu'on gagne de sa main !

Entrons dans la prairie ;
Elle est toute fleurie.
Déjà la pierre crie
Sur le fer éclatant.
La tâche est commencée ;
Allez ! faux aiguillée !
Dans la route tracée,
Avançons en chantant.
Amis, comme à l'aurore, etc.

Hélas ! ma faux cruelle,
En passant écartelle
Ce nid charmant et frêle !
Pauvres petits oiseaux !
Mais non... le nid est vide.
La famille timide,
Déjà d'un vol rapide,
A gagné les ormeaux.
Amis, comme à l'aurore, etc.

Sur leur tige élancée,
Par le vent balancée,
Voyez, dans la rosée,
Les superbes épis.
Fauchons ! c'est l'espérance !
Fauchons ! c'est l'abondance !
Et par la Providence
Nos travaux sont bénis.
Amis, comme à l'aurore, etc.

Faucheurs, le soleil baisse.
Qu'au travail on se presse ;
Et bientôt l'allégresse
Va nous sourire à tous.
La mère de famille
Et sa charmante fille
Viendront, sous la charmillie,
S'asseoir auprès de nous.

Tous, d'une voix sonore,
Chantons ce doux refrain ;
À nos enfants encore
Nous apportons du pain !
Il est si bon, le pain qu'on gagne de sa main !

La jeune fille et l'églantier

La grâce du printemps sur votre front scintille,
La tendre pitié pénètre votre cœur ;
Reconnaissez-vous donc, charmante jeune fille,
Dans ce chant qu'inspira votre seule candeur.

L'auteur à M^{lle} Amélie CAREZ

LA JEUNE FILLE

Ta fleur est pareille à ma joue :
Elle a l'éclat d'un beau matin ;
Et le riant Zéphyr se joue
Dans ton calice de satin.
Mais ton bonheur est peu durable.
Pour moi, les grâces, la gaîté

Me font un destin ineffable :
Un souffle flétrit la beauté.
La Providence
Veille sur moi ;
J'ai l'espérance
Avec la foi.

L'ÉGLANTIER

C'est vrai. Mais ne soyez pas fière
Des aimables dons du Seigneur.
Vos jours éclatants de lumière
Sont-ils à l'abri du malheur ?
Il peut troubler votre allégresse,
Obscurcir votre front si beau ;
Tandis que moi, j'ai la promesse
De renaître au printemps nouveau.
J'ai l'espérance
Tout comme vous ;
La Providence
Veille sur tous !

LA JEUNE FILLE

Doux églantier de la colline,
Je n'ai pas voulu t'offenser.
Je chéris ta fleur purpurine
Et le parfum de ton baiser.
Mais si jamais je n'abandonne
La vertu, ce don précieux,
Je verrai, grâce à la Madone,
L'éternel printemps dans les Cieux,
Oh ! Providence
Veille sur nous ;
Que l'espérance
Sourie à tous !

Imitation d'une épigramme attribuée à Jules César

Il me semble, mon cher Daufresne, qu'il ne faut savoir ni grec, ni latin pour se pénétrer avec fruit de l'Antiquité. Les bonnes traductions abondent et suffisent à celui qui, avec l'intuition poétique, a l'instinct du beau et du grandiose. Exemple Béranger. Mais il faut être né poète ; on ne le devient pas.

Fragment d'une lettre de V. DUMORTIER

Aux bords infréquentés d'un fleuve de la Thrace,
Un enfant exerçant ses patins sur la glace,
La gouffre s'entrouvrit sous ses pieds ; mais soudain,
Comme de grands ciseaux mus par un noir destin,
Les glaçons réunis reprirent à l'abîme
Le chef ensanglanté de la tendre victime.
À la courte clameur que l'enfant put lâcher,
On aurait vu sa mère éperdue approcher ;
Et s'emparant bientôt de cette tête blonde :
« Toi qu'un démon, dit-elle, est venu m'arracher,
» Pour un double tombeau je t'ai donc mis au
[monde !
» Ton corps reste la proie et le jouet de l'onde ;
» Et ta tête est vouée aux flammes du bûcher. »

Le démon des eaux

Au jeune Ivan LIBIER

Ma mère, on a frayé la glace.
J'y veux aussi marquer ma trace :
J'aurai les patins les plus beaux !
— Ivan, il te faudrait un guide ;
Car c'est un jeu souvent perfide.
Mon fils, crains le démon des eaux.

Tu n'iras pas : crois-en ta mère.
Dans mainte crique solitaire,
Il tend de sinistres réseaux.
Et parfois, pour dresser un piège,
Il se sert de la blanche neige.
Mon fils, crains le démon des eaux.

Songe à cet enfant de ton âge
Qui se noya près du barrage,
Qu'on repêcha dans les sureaux.
En le revoyant froid et blême,
Mourut sa mère à l'instant même.
Mon fils, crains le démon des eaux.

Oh ! toute mère est inquiète,
Quand le lac, en hiver, reflète
La vaine image des joyaux.
Les enfants sont si téméraires...
Que leurs jeux alarment les mères !
Mon fils, crains le démon des eaux.

Dès qu'il vous voit tous sur la glace,
Il vient bien vite à la surface,
De vous il choisit les plus beaux ;
Et quand vous glissez à la file,
Il rompt cette glace fragile.
Mon fils, crains le démon des eaux.

Caché sous la prèle et la mousse,
Il séduit avec sa voix douce
Qui monte au-dessus des roseaux.
Puis, il ouvre un linceul verdâtre
Où gît plus d'un petit folâtre.
Mon fils, crains le démon des eaux.

— Mère, faut-il donc que l'on souffre
Ce méchant, toujours dans son gouffre ?
On peut le tuer sous les flots !
— Ivan, pourquoi cette colère
Voudrais-tu chagriner ta mère ?
Mon fils, crains le démon des eaux.

À Madame Pauline BRAQUAVAL, née L'OLIVIER

Auteur des poésies intitulées : FLEURS DES CHAMPS

Poète gracieux, quand ta lyre sonore
Fait vibrer les échos de la foi, de l'amour,
Je crois entendre alors, dans mon humble séjour,
Les chants harmonieux de Desbordes-Valmore.

Comme la jeune abeille éveillée à l'aurore,
Le miel que tu choisis est pur comme
[un beau jour ;
Et quand Vesper, aux cieux, a marqué son retour,
Tu reviens en chantant avec la Muse et Flore.

Distille encor ce miel, ce miel du sentiment !
Pour les cœurs ulcérés c'est un baume charmant ;
Et que la voix toujours attendrisse et console !

Ah ! de tes fleurs des champs les parfums
[sont si doux.
La Muse te berça jadis sur ses genoux ;
Aujourd'hui sur ton front elle met l'auréole.

À la même Dame

après la lecture de ses délicieuses poésies
intitulées :

FLEURS DES CHAMPS

Les magnifiques strophes suivantes dues à la plume de mon digne et savant ami, M. Victor DUMORTIER, donneront une plus juste idée que mes faibles vers du beau talent de Madame BRAQUAVAL. Tous ceux qui ont lu *Les Fleurs des Champs* reconnaîtront le mérite de cette appréciation aussi juste que poétique.

Charmant fleurs des champs, délicieux bouquet ;
Dois-je de vos parfums m'enivrer en secret,
Dans un égoïste silence ?

Quand des vers m'ont touché par leur sainte candeur,
Si je fais retentir les échos de mon cœur,
Puis-je commettre quelque offense ?

Ces chants harmonieux, que vingt fois je redis,
Ont la fraîcheur suave et le doux coloris
De la jeunesse et de l'aurore.
Il y règne partout des charmes inconnus ;
Et l'on croirait tenir des feuillets inconnus
Tracés par Desbordes-Valmore.

Ainsi que des oiseaux exilés par le froid,
Retrouvant, au printemps, leur nid sous un vieux toit,
Chantent l'amour et la patrie ;
Les tendres souvenirs que le temps a glacés,
À ces accords touchants, reviennent empressés
Sourire à mon âme attendrie.

Le sentier de la vie est parfois si mauvais !
La rose y fleurit mal sous les groupes épais
De chardons et de tanaïs.
En ce rude chemin dont le but est au ciel,
Heureux celui qui goûte et le lait et le miel
Qu'offre, à l'écart, la Poésie !

Telle la belle enfant de l'Arabe-pasteur
Présente, au bord du puits, son vase au voyageur,
Inconnu que la soif arrête ;
Une Muse adorable en sa naïveté,
Vers moi, rêveur obscur, arrive avec bonté
Me surprendre dans ma retraite.

Bien souvent, fasciné par des chœurs divins,
Je vécus en esprit dans les siècles lointains
Où florissaient Athènes et Rome.
L'aube me surprenait, studieux exalté,
Embrassant les erreurs de cette Antiquité
Dont je voyais le grand fantôme.

Homère et les héros, Virgile et les bergers,
Anacréon, Sappho voués aux Dieux légers
Qui suivent la Vénus profane ;
Eschyle et Prométhée aux sublimes douleurs,
Sophocle célébrant d'implacables malheurs,
Térence avec Aristophane ;

Tout ce monde englouti revenait à mes yeux
Se refléter, tantôt triste, tantôt joyeux,
Tel qu'en une magique glace.
Ovide consolait un Amour outragé ;
Et, songeant à Lesbos, la vive Lalagé
Buvait dans la coupe d'Horace.

Mais hélas ! ces tableaux, si charmants et si frais,
M'offrirent rarement les ravissants attraits
D'un candide et chaste sourire.
Des voiles indiscrets alarmaient la Pudeur ;
Partout la Volupté, partout la folle ardeur
Et la gloire de l'Hétaïre.

Si j'ai sacrifié parfois à de faux Dieux,
Une Muse, à mon cœur, rappelle d'autres cieux
D'où nous vient la sainte Espérance,
La sereine vertu, la tendre pitié,
Et la Foi conduisant l'auguste Charité
Vers la misère et la souffrance.

Muse qui préludez, n'arrêtez pas vos chants !
Dévoilez, dévoilez des mystères touchants,
Épouse aimée, aimante mère !
Dites-nous vos enfants, votre espoir, vos soucis ;
Et vous attendrez bien des cœurs endurcis
Par l'égoïsme solitaire !

N'éteignez pas la voix qui calme tant de maux.
Le génie est astreint à des devoirs si beaux !
Répandez sa lueur divine.
Le souffle du Seigneur court sur le monde entier
Ne dût-il rafraîchir qu'un chétif églantier
Qui fleurit dans une ruine.

Victor DUMORTIER, *Capitaine d'artillerie*.

À un ami

Les grands écrivains ont réalisé dans leurs œuvres toutes les lois de l'esthétique. S'ils abordent un sujet, ils le creusent si profondément qu'ils paraissent l'épuiser ; s'ils tracent un plan, l'ordonnance en est surprenante et ne laisse rien à désirer ; s'ils peignent les passions, ils donnent à leurs ressorts une force qui nous étonne ; s'ils agissent sur l'âme, ils l'ébranlent et l'agitent. Ils ont tout embrassé les hommes et les choses. Au contact de tels génies l'esprit se fortifie, le cœur s'épure, l'imagination s'agrandit, les forces se doublent, les obstacles s'évanouissent.

François DEGIVE — *Éléments de Style*.

Poète harmonieux, savant, penseur, guerrier ;
Tel tu brillas jadis, ô noble André Chenier,
Imprimant à ton siècle un élan magnifique.

Homère t'enseigna ses suaves accents :
Pour nous les moduler, dans tes vers ravissants,
Tu joins l'esprit français à la grâce ionique.

Ton génie éloquent frappe par sa vigueur,
À tes accords divins nulle âme ne résiste.
Digne et fier tu flétris le lâche et l'égoïste ;
La Liberté toujours enflamme ton ardeur.

Je sais dans ma Belgique, un savant helléniste,
Qui t'égale, ô Chenier ! pour le style et l'ampleur :
Mais trop modeste, hélas ! il garde dans son cœur
Les sublimes secrets qui font le grand artiste !

L'échange

Du sanctuaire de l'Amour,
On dit, qu'autrefois, dans l'Attique,
Les Muses venaient, tour à tour,
Décorer le riant portique.

N'était-ce pas, à chaque amant,
Prouver que l'amoureuse ivresse
N'est rien, au prix du sentiment
Qu'embellit l'aimable sagesse ?

Un jeune Grec, bravant le Dieu
Osait dire ce mot impie :
« D'être insensible j'ai fait vœu ;
» Tu ne troubleras plus ma vie. »

Alors l'Amour : — « Aimez, mon fils. —
» Aimer ? jamais ! — fuyez profane !
» Quittez au plus tôt mes parvis,
» Votre égoïsme vous condamne ! »

Il s'éloignait pourtant rêveur :
Mais le voilà qui s'embarrasse
— Amour, amour, vois sa rougeur ! —
Dans les guirlandes d'une Grâce.

En souriant, la jeune Eglé
Les replie autour du faux sage :
Lui, distrait, lève un œil troublé
Et s'émeut à ce doux visage.

Ivre de trouble et de plaisir,
En apercevant tant de charmes,
L'espoir déjà vient le saisir,
Il sourit, il répand des larmes.

Églé surprend ses premiers vœux
Qu'un soupir lui trahit encore.
Et la folâtre aux blonds cheveux
Le charge des présents de Flore.

Puis le ramène vers l'Amour,
Croyant ne suivre qu'un caprice.
Mais son cœur brûllait à son tour ;
Cupidon jouait de malice.

Advint un échange charmant :
La folâtre eut la rêverie :
Et notre sage, heureux amant,
Eut la gaité de son amie.

L'étoile

Si tu pouvais, ô jeune fille
À cette voûte qui scintille
Ravir une étoile de feu,
Laquelle aurait ta préférence ?
— Mon âme vers elle s'élance :
L'étoile le plus près de Dieu.

Louisa STAPPAERTS

Enfants, rêveurs, femmes, poètes,
Où donc s'envole votre espoir,
Lorsque brillante, sur vos têtes,
Apparaît l'étoile du soir ?

Je veux cette étoile si vive ;
Dit à sa mère un bel enfant.
Dans son ignorance naïve,
Il ne voit là qu'un diamant.

Je songe à l'heureux chœur des anges.
Dit la vierge enviant leur sort,
Dieu bénit leurs saintes louanges
Après de ces étoiles d'or.

Je songe à l'astre de la gloire,
Dit le soldat rempli d'honneur ;
Il brille au jour d'une victoire
Et récompense la valeur.

Je rêve que la chaste étoile,
Nous dit un amant à son tour,
À Roseline enfin dévoile
Le pur rayon de mon amour.

Hélas ! je pense qu'à cette heure,
Nous dit l'infortuné banni,
Ma pauvre mère prie et pleure,
Devant l'astre de l'infini.

Je pense à la sainte patrie,
Dit le pasteur en cheveux blancs ;
Pour le juste qui veille et prie
Dieu fit les cieux étincelants.

Je pense à l'âme de mon père,
Nous dit un fils bon et rêveur.
Dans cette ineffable lumière,
Elle vient consoler mon cœur.

L'aumônier

À M. B.-G. LEPERS, Aumônier de la garnison de Mons.

Dans cinquante ans encor, ta voix octogénaire
Pour bénir nos soldats descendra de la chaire.
Plein de l'esprit de Dieu, sous l'étoile vieilli,
Tu verras le bonheur dans le devoir rempli,
Et toute ta carrière ainsi sera fournie ;
Puis enfin quand viendra la dernière agonie,
Tu seras tel encor que ces hommes divins
Qui n'aspirent qu'au ciel et qu'on nomme des Saints.

P.-A. PROOST — *Le Sacerdoce Catholique*

Musique de M. Edmond Duval, d'Enghien

Ouvrons nos rangs, mes chers compagnons d'armes,
Ouvrons nos rangs... Voici l'homme de cœur,
L'homme oublié quand la vie a des charmes,
L'homme adoré quand survient la douleur,
Grave, serein, indulgent et sincère,
À nos périls il vient s'associer.
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

Qui prêche Dieu, l'honneur et la patrie,
Le saint respect que nous devons aux lois ?
Qui nous dira d'une voix attendrie
Tous les bienfaits du plus sage des Rois ?
Qui, sans blâmer la gloire de la terre,
Nous montre au ciel un plus brillant laurier ?
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

Quand le plaisir, l'espérance et la gloire
Autour de nous marchent d'un pas léger,
Lui, va prier dans son humble oratoire,
Afin que Dieu daigne nous protéger.
Sachons-le bien, l'homme de la prière,
Par ses vertus, peut nous édifier.
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

À l'hôpital, quand le destin nous livre
Au noir typhus, au pâle choléra,
Et que l'on craint de ne pas y survivre
Qui donc alors pour nous se dévouera ?...
Voyez, il vient ! c'est lui, c'est le bon père :
La Charité lui sert de bouclier.
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

Oui, la vertu met sa blanche auréole
Sur le front pur de cet homme de Dieu,
Prêtons l'oreille à sa noble parole,
Écho divin des hymnes du Saint-Lieu !
Il nous dira que Godefroid naguère
Devant la Croix allait s'humilier.
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

Que le canon gronde dans la bataille,
Et que la mort éclaircisse nos rangs,
La croix en main, à travers la mitraille,
Il va porter des secours aux mourants.
Secours divins que tout chrétien révère !
Vers le beau ciel va l'âme du guerrier !
L'ange de paix, l'ami des gens de guerre,
Ah ! n'est-ce pas notre bon aumônier ?

Ces couplets peuvent aussi se chanter sur l'air : *Te souviens-tu, disait un capitaine.*

La Muse Belge

À S.A.R. Monseigneur le COMTE DE FLANDRE

Ô Muse Belge, en la chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Elle aime la grâce voilée
Comme la vierge avant l'hymen,
Comme l'étoile du matin,
Comme la sainte immaculée.
Mais, quand elle chante l'honneur,
La foi, l'amour ou la valeur,
Sa voix grandit dans la vallée.

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Elle sait respecter l'enfance,
Ce tendre fruit qui doit mûrir,
Au doux soleil de l'avenir,
Pour l'honneur et pour l'espérance.
Jésus l'a dit : Malheur à ceux
Qui, de mes petits aux yeux bleus,
Troubleraient la jeune innocence !
Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

La nature souvent l'invite
À célébrer ses doux présents.
Ses chants sont purs comme l'encens
Qu'au ciel offre un jeune lévite.
Dans les guérets et dans les bois,
Elle recueille mille voix
Dont le charme la sollicite.
Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Mais pour prouver à la Belgique,
Au jour terrible du danger,
Qu'elle ne craint pas l'étranger,
Elle a plus d'un chant énergique.
Son hymne enfante les héros ;
Elle réveille les échos
Que frappe un cri patriotique.
Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Elle suit le vieux légendaire
Pour recueillir, au pied des monts,
Dans les hameaux, dans les vallons,
Les chants, les récits de naguère.
Puis, riche d'un charmant butin,
Exhalant la rose et le thym,
Elle revient heureuse et fière.

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Muse, par toi la jeune fille
Voit se peindre le doux espoir,
Le pur amour, le saint devoir,
Tous ces trésors de la famille.
Et les roses de la pudeur,
La beauté, l'aimable candeur
Forment son escorte gentille.

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Dieu de bonté, Dieu de nos pères,
Si tu la pares de laurier,
C'est qu'elle chérit le foyer
Où le travail retient nos mères.
La patrie a tous nos amours :
Seigneur, Seigneur, fais que toujours
Flamands et Wallons restent frères !

Ô Muse Belge, en ta chaste beauté,
Chante toujours l'ordre et la Liberté !

Jéhova et le Christ

Hommage à Monseigneur DE MONTPELLIER,
Évêque de Liège

N'oubliez jamais, mon cher fils, qu'on ne peut être honnête
homme sans religion, et la divine Providence ne vous abandonnera pas.

Fragment d'une lettre de feu mon bien-aimé Père.

Jéhova, Trinité bénie,
Principe de l'éternité,
Incompréhensible harmonie,
Inaccessible immensité !
Devant ce pouvoir sans limite,
Mon cœur et se trouble et s'agite,
Et je l'adore à deux genoux.
Mais de Jésus, avec quelle âme,
J'implore le divin dictame,
Et que son nom me semble doux !

Jéhova, races alarmées,
C'est le Roi des Rois d'ici-bas ;
C'est le puissant Dieu des armées,
Protégeant le juste aux combats.
Jésus, c'est le fils de Marie,
La Vierge que la Litanie
Nomme l'étoile du matin.
Jésus, c'est Dieu qui s'est fait homme,
Pour pouvoir épuiser la somme
Des maux de tout le genre humain.

Jéhova, c'est le grand mystère
Qu'a peine ont entrevu les Saints ;
C'est le Dieu qui cache à la terre
La profondeur de ses desseins.
Jésus, c'est le saint Évangile,
Où l'enfant, le vieillard débile
Et l'humble lisent en tout temps.
Jésus, c'est la manne divine
Qui tombe sur chaque chaumine,
Comme sur les palais des grands.

Jéhova, c'est le saint oracle
Que Moïse ouït autrefois,
Au pied du divin tabernacle,
Proclamant d'inflexibles lois.
Jésus, c'est la paisible étoile,
Qui, pour les humains se dévoile,
Au doux crépuscule du soir.
Jésus, c'est l'adorable aurore
Dont les purs rayons font éclore
Le Verbe d'amour et d'espoir !

Jéhova, c'est la Providence
Qui nulle part ne se dément ;
C'est l'origine et c'est l'essence
De la vie et du mouvement.
Jésus, c'est le Dieu des Apôtres.
« Aimez-vous bien les uns les autres ! »
Dit-il aux hommes en tous lieux.
Aux humbles, aux pauvres qu'il aime
Il promet le bonheur suprême,
Et l'immortalité des cieux.

Jéhova, c'est la poésie
Dans son éclat majestueux.
Moïse, David, Isaïe
Célèbrent son Nom glorieux.
Jésus, c'est la Muse chrétienne,
Aux pieds blancs, à l'âme sereine,
Au front brillant de chasteté.
C'est la vertu, c'est l'espérance
Qui terrasse, par l'innocence,
Tous les Dieux de l'antiquité.

Jéhova, ton grand nom m'impose
Un respect profond, solennel.
Ce n'est qu'en frémissant que j'ose
Invoquer ton nom sous le ciel.
Mais, quand je souffre et que je pleure,
Toujours, dans mon humble demeure,
Mon cœur s'adresse au bon Jésus.
Et quand je lui fais ma prière,
Je vois sa divine lumière ;
Je sais que mes vœux sont reçus.

Jéhova, ta bonté suprême
S'est révélée à notre esprit,
Quand, chargé de notre anathème,
Sur la croix succomba le Christ.
Oh ! par sa mort, toute la terre
Te donnant le doux nom de père,
Avec Lui put te contempler !
Oui, de son âme ardente et pure,
Jaillit, sur toute créature,
L'amour qui le fit s'immoler !

Ma grand'mère

En Belgique, le génie féminin possède, grâce aux vicissitudes
séculaires de la patrie, un sentiment profond de sa mission, et
sait concilier à un haut degré la fermeté des idées avec la dou-
ceur des sentiments... Il faut le voir penser et agir sans le trou-
bler, et prêter une oreille respectueuse à cet immense et paisible
murmure des voix intimes du foyer qui pénètre toute la substan-
ce des idées. Théodore OLIVIER

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse*

Sous un riant berceau de lierre,
Bien souvent, au déclin du jour,
Aux côtés de notre grand'mère,
Nous nous groupions avec amour.

Combien je regrette
Les jeux innocents,
Et les jours de fête
De mon frais printemps !

Quand elle nous contait sa vie
Pure comme un rayon de Dieu,
Une suave poésie
Se répandait sous le ciel bleu.

Combien je regrette, etc.

La Foi s'exhalait de son âme,
Comme les parfums de la fleur ;
Ah ! cette foi fut le dictame,
Qui, plus tard, consolait mon cœur.
Combien je regrette, etc.

Pour l'innocence du jeune âge,
Elle avait un respect profond ;
Jamais sa gaieté, son langage
Ne firent rougir notre front.
Combien je regrette, etc.

Et toujours ma main dans la sienne,
Réviant, souriant tour-à-tour,
Le cœur ému, l'âme sereine,
J'aurais écouté jusqu'au jour.
Combien je regrette, etc.

Souvent ma grand'mère chérie
Disait la chanson des aïeux.
Alors, elle était attendrie ;
Et sa main nous montrait les cieux.
Combien je regrette, etc.

Docteurs, savants, livres frivoles
Que m'avez-vous appris, hélas ?
Grand'mère, les saintes paroles
Ont su bien mieux guider mes pas !
Combien je regrette, etc.

Quand l'Angélus, dans la vallée,
Réveillait les échos si doux,
Soudain, vers la voûte étoilée,
Sa prière montait pour nous.
Combien je regrette, etc.

Puis, la veillée étant finie,
Sa tendre voix nous bénissait.
Sous l'aile de ce bon génie,
Quel heureux sommeil nous berçait !
Combien je regrette, etc.

Aïeule, à ton heure dernière,
Tu nous as dit : Imitiez-moi !
— Tu vécus comme ta grand'mère,
Nous saurons vivre comme toi !
Combien je regrette
Les jeux innocents,
Et les jours de fête
De mon frais printemps !

L'alouette de la prison

Musique de M. P.-M. MARY, de Mons

Que fais-tu donc, vive alouette,
Dans ta cage près du geôlier ?
L'écho de ton chant printanier
En ces tristes lieux se répète.

Est-ce le doux besoin d'amour
Où quelque rayon d'espérance
Qui vient t'animer en ce jour,
Dans l'asile de la souffrance ?
N'es-tu pas prisonnière aussi ?
Plus de liberté, de tendresse !
Et, quand tu nous peins l'allégresse,
Ta compagne est bien loin d'ici.

Par les humbles et les petits
Dieu souvent daigne nous instruire.
Captive même, tu redis
Des chants qu'un air plus libre inspire.
Dieu voudrait-il prouver par toi
Que l'innocence et le courage,
Dans les fers comme dans l'orage,
Doivent garder espoir et foi ?

Tu dominais les vastes champs
Aux premiers rayons de l'aurore,
Et si haut s'élevaient les chants
Que se perdait ta voix sonore.
Tu saluais, de ta chanson,
L'azur ou pâlisait l'étoile.
Pauvre oiseau ! cette sombre toile
Est ton ciel et ton horizon !

Ah ! que tes accents enchanteurs
Dès le point du jour retentissent !
Il est beau d'essayer les pleurs
Des infortunes qui gémissent.
Cher oiseau, bénis ton destin !
Heureux qui, sous le poids des chaînes,
Peut consoler encor des peines
Par un harmonieux refrain.

Reste toujours, vive alouette,
Dans la cage près du geôlier ;
Et que ton hymne printanier
Comme un chant d'espoir s'y répète !

Promenade matinale

Avec l'aurore je m'éveille,
Et les cieux ont mes premiers chants ;
Tandis que chez vous tout sommeille,
On me voit déjà dans les champs.

F.-T. DELTIL, de Péruwelz

Prenez mon bras ; depuis longtemps,
Dans les cieux l'alouette chante :
Venez, venez voir, au printemps,
Combien la nature est touchante.

L'aube étend son premier rayon
Et l'ombre cède à la lumière :
Le soleil monte à l'horizon,
Que teint une pourpre légère.
Tout nous sourit dans ces beaux lieux ;
La nature est toute embaumée.
Les oiseaux s'éveillent joyeux :
Oh ! suivez-moi, ma bien-aimée !

Voyez, dans cet azur profond,
Briller l'étoile matinale.
Elle fait à votre beau front
Une auréole virgine.
Oh ! laissez parler votre cœur ;
Mon regard seul et cette étoile
Ont vu votre douce rougeur
Quand l'Amour frôla votre voile.

Oh ! voyez là-bas scintiller
Les frais rubis, pleurs de rosée,
Qui semblent à demi voiler
L'éclat de la fleur irisée.
Que de parfums s'en vont aux cieux,
Exhalés des bois, des prairies !
Ah ! parcourons, d'un pied joyeux,
Les bords de ces plaines fleuries.

Nous nous aimons ; et les oiseaux,
Nos innocents et doux complices,
Chantent gaîment, dans les rameaux,
Et leurs amours et leurs délices.
L'amour aussi touche les fleurs,
Dans une sainte et chaste extase.
Pourquoi faire taire des cœurs,
Quand même flamme les embrase ?

À nos pieds, ce charmant ruisseau,
Au myosotis qu'il balance,
Fait, au murmure de son eau,
Les plus doux serments de constance.
On dirait que le frais printemps
Vous offre aujourd'hui sa corbeille :
Sur votre front de dix-sept ans,
Posons cette rose vermeille.

Vous vous taisez, pour recueillir
Les douces voix de la nature,
Pendant que le tiède Zéphyr
Parfume votre chevelure.
Un sentiment toujours exquis
Vous environne de sa grâce ;
À tout vous donnez double prix,
Et le bonheur suit votre trace.

Prenez mon bras ; depuis longtemps,
Dans les cieux l'alouette chante ;
Venez, venez voir, au printemps,
Combien la nature est touchante !

La bonté

À la meilleure des Mères

Non rien n'émue, non rien n'enchanter
Plus que l'élan d'un noble cœur,
Dont la bonté vraiment touchante
S'épanouit comme une fleur.

Charme divin, vertu native,
Au moindre contact offensant,
Elle imite la sensitive
Et se replie en frémissant.

Mais que dans l'ombre un rayon passe,
Que l'aube ramène un beau jour ;
Elle renaît, s'ouvre avec grâce,
Exhalant des parfums d'amour.

Ah ! c'est dans le cœur d'une mère,
Sublime chef-d'œuvre des cieus,
Qu'elle a placé son sanctuaire
Et se divinise à nos yeux.

La bonté, dans son énergie,
Fit éclore la Charité ;
Sainte vertu que Dieu convie
Au banquet de l'Éternité.

Ah ! la bonté pleine de charmes
Au repentir ouvre ses bras :
Faire le bien, sécher des larmes,
Voilà son bonheur ici-bas.

Vertu sympathique et charmante,
Toi la force dans la douceur,
Étends sur nous ta main clémentine,
Anime à jamais notre cœur.

Ayons bon cœur, et la nature
Va nous montrer ses dons touchants.
Ayons bon cœur, et la Foi pure
Nous consolera des méchants.

Sur le portrait de Monsieur Misson

peint par mon Ami Édouard PAREZ

Pour le chrétien seul, le vrai est quelque chose, car pour lui, le vrai a son principe dans l'Auteur de toute vérité, et il sait que plus il s'élèvera vers l'intelligence divine, foyer central de son propre génie, plus il verra les horizons de l'art s'illuminer et s'étendre.
P.-A. PROOST. *L'art chrétien*

Certes, ce sont les traits d'un noble citoyen ;
On y voit rayonner le sentiment chrétien
Qui joint à la bonté la grandeur qui s'ignore.

Pour nous le peindre, ami, ton talent enchanteur
A puisé, je le sais, à la source d'un cœur
Que l'amour des beaux-arts forma dès son aurore.

De l'antique vertu c'est le calme souris.
Devant ce vaste front mon jeune front s'incline.
Sous ce profond regard les yeux sont éblouis :
On croit ouïr parler cette touche si fine.

La Grâce te prodigue un riche coloris,
La Science conduit ton pinceau qui dessine ;
Mais seule, l'Amitié, dont tu connais le prix,
A marqué ce portrait d'une empreinte divine.

Page de l'imitation

Si le temps passe et fuit au milieu des tempêtes,
Pour l'avenir la Croix reste debout,
Vers ce signe sauveur qui plane sur nos têtes
Tournons les yeux et marchons jusqu'au bout.

François DAMOISEAUX

Pour posséder la vérité
Dans sa source féconde et pure,
Ô croyants, avec piété
Ouvrez l'adorable Écriture.

Que votre esprit n'y cherche pas
La poésie ou l'éloquence :
Chacun doit le lire ici-bas
Avec les yeux de l'innocence.

Oui, ce livre simple et pieux,
Dont chaque verset est sublime,
Devra toujours plaire à vos yeux :
Il est la gloire de Solyme.

Ne recherchez pas dans l'auteur
La haute et savante doctrine.
Il instruit les humbles de cœur :
Sa parole les illumine.

À l'âme attentive il sourit,
Comme un chaste parfum de rose.
Ce n'est pas l'homme, c'est l'esprit
Qui de nos progrès est la cause.

Il nous prêche en plusieurs façons
Et par des personnes diverses.
Oh ! combien d'utiles leçons
Il sèmera dans nos traverses.

L'homme passe ainsi que la fleur
Qui naît à l'aurore nouvelle ;
Mais la vérité du Seigneur
Brille d'une grâce éternelle.

Il faut simplement accepter
Le dogme qu'il daigne traduire ;
L'orgueil en vain veut le scruter ;
La curiosité peut nuire.

Lisez avec humilité,
Sans vouloir passer pour habile,
Ce doux trésor de vérité ;
Et vous comprendrez l'Évangile,

Aimez surtout à consulter.
Puis écoutez, dans le silence,
Celui qui sait nous exalter
Les grâces de la Providence.

Ne méprisez pas des aïeux
La sentence et la voix chérie :
Ils sauront montrer à vos yeux
L'immortelle et sainte patrie.

Adieux à la bruyère

À M. DELFOSSE,
ancien Président de la Chambre des Représentants.

Au revoir, vastes horizons,
Sombres sapins, verte bruyère,
Où quelques naïves chansons
M'ont valu le nom de trouvère.

Obscur et pauvre comme vous,
Bruyère pleine de silence,
Du malheur j'ai subi les coups ;
Mais je conservai l'espérance.
Un Dieu bon, après les hivers,
Vous dote de grappes rosées :
Moi, je goûte, après les revers,
La sérénité des pensées.

Un lien secret nous unit,
Ô ma bruyère ravissante ;
Le vent du ciel toujours vous dit
Sa chanson comme à son amante.
Lorsque sévissaient les autans,
Vous m'ouvriez la solitude
Où j'ai passé de doux instants
Et médité plus d'un prélude.

C'est en foulant les verts tapis
Qui décorent l'agreste lande,
Que la Muse à mes yeux ravis
Dénichait la fraîche légende.
À nous deux, dans le beau désert,
Ô ma fleur rose, au crépuscule,
Nous écoutions le doux concert
Que la nature alors module.

Lorsque la bruyère, au matin,
Ouvrait sa corolle vermeille,
J'ai recueilli le frais butin
Du papillon et de l'abeille.
Et ce bouquet toujours si beau,
Dont chaque fleur était choisie,
Me parlait du chant de l'oiseau
Pour éveiller ma poésie.

Au revoir, vastes horizons,
Sombres sapins, verte bruyère
Où quelques naïves chansons
M'ont valu le nom de trouvère.

À mes amis de Diest

qui ont bien voulu m'offrir une magnifique édition illustrée des Œuvres de Chateaubriand.

Monuments éternels élevés dans nos cœurs,
Amour, douce amitié, sainte reconnaissance,
Ne craignez point du temps la terrible puissance ;
C'est en vain que sur vous s'épuisent ses fureurs.

Jules HENROTIN, *Maréchal-des-logis aux Guides*

Nous avons entendu les doux sons de ta lyre,
Ô poète enchanteur que la patrie inspire !
Viens encor consoler, viens nous rendre meilleurs,
Viens encor parmi nous attendre tous les cœurs !

Louis HAGHENBEEK, à A. D.

AIR : *De la Sentinelle.*

Quoi ! mon bouquet formé de simples fleurs,
Cueilli pour tous dans notre pauvre Ardenne,
Me vaut ici l'hommage de vos cœurs.
De l'Amitié que la grâce est soudaine !
Ah ! je bénis, à deux genoux,
Les dons de la Muse chérie !
Si ses refrains vous semblent doux,
C'est qu'ils ont exhalé pour vous
Les frais parfums de la patrie,
De la patrie !

Chateaubriand, — souvenir d'amitié ! —
Je t'ai suivi, comme un fils suit son père,
Dans le chemin, où Dieu, plein de pitié,
Laissa la Foi pour consoler la terre !
Ah ! je bénis à deux genoux, etc.

Et la beauté, grâce à vous, de sa main,
D'un doux laurier enguirlande ma lyre !
La Muse est femme ! oh ! fortuné destin !
Ma gloire naît de son divin sourire !
Ah ! je bénis à deux genoux, etc.

Les yeux noyés de pleurs reconnaissants,
Je vous dirai le doux merci de l'âme !
Amis, bien chers, mon cœur, à vos accents,
Du beau, du bien conservera la flamme !

Car je bénis, à deux genoux,
Les dons de la Muse chérie !
Si ses refrains vous semblent doux,
C'est qu'ils ont exhalé pour vous
Les frais parfums de la patrie.
De la patrie !

Diest, 18 mars 1855.

Do, do l'enfant do

Do, do, l'enfant do.
Dors mon enfant, sur ton berceau
Ta mère heureuse prie et veille,
Et te prépare une merveille
En tournant son léger fuseau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
Du lin j'ai choisi le plus beau,
Il est soyeux et sans mélange ;
Et dans un mois, ô petit ange,
Il blanchira sur le coteau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
C'est grande fête au vieux château ;
Mais ici, dans l'humble chaumière,
C'est mieux que cela pour ta mère
Qui travaille pour son agneau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
Déjà grossit mon écheveau.
Que tu seras belle, ô Marie,
Quand tu joueras dans la prairie
Sous le branchage d'un ormeau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
La nuit allume son flambeau.
Il est déjà tard, ma petite ;
Mais pour toi mon fuseau s'agite,
Et je veille sur mon joyau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
Bien loin de nous, sous le drapeau,
Ton père, en servant la patrie,
Pour ton bonheur sans doute prie...
Que Dieu le ramène au hameau.
Do, do, l'enfant do.

Do, do, l'enfant do.
Un mois après sur un tombeau,
Folle, pleurerait la pauvre mère.
Elle avait fait un blanc suaire
Du lin filé près du berceau.
Do, do... l'enfant do...

L'ouragan nocturne

VEILLÉE D'UN POÈTE BLOND

Honte à ceux qui rapportent tout à eux sans s'inquiéter des souffrances de leurs frères. Pour ces misérables sans charité, il n'est point de vraies jouissances ; ils ne connaissent pas le doux plaisir que procure l'accomplissement d'un bienfait. Retranchés dans cette dureté qui les revêt comme une triple cuirasse, ils restent étrangers à la plus grande satisfaction qu'il soit donné à l'homme de goûter ici-bas et qui nous est en même temps recommandée par le divin Maître, dans ses immortels préceptes.

François BOZIERE — *Chroniques du Tournaisis*

Quelle tempête, et quelle nuit obscure !
Le ciel rugit. De rapides lueurs,
Dans cette lutte où gémit la nature,
Ont révélé de sublimes horreurs.
« — Poète blond, prends vite, ici, l'étoffe
» D'une élegie à qui l'on fasse accueil.
» Pour mieux polir les rimes d'une strophe,
» Peins même en rose une scène de deuil. »

En ce moment, hélas ! que d'infortunes !
Le vent s'acharne à tourmenter les flots.
Un vaisseau sombre, et bientôt, dans les hunes,
La mort poursuit les pauvres matelots.
« — Poète blond, module leurs prières ;
» Et, sur la plage où roulent les débris,
» Fais bien pleurer les filles et les mères ;
» Mais que la Muse adoucisse leurs cris. »

Dieu quel déluge a fait naître l'orage !
Partout, partout les fleuves débordés ;
Des lacs fangeux couvrent plus d'un village.
Qui portera secours aux inondés ?
« — Poète blond, dans ta couche moelleuse,
» Ta jeune épouse a le cœur agile.
» Rassure bien, celle aimable peureuse :
» Le bruit des vents berce la Volupté. »

Mais quel bonheur ! voici venir l'aurore :
À son aspect, s'est calmé l'aquilon.
Le doux soleil va nous sourire encore :
Dans un ciel pur, glisse un charmant rayon.
« — Poète blond, repose ton front pâle ;
» Tant de soucis ont altéré tes traits...
» À bien des gens si la nuit fut fatale,
» Poursuis ton somme, en rêvant un succès. »

Le livre oublié dans les bois

A Monsieur le Chevalier Parthon DE VON,
le gracieux fabuliste.

Eh quoi ! c'est vous, vers enchanteurs
Du fabuliste que j'honore ?
Je vous trouve parmi les fleurs,
En venant contempler l'aurore.
D'où venez-vous ? Je n'en sais rien.
Mais je me dis d'une voix douce,
Heureux celui qu'on aime bien
À lire, en rêvant sur la mousse.

Je cherchais un site charmant,
Pour y pouvoir rêver à l'ombre :
Ton livre cher au cœur aimant,
Je l'ai trouvé dans le bois sombre.

Oui, des Muses un nourrisson,
Dans la lande silencieuse,
Aura recueilli la leçon
De quelque fable harmonieuse.
Son âme a dû s'extasier ;
Et, distrait comme les poètes,
Son livre, il a pu l'oublier
Au milieu des humbles fleurettes.

La nature a tout mon amour.
Et, toi, sous le discret ombrage,
Tu chantes, au déclin du jour,
Son tendre et sublime langage.
Et la fleur parle à mon regard,
Et l'oiseau charme mon oreille,
Lorsque je savoure, à l'écart,
Ta douce voix qui m'émerveille.

Ta place, ô chanfre harmonieux,
Est bien au sein de la nature.
Les Grâces brillaient à tes yeux
Dans les fleurs et dans la verdure.
L'amour, l'honneur, la loyauté
Ont toujours fait vibrer ta lyre :
L'écho du bois infréquenté
Se plaît encore à le redire.

Ô poésie, art immortel !
Belle et mélodieuse gloire,
Vous éternisez, sous le ciel,
Le besoin d'aimer et de croire.
Et qui n'envirait pas, dis-nous,
Parthon, ta Muse simple et fière,
Dont les accents sont aussi doux
Que le premier chant d'une mère ?

Faites la charité

Riches, songez à vos bienfaits ;
À ces êtres chargés de soucis et d'alarmes,
Dont vos mains ont tari les douloureuses larmes ;
Songez à ces heureux que vos bontés ont faits ;
Aux consolations que vos dons ont fait naître ;
Au privilège précieux
De répandre ici-bas des soins dignes des cieus,
À la place du divin Maître !

Auguste CLAVAREAU

AIR : *Te souviens-tu, disait un capitaine ?*

Il fait bien froid ! hélas ! quelle torture
Pour l'indigent assailli par la faim !
Des mendiants écoutons le murmure,
Suivons les pas du bon Samaritain !
Allons vers eux. Que l'aumône en silence
Des nobles cœurs témoigne la bonté.
Ils sont si grands les maux de l'indigence !
Faites encor, faites la charité !

Puissants du jour, ce pauvre est ton semblable.
Il va fléchir, tends lui vite une main.
Et toi soldat, montre-toi charitable ;
Que ton obole aille aider l'orphelin !
Femmes, ouvrez votre cœur bon et tendre,
Ce doux refuge à toute adversité.
Des pauvres gens le cri s'est fait entendre :
Faites encor, faites la charité !

Jeunes beautés, que vos mains généreuses
Laissent tomber l'or de ces vains bijoux
Dans le giron des mères malheureuses ;
Leurs vœux au ciel s'élèveront pour vous.
Le noir besoin fait son appel au vice.
Il flétrit tout : vertus, grâces, beauté.
Ah ! pour sauver vos sœurs du précipice,
Faites encor, faites la charité !

Rappelez-vous, Chrétiens, que l'Évangile
Montre Jésus, ce bienfaiteur divin,
Allant pieds nus, tendant, de ville en ville,
Au pauvre peuple, une angélique main.
Sa voix touchante enseignait dans le temple
Les saints devoirs de la Fraternité.
De l'Homme-Dieu, suivez, suivez l'exemple.
Faites toujours, faites la charité !

Au poète Jules Abrassart

Courtisans de la gloire, artistes ou guerriers
Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.

Le capitaine BRIALMONT à A. D.

Jules, à ta naissance, Euterpe et Polymnie
Vinrent, d'un pied léger, en se donnant la main.
De l'une tu reçus la flûte d'Ionie ;
Et l'autre t'enseigna son langage divin.

Ami, sur plus d'un front où brille le génie,
On a vu s'épancher le courroux du destin.
Quelques pièges que tende une sournoise envie,
La vertu les méprise et triomphe à la fin.

Ton talent peut braver l'envie et sa colère.
Tout déboire est léger quand on a, sur la terre,
De fidèles amis, une mère à chérir.

La Musique et la Muse ont couronné ta tête
D'un double et frais laurier, ô mon jeune poète !
Et ton nom doit marquer un jour dans l'avenir.

Légende de la Campine

Lorsque l'astre du jour, au réveil de l'aurore,
Couronne de ses feux les sommets qu'il colore
Sous le voile léger d'une blanche vapeur,
Pourquoi la douce joie est-elle en notre cœur ?
Pourquoi toujours voit-on dans la nature entière
Chaque être avec amour saluer la lumière ?
Pourquoi ces chants légers, ces murmures joyeux
Cette ivresse à l'aspect de l'astre radieux ?

Image de la vie — Fragment — Victor LE COCQ

Hier, je visitai la lande
Pour y chercher, en vérité,
Une gracieuse légende
Dans toute sa naïveté.

Comme l'Ardenne, la Campine
A son charme secret, natif :
C'est la bruyère purpurine
C'est son aspect doux et plaintif.

Ah ! c'est une riantة chose,
Que de voir ce sol, en été,
Lorsque la bruyère est éclosé
De la dune au bois écarté.

Alors, alors la solitude
Surgit dans son charme émouvant :
L'on y surprend le grand prélude
Des sublimes accords du vent.

L'horizon bien loin se dessine,
Vaste comme celui des mers :
Point de maisons, ni de colline.
C'est partout l'aspect des déserts.

J'allais parcourant la bruyère.
Et les jolis papillons bleus,
Avec l'abeille printanière,
Volaient, butinaient sous mes yeux.

Du genêt la fleur en carène
S'épanouissait près de là :
Dieu sait quelle grâce sereine
Mon cœur trouvait à tout cela.

Quand je vis une jeune fille
Apparaître, au bout du chemin,
Ingénue autant que gentille,
Des fleurs de bruyère à la main.

Alors le paysage agreste
S'embellit bien plus pour mon cœur.
Elle me salua du geste
Et d'un regard plein de douceur.

Les noirs sapins, sur son passage,
S'inclinaient avec un doux chant.
Je voyais briller son visage
Aux rayons vermeils du couchant.

Puis, en ces lieux, une alouette,
Pour la fêter sans doute encor,
Disait, au-dessus de sa tête,
Le plus mélodieux accord.

C'est une chose singulière ;
Mais l'enfant que je vis passer,
Aux légendes de la bruyère,
M'empêcha longtemps de penser.

Cantate militaire

exécutée en présence du ROI, au Camp de
Béverloo, le 29 août 1856.

Musique de M. Schrooder

A M. le Lieutenant-Général VANDER LINDEN

Vive à jamais le Roi ! C'est le cri de l'armée ;
Qu'il retentisse en longs échos
Dans ton sein généreux, Belgique bien-aimée !
Vive à jamais le Roi ! C'est un sage, un héros !
Soldats, dans notre âme ravie,
Oui, confondons avec fierté,
Le dévouement à la patrie
Le respect à la royauté.

Ce matin tu passais la brillante revue
Des soldats rangés sous ta loi.
Tous nos fronts rayonnaient de bonheur à ta vue,
Le drapeau du pays s'inclinait devant toi.
Campés sur la verte bruyère,
Libres, joyeux et triomphants,
Nous te voyions comme un bon père
Qui vient sourire à ses enfants.

Oui, Sire, notre amour, voilà ton vœu suprême !
De ton règne c'est la splendeur !
Quand Dieu ceignit ton front du noble diadème,
Il mit comme un dépôt l'avenir dans ton cœur.
Lorsque partout grondait l'orage,
Le monde admirait un grand Roi
Sauvant son peuple du naufrage,
Ce Roi vénéré... C'était Toi !

Nos Princes, les enfants du plus digne des pères,
Avec respect suivent tes pas.
Ils seront, comme toi, généreux, populaires,
Justes pendant la paix, vaillants dans les combats.
Belgique, admire de tels Princes
Nés au milieu de tes foyers ;
Ils sont l'espoir de tes provinces,
Ils sont l'honneur de tes guerriers !

INVOCATION

Dieu, Dieu de nos pères,
Reçois nos vœux et nos prières,
Protège notre Roi !
Sur ta sainte justice il a fondé sa loi !
Les vertus où reluit ta sagesse infinie,
L'honneur, la Liberté
Ont inspiré son génie.

Pour le bonheur de ma patrie !
Dieu ! prolonge ses jours... Nous l'avons mérité !
Veille sur sa noble famille,
Sur nous qu'il nomme ses enfants :
Seigneur que ta puissance brille
En signes éclatants !

CHOEUR GÉNÉRAL

Vive à jamais le Roi ! C'est le cri de l'armée ;
Qu'il retentisse en longs échos
Dans ton sein généreux, Belgique bien-aimée !
Vive à jamais le Roi ; C'est un sage, un héros !

C'est M. le général VANDER LINDEN, commandant des troupes campées, qui m'a fait l'honneur de me demander ce chant. Je le lui dédie avec un sentiment profond de reconnaissance, car c'est à lui que je dois le plus beau jour de ma vie. Qu'il me soit permis de retracer rapidement cette scène mémorable. Le 29 août 1856, 12.000 hommes en armes, réunis au camp de Béverloo, étaient rangés devant le palais du Roi, dont la façade était brillamment illuminée. A 8 heures du soir les tambours battirent aux champs, puis les musiques jouèrent la Brabançonne. Un silence religieux ayant succédé aux vibrantes acclamations de l'armée, et tous les regards s'étant dirigés vers le Roi, qui venait de prendre place sur une magnifique estrade, la cantate fut entonnée par 200 chanteurs militaires. Rien ne peut donner une idée de l'effet magique qu'elle produisit sur les spectateurs : le beau temps, l'éclat des armes, les étoiles mêlant leurs douces clartés aux feux de l'illumination, cette profonde émotion qui s'empare des masses quand un sentiment d'enthousiasme les domine, le bonheur que l'armée éprouvait à fêter à son tour le glorieux chef qui la commande depuis 25 ans, tout contribuait à donner un caractère majestueux à cette scène de famille. La musique et des salves d'artillerie accompagnaient ce chœur homérique dont l'exécution fut irréprochable. Le chant terminé, j'eus l'honneur d'être présenté à S.M. pour recevoir ses royales félicitations. Ce fut un moment d'indiscutable bonheur et de fierté pour moi. Être complimenté par un Roi si vénéré, en présence de ses nobles enfants, de mes chefs, au milieu de toute l'armée, n'était-ce pas la plus douce récompense que Dieu pouvait m'accorder ? Puis, n'était-ce pas aussi recevoir la consécration de mes modestes travaux littéraires ? Le simple poète, le soldat, n'obtenait-il pas une ovation sans précédent dans les annales d'une armée ?... Ah ! j'en appelle à mes compagnons d'armes, ils garderont comme moi l'impérissable souvenir de cette solennité guerrière, et je serai éternellement fier d'avoir pu être l'interprète des nobles sentiments qui les animent pour notre digne et bien-aimé souverain.

Jossine de Florange

LÉGENDE DES ARDENNES

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.*

Disons encor, disons de nos Ardenes
Une légende, un récit vénéré.
Au pied des monts couronnés par des chênes
Est un refuge au malheur consacré.
Oh ! que d'amants touchés par la souffrance
Ont retrouvé, dans ce calme séjour,
Avec la foi la céleste espérance.
L'amour du ciel épure tout amour.

Or, en ce temps une vierge suave
Au jeune Erard avait promis son cœur.
Il était beau, noble, croyant et brave ;
Pour la patrie il vole au champ d'honneur.
Plus tard hélas ! on vint dire au bel ange
Qu'Erard loin d'elle avait perdu le jour !
Elle entre en pleurs au cloître de Florange
L'amour du ciel épure tout amour.

Après trois ans, — ô mortelles alarmes ! —
Revient celui que Jossine croit mort !
Tendres amants, vous comprenez leurs larmes,
Vous déplorez ce trop funeste sort !
Le pauvre Erard, près de la Carmélite,
Le cœur navré, vint chercher un séjour,
Jossine apprit qu'il s'était fait ermite.
L'amour du ciel épure tout amour.

Quand l'Angélus tintait à l'ermitage,
Alors tous deux priaient avec ferveur :
On entendait un céleste langage :
Espoir, espoir ! dans un monde meilleur !
Pendant vingt ans ne parler qu'en prières,
Fut leur destin... Et, sans se voir un jour,
Ils ont vécu, croyants et solitaires.
L'amour du ciel épure tout amour.

Mais un matin, à l'heure habituelle,
La cloche hélas ! fit silence au vallon...
Jossine vit l'âme la plus fidèle
Dans les beaux cieus se frayer un sillon.
Elle pria, la pauvre désolée,
Disant un nom aux échos d'alentour.
Dieu près d'Erard rappela l'exilée.
L'amour du ciel épure tout amour.

Remerciement

À la Société Royale des Beaux-Arts et de
Littérature de Gand,
*qui a bien voulu m'honorer du titre de membre
correspondant.*

Conservons l'espoir de toujours voir briller dans notre Belgique
indépendante, ces deux vertus qui résument toutes les autres : la
Justice et la Vérité. Camille WINS

AIR : *Du Dieu des bonnes gens.*

Quel doux bonheur, ô Muse, mon amie,
Me vient encor du beau pays flamand !
À tes refrains l'antique Académie
Daigne accorder un doux assentiment !
Tu connais peu le langage des Flandres,
Pour tes amis j'en rougis à l'écart.
Mais moi je sais ces paroles si tendres :
*'K bemin u allegaer! **

Ce sont les mots qu'un roi, notre bon père,
Aime à redire aux Belges, à ses fils ;
Et, sous un règne éclatant et prospère,
On nous verra marcher toujours unis !
La Liberté, cette vierge féconde,
Bénit nos lois, notre fier étendard !
Ah ! puissions-nous dire un jour au vieux monde :
'K bemin u allegaer!

Nous différons de race et de langage ;
Mais pour les mœurs, la foi, l'antique honneur,
Flamands. Wallons, dans le calme ou l'orage,
Ont su prouver qu'ils ont le même cœur !
Sous l'œil de Dieu, les arts et le génie,
De votre Gloire ont attelé le char.
Vous qui marchez sous leur aile bénie,
'K bemin u allegaer!

Élargissons notre cercle de frères,
Agrandissons la table du foyer ;
Et la Belgique, heureuse entre les mères,
Ceindra son front d'un double et beau laurier.
Peintres, savants, historiens, poètes,
Sur vos travaux se fixe son regard.
D'ici, mon cœur vole aux lieux où vous êtes !
'K bemin u allegaer!

Il est des lois pour l'humaine science,
À pas comptés marche le jugement ;
Mais on permet à la reconnaissance
De s'exalter avec le sentiment.
Votre Amitié, l'amour de la patrie,
Au chansonnier parlent plus haut que l'art ;
Il vous redit de sa voix attendrie :
'K bemin u allegaer!

* Ce refrain signifie en français : Je vous aime tous.

Aux ivrognes

AIR : *De la Treille de sincérité*

Épicure,
Je vous l'assure,
Aimait autant le gai viveur,
Qu'il avait l'ivrogne en horreur.

À la plus délicate table,
Vous vous asseyez déjà gris ;
Et, grâce à vous, un culte aimable
N'est plus digne que du mépris.
Les yeux éteints, la langue épaisse,
Sans choix buvant de tous les vins,
Vous semblez d'une ignoble ivresse
Faire le seul but des festins.
Épicure, etc.

Est-il donc une jouissance
Dans cet emportement brutal,
De noyer son intelligence
Aux flots d'un breuvage banal ?
Du plaisir je fais une idole ;
Mais devant moi ne dites plus
Que vous procédez de l'école
Et des doctrines de Comus.
Épicure, etc.

Les vins ambrés de l'Ionie,
Dans la coupe d'Anacréon,
Bien loin d'étouffer le génie,
En furent toujours l'aiguillon.
Le vieillard a saisi sa lyre,
Bathylle et l'Amour sont présents ;
Il boit, et son charmant délire
S'épanche en suaves accents.
Épicure, etc.

Du palais et de la taverne
Le poète à jamais vanté
Demande au Cécube, au Falerne,
Non l'ivresse, mais la gaîté.
La liqueur émue Horace,
Elle avive son trait malin ;
Et c'est, tout en buvant, qu'il trace
La satire du genre humain.
Épicure, etc.

Béranger, ce chanter aussi rare
Qu'il est délicat en ses goûts,
Dans ses excès, il le déclare,
Ne boit jamais qu'à petits coups.
En sirottant, à la guinguette,
Avec quelques amis discrets,
Le frondeur amant de Lisette
Frappe ses merveilleux couplets.
Épicure, etc.

Et vous qui vous plaisez à boire,
Imitez ces maîtres fameux :
Sachez, quoique avec moins de gloire,
Chômer Bacchus aussi bien qu'eux.
Si vos voix ont trop de faiblesse
Pour créer de pareils concerts,
Modérez assez votre ivresse
Pour goûter toujours leurs beaux vers.
Épicure,
Je vous l'assure,
Aimait autant le gai viveur,
Qu'il avait l'ivrogne en horreur.

Sous une aubépine

Musique de Madame Sophie BOËYÉ

Dans les buissons pleins de tendres murmures,
De voix, de cris, de chants harmonieux,
Les blonds oiseaux vont suspendre aux ramures
Leurs nids charmants, leurs nids mystérieux.

Alphonse VANDEN CAMP

Sous l'aubépine parfumée,
Hier, ô spectacle charmant !
Je vis, je vis ma bien-aimée
Qui se reposait mollement.
Touchante autant que gracieuse,
Elle évitait les feux du jour ;
Et, sous sa paupière soyeuse,
Son œil brillait avec amour.
Fleurs du printemps, étoiles blanches,
Sur son front pur tombez encor.
Et vous, fauvette, dans ces branches,
Modulez le plus tendre accord.

Mais doux émoi ! de son corsage,
Sa main va tirer un écrit...
C'est bien là mon dernier message,
Qu'en souriant elle relit !
Pendant ce temps, les brises folles,
D'accord sans doute avec mes vœux,
Font pleuvoir les fraîches corolles
Et les parfums délicieux.
Fleurs du printemps, étoiles blanches, etc.

Un soupir entrouvre sa bouche ;
L'amour est peint dans ses yeux doux.
Oh ! combien ce tableau me touche !
Dois-je voler à ses genoux ?...
Ne troublons pas sa rêverie
Épanouie au sein des fleurs ;
Elle sera plus attendrie,
Et promettra plus de douceurs.

Fleurs du printemps, étoiles blanches,
Sur son front pur tombez encor !
Et vous, fauvette, dans ces branches,
Modulez le plus tendre accord !

Le coucher du soleil dans la bruycère

Sans la religion, il n'est aucune puissance capable d'arrêter le
cœur de l'homme dans ses desirs ; sans elle, il doit aller à toutes
les folies, à toute la faveur des passions ; sans elle, ces pas-
sions qu'on a justement appelées les furies humaines, brûle-
raient le cœur de l'homme. Elle seule enfin peut lui donner la
force et l'empire nécessaires sur lui-même, lui inspirer le con-
stant amour du bien, et le maintenir dans l'accomplissement de
ses devoirs, une des bases les plus fermes et les plus nécessaires
de l'ordre social.

Adrien LE TELLIER, *Influence de la Littérature sur les mœurs*

Oh ! devant ces tableaux, où la nature entière
Révèle ses beautés dans toute leur splendeur,
Penser à vos bienfaits, à ceux que l'on doit faire,
N'est-ce pas vous aimer, vous bénir, ô Seigneur ?

Françoise LEROY

Toi, que j'admire à l'aurore,
Soleil fécond et radieux,
Plus sublime à cette heure encore,
Tu vas abandonner nos cieus.
Autour de toi quel beau mélange
De pourpre, d'opale et d'orange
Miroite et brille dans les airs !
Avec amour tu le balances,
Au sein de ces riches nuances,
Bel astre, roi de l'univers.

Dans les profondeurs de l'espace,
Quand tu descends avec lenteur,
La nature a perdu sa grâce ;
La nuit surgit, le front rêveur.
Mais, dans ta marche infatigable
Source du bien intarissable,
Tu vas féconder d'autres lieux.
Chaque peuple, sur ton passage,
Au Créateur, rendant hommage,
Bénit tes bienfaits glorieux.

Tu sais que la fleur embaumée,
Belle d'un attrait si touchant,
Tourne vers toi sa face aimée,
Depuis l'aube jusqu'au couchant.
Je viens de voir l'oiseau timide
S'élancer vers le ciel splendide,
Pour saluer ton disque d'or.
Son chant plaintif semblait le dire :
Quand tu fuis, mon bonheur expire ;
Pourquoi donc me quitter encor ?

En quittant ces agrestes plages,
Du moins, tu nous laisses l'espoir.
À l'horizon, quels beaux nuages
Empourprent les portes du soir !
Soleil, sois plus lent à descendre :
Ta majesté me fait comprendre
Toute la gloire du Seigneur :
Quand ta vive lumière inonde
Les vastes cieux, la terre et l'onde.
Jusqu'à lui s'élance mon cœur.

En m'élevant par la prière
Et sur les ailes de la Foi,
Je contemple le sanctuaire
Où règne l'éternelle loi.
C'est là que le regard de l'âme
Perce ton océan de flamme ;
Et, derrière tes horizons,
Loin des plaines que tu fécondes,
Je vois le Créateur des mondes
Mûrir pour nous d'autres moissons !

La première communion des enfants

Le jour où l'on me vit, tenant en main un cierge,
Aller offrir mes vœux près de la Sainte Vierge ;
Le jour où, le front ceint du bandeau virginal,
Je sortis tout joyeux du sacré tribunal ;
Le jour où je reçus, à la table de vie,
Pour la première fois la Sainte Eucharistie
Je sentis mes penses s'élever jusqu'aux cieux,
Et des larmes d'amour roulèrent dans mes yeux.

Jules BAILLY — *Épanchements* —

Ô jour trois fois béni par la jeune innocence !
Un beau cercle d'enfants, réunis au saint lieu,
Prend sa place au banquet de vie et d'espérance,
Où préside le Christ, l'aimable Fils de Dieu.

À vos touchants accords, chérubins de la terre,
Les anges vont mêler leurs hymnes triomphants :
Entendez-vous Jésus dire, au nom de son Père :
Laissez venir à moi tous les petits enfants !

Le riche ou l'indigent, à sa tendresse sainte,
Ont tous les mêmes droits et des titres sacrés.
Il veut que vous soyez frères dans cette enceinte :
Enfants, aimez-vous donc, vous le réjouirez.

Fléchissez les genoux près de la sainte table ;
Vos fronts sont couronnés de grâce et de candeur.
Espoir du doux printemps, ô jeunesse ineffable,
Anges, inclinez-vous, voici le vieux pasteur !

Il s'avance à pas lents : il tient la blanche hostie...
Recueillez-vous, enfants, pour la première fois
Va descendre, en vos cœurs, la sainte Eucharistie,
Le corps, le sang du Christ immolé sur la croix.

Songez que vos parents, à cette heure suprême,
Ont adressé pour vous mille vœux au Seigneur ;
Enfants, soyez pieux ! voyez comme on vous aime.
Trahirez-vous l'espoir qui fait battre leur cœur ?

Dans le cours de la vie, enfants, restez fidèles
Au culte des aïeux, aux devoirs du chrétien !
Afin que le Très-Haut vous couvre de ses ailes
Et vous mène au bonheur par la route du bien.

Le matin

Le vallon repose dans l'ombre,
Nul bruit encor, nul mouvement :
Mais attendez, dans la pénombre,
L'aube se glisse lentement.

Le crépuscule enfin soulève
Les frais rideaux de l'Orient :
Le dieu du sommeil et du rêve
Va nous quitter en souriant.

La clarté, d'abord fugitive,
À l'horizon s'épanouit :
L'air s'émeut, l'ombre est attentive,
L'oiseau s'éveille dans son nid.

La délicieuse vallée
Va revivre au pied du rocher,
Dont la tête, à demi voilée,
Du ciel paraît se rapprocher.

Et les chœurs errants des étoiles,
Dont Phœbé composait sa cour,
Se couvrent de leurs chastes voiles,
Aux premières lueurs du jour.

Les clartés deviennent brillantes,
Le mont se teint d'un rose pur ;
Les vives sources gazouillantes
Roulent au loin leurs flots d'azur.

S'animant d'une ardeur nouvelle,
Inspirée aux brises des airs,
L'harmonieuse Philomèle
Module encor de plus doux airs.

Comme la vierge bien-aimée
Se pare au moment de l'hymen,
Ainsi la nature embaumée
S'embellit aux feux du matin.

Et pendant que l'aurore verse
Les roses, la grâce et les pleurs,
L'essaim d'abeilles se disperse
Pour ravir le nectar aux fleurs.

Quels torrents de vive lumière
Inondent la terre et les cieux !
Pour enchanter notre hémisphère
Le soleil surgit radieux.

Le frais saphir des violettes,
L'or des beaux genêts chatoyants,
L'incarnat de mille fleurettes
Brillent sur les monts verdoyants.

Le Matin couronné de roses,
Joyeux, annonce avec amour,
Les splendides métamorphoses
Que prépare le Dieu du jour.

Le chœur des bouvreuils, des fauvettes
Alterne avec les douces voix
Des brises jusque là muettes,
Qui s'éveillent au fond du bois.

Ô nature, âme universelle,
Mère féconde au front divin ;
Que tu parais suave et belle,
Quand le soleil presse ton sein !

Fraîcheur des eaux, chants, harmonie,
Parfums des bois, des prés en fleurs,
Bonheur, sentiment, rêverie
Ah! vous rajeunissez les cœurs !

La poésie

Aux Poètes Édouard WACKEN et Adolphe MATHIEU

Frais tableau ! — Voici l'aurore !
Son voile rose colore
Le dôme bleu qui s'étend
Sur les moires de l'étang.
Dans l'écrin vert des prairies,
La rosée, au fond du val,
De son urne de cristal,
Verse mille pierreries.

Émile DEGLAISIERE à A. D.

..... Ah ! quand il a du cœur,
L'homme n'est plus un homme il est un créateur.

GRANDGAGNAGE — *Wallonnades*

AIR : *Des Scythes et des Amazones*

Heureuse enfant de l'harmonie,
Oh ! viens sourire au genre humain !
Que le flambeau de ton génie
Éclaire encor notre chemin.
À ton aspect, je fais le plus beau rêve :
La paix du ciel descend pour nous bénir.
Et le bonheur pour le monde se lève !
Ô sainte poésie, espoir de l'avenir,
Dis-nous pourquoi tu nous fais tressaillir ?

Elle commande, et la vallée
S'éveille aux chants des Troubadours ;
Et la jeunesse émerveillée
À la gloire unit les amours !
Elle commande ! au gré de sa baguette,
Les rêves d'or s'empresment d'accourir !
C'est le printemps, la nature est en fête !
Ô sainte poésie, espoir de l'avenir,
Voilà pourquoi tu nous fais tressaillir.

Au saint foyer de la famille
Avec bonheur elle apparaît.
Elle charme, console et brille,
Mêle un chant au bruit du rouet.
Ah ! c'est le cœur, c'est le cœur de la femme
Qu'elle saura captiver et ravir !
Toi, dont l'accent sait enivrer leur âme,
Ô sainte poésie, espoir de l'avenir,
Voilà pourquoi tu nous fais tressaillir.

Comme la brise parfumée
Vient féconder nos frais vallons,
Ainsi la Muse bien-aimée
Répand ses bienfaits et ses dons.
La Liberté lui sourit au passage.
Plus d'un tyran voulut l'assujettir,
Toi qui toujours as flétri l'esclavage,
Ô sainte poésie, espoir de l'avenir,
Voilà pourquoi tu nous fais tressaillir.

Je la vois aussi qui s'élance
Vers la tente du fier soldat ;
Et sous le chaume où l'indigence
Peut succomber dans maint combat.
Elle offre à l'un la palme glorieuse :
Au malheureux, elle fait retentir
Le bruit si doux d'une aumône pieuse.
Ô sainte poésie, espoir de l'avenir,
Voilà pourquoi tu nous fais tressaillir.

Fille du ciel, noble symbole
Des vertus de l'humanité,
Ton beau front ceint d'une auréole
Joint la grâce à la majesté !
À tes accords sourit la Providence :
Les cieux, la terre ont des dons à t'offrir.
L'Éternité semble être ton essence !
Ô sainte poésie, espoir de l'avenir,
Voilà pourquoi tu nous fais tressaillir !

La montagne

À Monsieur le major GOFFINET,
1^{er} officier d'ordonnance du Duc de Brabant.

AIR : *Te souviens-tu disait un Capitaine ?*

Rochers, vallons de nos chères Ardennes,
Que j'aime à voir vos sites enchantés !
De la montagne, on découvre les plaines,
Les prés fleuris, mille agrestes beautés.
Dans vos maisons quelle fraîche Odyssée,
Quels rêves d'or ont caressé mon cœur !
Plus près des cieux la montagne est placée ;
Gravissons-la pour louer le Seigneur.

Combien de fois, à la naissante aurore,
Je vins ici saluer le soleil !
C'est sur nos monts, que la riante Flore
Pare ses dons d'un éclat sans pareil.
De leurs parfums quand la coupe est versée,
Le val s'éveille à l'amour, au bonheur !
Plus près des cieux la montagne est placée ;
Gravissons-la pour louer le Seigneur.

Voyez aussi cette vigne vermeille
Dont l'astre d'or a gonflé les raisins :
Amis, le jus, le doux jus de la treille
Va dans l'automne animer nos festins !
D'un pied léger la valse est commencée ;
La coupe agreste inspire un joyeux chœur.
Aux pieds des monts, une tente est dressée :
J'entends vibrer les chants du vendangeur.

De ce sommet saluons la patrie,
Ce vaste sol aux épis blondissants.
Heureux surtout ; si notre âme attendrie
Berce en secret des songes ravissants.
Quand on y rêve avec sa fiancée,
L'Amour s'épure et grandit dans sa fleur.
Plus près des cieux la montagne est placée ;
Gravissons-la pour louer le Seigneur.

Je me disais devant cette nature :
« Mère sublime au front toujours serein,
» Je ne suis rien ; et pourtant la foi pure
» Fait un géant de qui n'était qu'un nain.
» C'est par la Foi, que notre âme embrasée
» Aime et comprend l'œuvre du Créateur.
» Plus près des cieux la montagne est placée ;
» Gravissons-la pour louer le Seigneur. »

La croix de l'Empereur

La Belgique est le pays natal de la liberté ; quelque profond que soit le regard que nous nous efforçons de jeter dans notre histoire, nous trouvons toujours, même dans les temps les plus éloignés de nous, les habitants des villes belges jouissant de larges libertés.

Henri CONSCIENCE - *La guerre des Paysans*

Les contingents de nos provinces furent dispersés dans presque tous les régiments de l'Empire français ; mais ceux dans lesquels ils entrèrent en plus grand nombre furent les 27^e, 50^e, 51^e, 56^e, 58^e, 103^e, 108^e et le 112^e du ligne. Ce dernier était presque entièrement composé de nos nationaux. Il existe sans doute encore en France beaucoup d'officiers qui ont servi dans ces régiments ; ils attesteront au besoin ce que valait nos têtes de houille, comme les appelait l'Empereur. Je constate que depuis le commencement de la domination espagnole jusqu'à la fin de la domination française, les enfants de la Belgique, sous le rapport du courage et des vertus guerrières, n'ont point démerité de leurs héroïques aïeux.

Brochure du général RENARD

AIR : *Du Dieu des bonnes gens*

Demain, mon fils, tu quittes ce village
Pour affronter les hasards du combat.
Suis mon exemple, imite mon courage :
Sois intrépide et valeureux soldat.
Il est si beau de servir sa patrie !
Reste fidèle au drapeau de l'honneur.
Comme une égide, enfant, je te confie
La croix de l'empereur.

Je te l'ai dit ; le fils de la Victoire,
Un conquérant nous avait éblouis.
J'ai combattu pour l'honneur et la gloire :
Toi, tu combats pour ton libre pays.
Un étendard... sauvé par ma vaillance
Valut ce prix à ma jeune vigueur.
Pour t'enflammer, je te remets d'avance
La croix de l'empereur.

Ô mon enfant, à la première affaire,
Si tu pâlis, songe que, sur ton sein,
Secrètement la croix de ton vieux père
Est toujours là ; tu bondiras soudain !
Vole en avant, loin du chemin du lâche :
De ton pays repousse l'agresseur.
Garde à jamais, pure de toute tache,
La croix de l'empereur.

La voix des jeunes hirondelles

Oh ! quoi de plus touchant que la blonde innocence
Souriant aux côtés d'une mère au cœur pur ?
Jeune Berthe, lisez ; c'est la reconnaissance
Qui place ce doux chant sous vos beaux yeux d'azur.
L'auteur à M^{me} la comtesse Berthe D'OULTREMONT

Oh ! demain, dites-vous, nous prendrons notre essor
Vers le ciel rayonnant, vers la voûte azurée :
Nous serons près de vous ; si nous tremblons encor,
Votre voix calmera la famille adorée.

Mère, à vos soins, nous devons les beaux jours ;
Vos chers petits ont acquis leur plumage.
Le ciel sourit à vos pures amours,
Nous le louons dans notre doux ramage.

Sur le seuil de ce nid, vous permettez, enfin,
Aux jeunes curieux d'admirer la vallée.
Oh ! mère, que c'est beau, que le ciel est serein ;
D'arbres, d'oiseaux, de fleurs la nature est peuplée !

Dieu ! quel enchantement vient s'emparer de nous !
Les grains sont tout dorés, la forêt si touffue !
Puis, autour de ce nid, que le soleil est doux !
Que de biens ravissants s'offrent à notre vue !

Voyez tout près d'ici le nid du roitelet ;
Il a pour se nourrir cette vigne vermeille :
Dès l'aube, c'est bien lui qui chante son couplet,
Lorsque chacun de nous sous votre aile sommeille.

Volerons-nous bientôt tout autour du clocher,
Pour mêler notre voix à la cloche rustique ?
Étourdis passereaux, nous pourrions nous percher,
Aussi gaîment que vous, sur cette croix gothique.

Oh ! Mère, dans ce nid construit avec tant d'art,
Vous nous avez parlé de Thèbe et de Palmyre,
De fraîches oasis et d'un prochain départ :
Et ces lieux cependant savent tant nous sourire !

Nous vous suivrons partout, dociles et joyeux ;
Et nous serons heureux sur la rive étrangère.
Un instinct tout puissant vous guide sous les cieux ;
La patrie est toujours où sourit une mère !

La fausse honte

C'est au sein de la famille que les idées se rectifient, que les sentiments s'épurent, que les habitudes se forment. Dans cette atmosphère d'union et de tendresse naissent d'elles-mêmes, sous le rayonnement de l'amour maternel, toutes les vertus que développe l'esprit de famille. Là, on apprend à connaître l'autorité dans ce qu'elle a de plus légitime et de plus attrayant, la fraternité dans ce qu'elle a de plus réel et de plus pratique. Là, on fait à vrai dire l'apprentissage de la vie.

P.-J.-F. DE DECKER

Plus un peuple est libre, plus les mœurs devraient être chez lui respectables et respectées.

Adrien Le Tellier. *De l'influence de la Littérature sur les mœurs*

AIR : *De la Sentinelle*

Ô jeunes gens, vos bons, mais faibles cœurs
Craignent toujours, toujours le ridicule.
L'illusion, des pièges séducteurs
Ont égaré votre âme trop crédule.
L'adolescent voudrait nier,
La croyance de son vieux père ;
Il nous paraît sceptique, altier ;
Mais en secret il va prier.
Hélas ! il rougit de bien faire,
Oui, de bien faire !

Ô jeunes gens, lorsque vous rougissez
De l'innocence au printemps de la vie,
Et que tout fiers vous vous dites blasés,
Voyez-vous pas sourire l'ironie ?
Laissez à des cœurs vicieux
Cet abus stupide et vulgaire.
Soyez loyaux, vrais, généreux ;
En imitant vos bons aïeux,
Ne rougissez pas de bien faire !
Oui, de bien faire !

Ô jeunes gens, oui, combien d'entre vous
Ont déversé le mépris et le blâme,
Sur les vertus d'un sexe aimant et doux,
Et sur l'amour noble et pur de la femme.
Oseriez-vous parler ainsi
À votre sœur, à votre mère ?
Ingrats ! leur cœur serait transi ;
Car vous les blesseriez aussi :
Pourquoi donc rougir de bien faire ?
Oui, de bien faire !

Ô jeunes gens, quand l'ivresse du vin
Exalte, hélas ! vos sens jusqu'au délire,
De faux amis vous tendent une main :
La Volupté brille pour vous séduire.
Écoutez la voix du remords
Qui vous épie au fond du verre ;

Car il voltige sur ses bords.
Fuyez l'ivresse et ses transports.
Ne rougissez plus de bien faire !
Oui, de bien faire !

Ô jeunes gens, lorsque, dans le saint lieu,
Vous conduirez la chaste fiancée,
Vous tremblerez en présence de Dieu,
En maudissant votre honte passée.
À la compagne de vos jours,
À celle qui vous rendra père,
Vous devez les nobles amours :
Sachez donc l'honorer toujours.
Ne rougissez plus de bien faire
Oui, de bien faire !

Ô jeunes gens, ne redoutez-vous pas
Qu'on vous accuse enfin d'hypocrisie,
Quand vous raillez devant tous, ici-bas,
La foi, l'amour, la sainte poésie ?
Dieu déposa dans votre cœur
La vérité que rien n'altère.
Il serait beau pour votre honneur
De la défendre avec ardeur.
Et vous rougissez de bien faire !
Oui, de bien faire !

Ô jeunes gens, l'avenir du pays
Sur vos vertus base son espérance.
Soyez moraux, dévoués, bons amis,
Et la patrie aura sa récompense !
Antique honneur, noble fierté,
Et vous foi sainte et tutélaire,
En contemplant votre beauté,
Les enfants de la Liberté
Ne rougiront plus de bien faire !
Oui, de bien faire !

Les dames de Bouvignes

PREMIÈRE DAME

Bords riants de la Meuse, ô monts majestueux,
Berceau de ma douce enfance,
Sol illustré par nos aïeux,
Quoi ! l'étranger vers tous arrogamment s'avance !

2^e DAME

Protège, ô Dieu ! nos époux en ce jour :
Ils vont au champ d'honneur défendre la patrie,
Objet d'un saint amour !

3^e DAME

Je vois flotter au vent leur bannière chérie
Qui couronnait l'antique tour.
Chacun de nos guerriers combat avec furie.

ENSEMBLE

Fiers chevaliers, vaillants époux,
Héros de la noble Bouvignes,
D'ici nous prions Dieu pour vous :
De vos vertus nous sommes dignes.

PREMIÈRE DAME

Quel spectacle d'horreur vient frapper mes regards !
Épouvantable mêlée !
Voyez, voyez ; de toutes parts
Le sang de mille preux arrose la vallée.

2^e DAME

Mon Dieu, mon Dieu ! je frémis de terreur !
Ayez pitié de nous ! ô mortelles alarmes !
Quel sera le vainqueur ?

3^e DAME

Entendez-vous, mes sœurs, le choc sanglant
[des armes ?

Je sens se déchirer mon cœur :
Nos époux ne sont plus !... Coulez, coulez
[mes larmes !

ENSEMBLE

Fiers chevaliers, vaillants époux,
Héros de la noble Bouvignes,
D'ici nous prions Dieu pour vous :
De vos vertus nous serons dignes !

PREMIÈRE DAME

Venge nos chers époux, Seigneur, entends nos cris !
Mon cœur frémit et t'implore !
Ah ! c'est pour l'honneur du pays
Qu'expirent ces héros à leur brillante aurore !

2^e DAME

Malheur, malheur ! notre robe d'hymen
Va se changer en deuil !... Ô déplorable gloire
Qui naît du sang humain !

3^e DAME

Périsse de ce jour l'odieuse mémoire !
Mon Dieu quel horrible destin !
L'ennemi sur nos tours proclame sa victoire !

ENSEMBLE

Fiers chevaliers, vaillants époux,
Héros de la noble Bouvignes,
Au sein des cieux attendez-nous :
De vos vertus nous sommes dignes !

PREMIÈRE DAME

Hélas ! comme une fleur, en ces vallons chéris,
Au soleil je viens d'éclore.
Mais qu'importe ! le tendre lis
Dans les cieux embaumés peut reflourir encore.

2^e DAME

Fidèle époux, je t'implore en ce jour !
Je vécus chaste et digne et je veux mourir telle.
Adieu riant séjour !

3^e DAME

Sol natal, ô vallon où chantait Philomèle,
Rêves de bonheur et d'amour,
Adieu ! car de là-haut mon jeune époux m'appelle !

ENSEMBLE

Fiers chevaliers, vaillants époux,
Héros de la noble Bouvignes,
Au sein des cieux recevez-nous :
De vos vertus nous fûmes dignes !

Le soldat aveugle

À M. Alexandre RODENBACH, Représentant

La patrie ! Cette chère Belgique dont l'honneur et la bonne renommée nous préoccupent l'un et l'autre.

Fragment d'une lettre du colonel GUILLAUME à A. D.
Le courage est une vertu chrétienne et surnaturelle digne des récompenses célestes, quand le courage a un principe chrétien.

M. BARBIEUX — *Manuel du soldat Belge*

AIR : *Te souviens-tu, disait un Capitaine ?*

C'en est donc fait ! la brillante lumière
S'est pour toujours dérobée à mes yeux !
Jeune soldat, que devient ta carrière ?
Plus d'avenir, de rêves glorieux !
La nuit profonde étend ses ailes sombres,
La nuit, hélas ! sans les étoiles d'or !...
Qu'il est affreux le cortège des ombres !
Pauvre soldat, je désire la mort.

Mon Dieu ! que n'ai-je, au jour d'une victoire,
Perdu la vue, en servant mon pays !
J'aurais prouvé, dans les champs de la gloire,
Le saint amour qu'il inspire à ses fils.
Dans les combats, sur un coursier rapide,
Je m'élançais naguère avec transport !
Et maintenant un chien sera mon guide.
Pauvre soldat, je désire la mort !

Oui, je l'entends... C'est elle, mon amie !
J'ai reconnu son pas doux et léger.
Je l'adorais... Ô funeste ophtalmie,
À son amour tu me rends étranger !
Quoi ! dans ses bras, moment rempli de charmes,
Comme autrefois, elle me presse encor !
Et sur mon cœur je sens couler ses larmes !
Pauvre soldat, je ne veux plus la mort.

Pardonne, ô Dieu ! toute pensée amère ;
Car j'oubliais, dans ma sombre douleur,
L'amour si grand d'une adorable mère :
Oui, de nouveau je veux croire au bonheur !
Ah ! si mes yeux ne voient plus mes deux anges,
Mon cœur du moins, saisi d'un doux transport,
Peut les aimer et chanter leurs louanges.
Pauvre soldat, je ne veux plus la mort.

À Jules DENEVE

Musique de P.-D. Heinevetter,
chef de musique au 2^e régiment de Chasseurs à cheval

Deneve, redis-nous encore
Tes airs si purs et si charmants ;
Fais vibrer sur le luth sonore
L'accord des plus doux sentiments.

Ah ! songe à ta paisible enfance,
Belle et radieuse innocence,
Qui, sous l'œil de la Providence,
Te souriait matin et soir.
À l'amitié noble et sereine
Qui vient consoler notre peine,
Et dont le doux flot nous entraîne
Au port que nous montre l'espoir !

En saluant le crépuscule,
Ami, sur ta lyre module
Ces beaux accords que l'incrédule
Ne peut savourer en son cœur,
Mais où ton âme poétique
Voit planer l'image magique
D'une espérance magnifique,
Qui du ciel revêt la splendeur.

Songe à l'aurore virginale,
Quand l'alouette matinale
Dans le beau firmament exhale
Sa pure et vibrante chanson.
Songe à cette musique ailée
Que la brise de la vallée,
En se jouant, t'a révélée,
Aux jours de la tiède saison.

Redis-nous ce chant de naguère,
Ce chant qui mouille ta paupière
Et qu'avait fredonné ta mère,
En te berçant au coin du feu.
Oui, sous les voûtes éternelles,
Toujours les âmes immortelles
Tressaillent aux voix solennelles :
L'harmonie est fille de Dieu.

Songe à l'épouse qui t'est chère
Et dont l'amour pur et sincère,
Au sein du foyer tutélaire,
Fait épanouir le bonheur.
Songe encore à notre patrie,
Qui d'une voix douce et ravie
Te nomma fils de l'harmonie,
Mélodieux compositeur !

Le clavier aux touches d'ivoire,
Denefve, a proclamé ta gloire.
Le temps réserve à ta mémoire
Les lauriers du divin Lassus.
Ton chant vif et profond s'élance
Vers l'avenir — sainte espérance ! —
Et du pays de ta naissance
Vole jusqu'au seuil des élus !

Denefve, redis-nous encore
Tes airs si purs et si charmants ;
Fais vibrer sur le luth sonore
L'accord des plus doux sentiments.

Tableau *

Un jeune agneau, dans la prairie,
Se couche, en broutant le gazon :
Un enfant, à mine fleurie,
S'endort, la main dans sa toison.
Double symbole d'innocence,
Encadré par l'azur du ciel,
Votre harmonieuse élégance
Aurait arrêté Raphaël.

Et le poète,
Songeant tout bas,
Penche la tête,
Suspend ses pas.

Un vieux tilleul prête son ombre,
Où se joue un rayon vermeil.
Près d'un reflet limpide et sombre,
Ruissent des flots de soleil.
Sur ce groupe, la fraîche brise,
Répandant de molles senteurs,
De l'églatier et du cytise,
En passant, a semé les fleurs.

Mais, sous cette herbe diaprée,
Peut-être un serpent est blotti !
Quelle candeur est assurée,
Au sein d'un monde pervers ?
Cher enfant, d'année en année,
Reste toujours pieux et bon ;
Et Dieu garde la destinée
De l'agneau devenu mouton.

Trésor de la joyeuse enfance,
Qui vous perdit s'en souvient mieux.
Pour reconquérir l'innocence,
Il faut s'élever jusqu'aux cieux.
Jésus, dans sa ferveur divine,
Disait aux Scribes triomphants :
Pour bien pénétrer ma doctrine,
Redevenez petits enfants !

Et le poète,
Songeant tout bas,
Penche la tête,
Suspend ses pas.

* C'est un gracieux tableau de M. VAN GOBBELSCROY, de Louvain, qui m'a donné l'idée de cette poésie.

La muse du pauvre

AIR : *De la Treille de sincérité*

Muse tendre,
Daigne répandre,
Sur le front de la pauvreté,
Et l'espérance et la gaieté.

Muse vive à la franche allure,
Que tes attraits sont enchanteurs !
Pour embellir l'humble masure,
Tu gardes tes plus belles fleurs.
En chantant, jamais tu n'arrives,
Sous un pauvre toit, sans ouvrir
Les adorables perspectives
Où brille un riant avenir.

Que tu te plais bien en décembre
Au foyer du soldat rêveur !
De Sylphes tu peuples sa chambre ;
Les Sylphes bercent le bonheur.
Et toi, tour à tour folle ou sage,
Dans l'âtre où dorment les tisons,
Tu fais vivre, par un mirage,
Le monde des illusions.

De ton souffle tuant l'envie,
Ravivant la foi du Chrétien,
Tu fais encor chérir la vie
À ceux qui ne possèdent rien.
Concerts des familles ailées,
Brillant soleil, parfums divins,
Fraises des bois, fleurs des vallées,
Dieu vous fit pour tous les humains !

Point n'est besoin de l'opulence :
Tout n'est pas soumis à l'argent.
Le dégoût naît de l'abondance.
Ce mal n'atteint pas l'indigent.
On expose pour le vulgaire
Partout les merveilles de l'art ;
Aussi bien qu'un millionnaire,
Le pauvre y suspend son regard.

Muse, tu le métamorphoses
Toujours au gré de nos désirs.
Frais papillon, reine des roses,
Tu nous ménages cent plaisirs.
Tantôt piquante jeune fille,
Simple et modeste en tes atours,
Au feu de ton œil qui scintille,
Tu provoqueras les amours.

Quand l'hiver appelle l'aumône.
Quand l'indigent souffre la faim,
Sous son toit, auguste matrone,
Tu vas lui promettre du pain.
Oh ! jamais ta voix qu'on écoute,
N'invoque en vain la pitié.
Dieu lui-même a tracé la route
Que doit suivre la charité.

Mais au retour de l'hirondelle,
Quand le soir a clos l'atelier,
Sous la verdoyante tonnelle,
Tu conduis parfois l'ouvrier.

Au léger cliquetis des verres,
Alors qu'il trinque à l'Amitié,
Ses destins semblent moins sévères ;
Son bonheur double de moitié.

Tu ne crains pas la solitude,
Ni ma chambrette sans lambris.
Plongé dans une oiseuse étude,
Oh ! que de fois tu m'as surpris !
Muse, tu pouvais me séduire,
En ayant même moins d'attraits ;
Mais saurai-je jamais traduire
Les odes que tu me chantaïs ?

Muse tendre,
Daigne répandre,
Sur le front de la pauvreté,
Et l'espérance et la gaieté.

Le bouquet du prisonnier

Car voici le mois joyeux
Où toute âme aspire,
Où la terre adresse aux cieux
L'hymne de sa lyre,
Où le cœur s'épanouit,
Où vient l'aube dans ma nuit
Comme un frais sourire.

André VAN HASSELT

Puis, vous avez beaucoup souffert, mon bon ami ; et mon âme fut toujours sympathique à la souffrance, la douleur a presque des attraits pour moi. Après une pluie d'orage, les bois sont parfumés de délicieuses senteurs. N'en est-il pas ainsi de l'âme humaine, lorsque Dieu y a fait tomber des larmes ?

Benoît QUINET — *De la Poésie*

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres*

Dans ma prison, ce bouquet me console
Et me rappelle au printemps radieux.
Mon œil ému fixe chaque corolle,
Qui semble encor resplendir sous les cieux.
Lilas, muguet, narcisse et primevère,
Du mois de Mai vous avez la fraîcheur ;
Et vous venez de celle qui m'est chère !
Le prisonnier ne sent plus sa douleur.

Charmant lilas, votre calice à peine
Venait d'ouvrir ses trésors les plus beaux.
Le rossignol a soupiré sa peine
Et ses amours, au sein de vos rameaux.
En l'écoutant, auprès de sa chaumière,
Ma Roseline avait le front rêveur.
Oh ! parlez-moi de celle qui m'est chère !
Le prisonnier ne sent plus sa douleur.

Mais qu'ai-je vu ? les perles de l'aurore
Diamants purs brillent encor sur vous !
Enchantements, parfums, beauté de Flore,
Pour un captif que vos charmes sont doux !
Mais non, qui sait ! Rose, en sa peine amère,
Sur mon bouquet, aura versé ces pleurs !
Pitié, mon Dieu ! car celle qui m'est chère
Du prisonnier partage les douleurs.

Voguons sur le rivage

Il m'a été bien agréable, mon cher Daufresne, de signer le doux et loyal pacte de l'amitié avec vous. Le temps, bien loin d'affaiblir ce beau sentiment dans nos cœurs, ne fait que lui donner plus de charme et d'énergie.

Fragment d'une lettre de mon meilleur ami :
Albéric HENNEBERT

AIR : *Et vogue ma galère*

Que l'onde est fraîche et belle,
Que tiède est ce Zéphyr !

Voici notre nacelle,
Allons il faut partir.
Le ciel est sans nuage ;
Profitons du beau temps.
Voguons sur le rivage,
C'est l'amitié qui nous engage ;
J'en ai le doux présage,
Nous voguerons longtemps.

La lune se reflète
Sur le miroir des eaux ;
Notre chant se répète
En de lointains échos.
Écoutez le ramage
Du chantre du printemps.
Voguons, etc.

L'Amitié, qui nous guide,
Aime à céder le pas
À l'Amour, qui préside
Au bonheur ici-bas.
Fixons ce Dieu volage ;
Que nos feux soient constants.
Voguons, etc.

La nuit est embaumée :
Et l'amant, moins craintif,
Chante sa bien-aimée,
Sur un mode naïf.
Les rumeurs du village
Nous redisent ses chants.
Voguons, etc.

Si nous voguons sans voiles,
Sur ces flots gracieux,
Un cortège d'étoiles
Nous suit du haut des cieux,
Les fleurs de cette plage
Ignorent les autans.
Voguons sur le rivage,
C'est l'amitié qui nous engage ;
J'en ai le doux présage,
Nous voguerons longtemps.

La sérénade éolienne

C'est là ma poésie de prédilection, celle qui, sous des formes riantes et gracieuses, dissimule la mélancolie ; celle qui voile d'un sourire les larmes prêtes à tomber, comme la brillante fleur cache au fond de son calice la goutte de rosée.

Madame Victor LE COCQ

La sérénade est commencée,
Toutes les brises sont d'accord ;
Par leurs doux chants l'âme est bercée,
Voici le soir, rêvons encor.

Passez, brises harmonieuses,
Dans les vergers aux rameaux verts
Les étoiles silencieuses
Recueilleront vos doux concerts.

L'ombre, la paix et le mystère
Planent sur les champs et les bois :
Pour venir consoler la terre,
Les brises prennent une voix.

On dirait qu'un charmant génie,
Mélodieux magicien,
Chante l'amour et l'harmonie,
Dans un cantique aérien.

Sous les voiles du crépuscule,
À l'horizon déjà plus noir,
Le peuplier, là-bas, module
Les préludes du chant du soir.

La rive, où le roseau frissonne,
Cache un Gnome au fifre argentin :
Et la cascade qui bourdonne
Répète son vague refrain.

Le mélèze, sur la colline,
Prolonge ses graves accents :
C'est une basse qui domine
Des échos toujours renaissants.

Cette musique fugitive
Répand d'ineffables senteurs ;
La nuit secrètement ravive
Le suave parfum des fleurs.

Esprits purs, mélodie ailée,
Hymne enchanteur des Séraphins,
Votre voix sans doute est mêlée
À celle de ces chœurs divins.

Oui, tour à tour léger, sèrère,
Tendre, sonore, harmonieux,
Ce chant si doux, ce chant austère,
Ce chant du soir remonte aux cieux.

Je l'écoutais sur la colline
L'esprit libre, le front rêveur ;
Le souvenir de Roseline
S'éveillait au fond de mon cœur.

Roseline

Ami, tes vers si doux me charment doublement.
J'applaudis à la fois le poète et l'amant :
Chacun de tes chants m'émerveille.
Ta voix sait pénétrer jusqu'au fond de mon cœur ;
Et je le sens frémir, comme vibre une fleur
Où s'agit une jeune abeille.

Tu trouves les accents les plus délicieux
Pour me traduire, à moi, l'hymne mystérieux
Qu'au ciel adresse la nature.
Les oiseaux t'ont parlé. Les champs et les forêts
Au Zéphire pour toi racontent leurs secrets :
Et toi tu comprends son murmure.

La rose, le lilas, l'iris et le muguet
Se pressent à l'envi dans le charmant bouquet
De tes idylles printanières.
Ta Muse mollement aime à prendre l'essor ;
Son front est couronné d'ache et de genêts d'or
Mêlés aux fleurs de nos bruyères.

En écoutant chanter tes vers harmonieux,
Je songe à ces enfants des récits merveilleux
Dont une fée est la marraine.
T'enlevant sur son char de nacre et de rubis,
La poésie, un jour, à tes regards ravis,
T'installa dans son beau domaine.

Ton pinceau délicat, dans son léger travail,
Peint si bien au printemps les prés et leur émail
Où foisonne la pâquerette.
Tu fais chanter le pâtre aux échos des vallons
Et dans les cieux, planant au-dessus des sillons,
Tu fais gazouiller l'alouette.

Tous ces charmants détails, à moi fille des champs,
Rappellent les tableaux, si simples, si touchants,
Qui frappèrent mon premier âge.
Tout cela me suffit ; mais ceux qui n'ont hélas !
Connu que les cités, le luxe et le fracas,
Ne voudront-ils pas davantage ?

Les concerts de la brise auront-ils des attraits
Pour le monde occupé par de grands intérêts,
Par mille calculs à débattre ?
Non, il lui faut, à lui, le jeu des passions,
La peinture de l'homme ; et les émotions
Qui l'agitent sur son théâtre.

Dans un cadre restreint, pourquoi rester toujours ?
Adopte quelquefois de plus larges contours,
Choisis un crayon plus sévère.
Et dans une épopée ouverte au genre humain,
Sache, profond artiste, imprimer de ta main
Le feu d'un divin caractère.

Le laurier du poète est ton plus cher désir.
Dans la lice des arts, descends donc pour saisir
Le prix qu'on doit à la victoire.
Ami, ne te tiens pas à de mesquins succès.
Aborde franchement de plus vastes sujets,
Et je te promets de la gloire.

La palme est réservée aux cœurs audacieux.
L'on oublie aisément le chantre gracieux
De quelqu'entreprise frivole.
Prends ta place au milieu des utiles esprits,
Et que la renommée illustre tes écrits
Du reflet de son auréole.

Mais pour le féconder, ce superbe projet,
La science et l'étude iront à ton chevet
Ouvrir ta paupière inquiète.
Elles te montreront les rochers sourcilleux
Où tu dois t'accrocher de tes pieds vigoureux,
Pour t'élever jusqu'à leur faite.

Pauvre ami, je te parle, hélas ! de grands travaux ;
À toi, si désireux d'un nonchalant repos,
Faire appel à ton énergie !
Ami, si ma parole a pu te tourmenter,
Pardonne, et sur ton luth recommence à chanter
Quelque séduisante élégie.

Réponse à Roseline

SONNETS

I.

Quoi ! sous ce front charmant où la grâce rayonne,
Beau front où l'innocence a mis son divin sceau,
Derrière cet œil bleu si limpide et si beau,
Une grave pensée et s'agit et bourdonne !

Cette bouche ingénue, où toujours papillonne
Un rire plus joyeux que le chant de l'oiseau,
Aujourd'hui, me révèle un mystère nouveau,
Par des raisonnements dont la grandeur m'étonne.

En trouvant la sagesse avec tant de beauté,
Je me crois tout à coup un passant arrêté
Sur le seuil merveilleux d'un sanctuaire antique ;

Et qui, lorsque ses yeux extasiés, ravis
S'attachaient seulement aux splendeurs du parvis,
Entend monter dans l'ombre une voix fatidique.

II.

Débarrasse-toi donc d'un aimable tourment ;
Et de mon avenir ne sois pas inquiète,
Les siècles peuvent seuls illustrer un poète,
Et donner à son nom quelque rayonnement.

Tiens, regarde passer, au creux du firmament.
Ce nuage pompeux que le soleil reflète.
La pourpre est à ses flancs et l'or brille à sa crête :
Eh bien ! il n'est si beau que par l'éloignement.

Il te semble d'ici fait d'hermine et de soie ;
Ce te serait peut-être une bien grande joie
De pouvoir de plus près y plonger ton regard ;

Mais si Dieu te prêtait le vol des hirondelles,
Que verrais-tu là-haut ? tant de couleurs si belles
Ne seraient plus hélas ! qu'un humide brouillard.

III.

Pour être heureux, faut-il, sur tant de renommée,
Asseoir tous ses désirs et fonder tous ses vœux ?
Va ! la gloire souvent est comme une fumée,
Aveuglant bien plutôt que rendant lumineux.

La poésie emplit notre coupe embaumée :
Il suffit qu'elle soit grande assez pour nous deux.
Loin de tous les regards tenons-la renfermée,
Ainsi qu'on garde un vin antique et généreux.

Demeurons ignorés : le toit de la mesure,
Est le seul sur lequel le tourtereau murmure,
Et se livre à toute heure à ses ébats si doux !

Les clochers orgueilleux qui bravent la tempête,
N'ont jamais abrité, sous leur superbe faite,
Que le corbeau sinistre et les affreux hiboux.

IV.

Non, les vers que ma Muse en ses jeux fit éclore,
N'ont aucun des attraits que tu veux leur prêter.
Quand ta voix cependant vient me les répéter,
Alors, j'en conviendrai, la grâce les décore.

Ton sentiment exquis, prisme où tout se colore,
En chatoyants reflets les fait seul éclater ;
Et leurs plus doux accents, ils les vont emprunter
Aux suaves échos de ton âme sonore.

Ainsi quand du Zéphyr le souffle vagabond
S'est éteint, sans tirer du bois morne et profond
Aucun de ces grands bruits qu'éveille la tempête,

Tout à coup il s'épanche en sons harmonieux,
En concerts inouïs qu'on croit venus des cieux,
S'il effleure en passant une harpe secrète.

V.

Tu crois lire à mon front que le doigt du destin
M'imprima tout enfant un signe magnifique,
Et m'enflamma le cœur de ce feu poétique
Brillant par-dessus tout comme un phare lointain.

Et toujours vigilante à l'aube du matin,
Ta voix, ta douce voix me réveille et m'indique
Le rocher où tu veux que ma marche s'applique ;
Mais tu ne comptes pas les dangers du chemin.

S'il est un vieil érable au flanc du précipice,
On admire comment, vers un angle propice,
L'embryon empenné voltigea sans repos.

De tout travail divin on ne voit que le terme.
Pour une graine, hélas ! qui fructifie et germe,
Que d'autres ont servi de pâture aux oiseaux !

VI.

Si beaux que soient les chants que l'on jette
[au vulgaire,
Au poète jamais songe-t-il seulement ?
Il croit ses vers éclos tout naturellement,
Comme on voit au printemps l'herbe sortir de terre.

Et l'inspiration, ce grand mot qu'il révère
Comme ayant les vertus d'un riche talisman,
Pour lui supplée à tout, et change en diamant,
Rien que par son contact, le vil morceau de verre.

Dieu seul sait le travail de la création :
Le rimeur, ce qu'il met à la perfection
D'une pensée abrupte et bien souvent rebelle.

L'alchimiste a veillé moins près de ses fourneaux,
À fondre, à permuter d'innombrables métaux,
Pour qu'un peu d'or scintille au fond de sa coupelle.

VII.

Oui, toute poésie exige un long travail.
Et ce n'est cependant que colorer un rêve,
Que fixer ses contours avant qu'il ne s'achève,
Pour y faire briller le plus petit détail.

La grâce, en maint endroit, doit poser son émail ;
Un burin délicat, s'y révéler sans trêve ;
Et jusques au sommet pour que l'œuvre s'élève,
Il faut que le loisir nous assure un long bail.

Peu de conditions nous dotent, en ce monde,
De cette oisiveté si noble et si féconde.
Elle n'est qu'aux premiers et derniers échelons :

À l'opulent qui prend un exil volontaire,
Au pauvre insoucieux riant de sa misère,
Dont la pensée est riche au milieu des haillons.

VIII.

La médiocrité qui m'échut en partage
Est comme un vaste champ rempli
[de moissonneurs ;
Où chacun peut tirer, au prix de ses sueurs,
Sa gerbe mesurée à ce qu'il fait d'ouvrage.

Là, jamais de répit et jamais de chômage ;
Toujours les bras meurtris par de rudes labeurs.
Et si l'on y promet quelques rares honneurs,
L'élan de l'industrie obtient seul un suffrage.

Malheur à l'homme épris de la beauté de l'art,
Qui laisse son travail pour songer, à l'écart,
À quelque rêve d'or que sa Muse illumine.

Ses frères, le voyant inactif auprès d'eux,
Lui jetteront bientôt leurs rires dédaigneux,
Quand toute une Iliade enflerait sa poitrine.

IX.

Oui, la nécessité qui me dicta sa loi
M'imposa de bonne heure un joug parfois utile.
Amie, il me faut donc vaquer d'un cœur docile
Aux travaux assidus qu'on exige de moi.

Mais, dès que je leur ai payé ce que je dois,
Je viens, quand la nuit sombre enveloppe la ville,
Ravir furtivement à son secret asile
Une harpe ignorée et chanter près de toi !

Oh ! si l'on entendait mes innocents préludes,
On me croirait rebelle aux sévères études,
Et chacun me dirait frivole à tous égards.

Car tel est en effet le sentiment vulgaire :
La paresse stérile, et qui croupit sur terre,
Prévient moins contre nous que l'amour
[des beaux-arts.

X.

Quoi ! j'aurais le désir que les chants que j'enfante,
Tendres oiseaux encore à leur premier duvet,
Trop faibles pour voler à quelque haut sommet,
Soient broyés sous les pieds d'une foule bruyante !

Non, non, il me suffit de charmer mon amante,
Douce enfant qu'une fleur réjouit et distrait ;
Dont l'oreille toujours à mon concert secret
Prête une attention pensive et bienveillante.

Puis notre ciel à nous, n'est point un ciel d'azur.
Notre barque dérive au creux d'un flot obscur ;
D'autres que nous verront un fortuné rivage.

Notre trame n'est pas ourdie à filets d'or.
Un peu de poésie est notre seul trésor ;
Soyons en ménagers au début du voyage.

À l'innocence

Musique de M. M. MARY, de Mons

Toi, dont la main si riche d'espérance
Pare de fleurs le front des beaux enfants,
Viens recevoir notre hommage et nos chants,
Reine des cœurs, blanche innocence.

On te croit faible, et pourtant ta puissance
Règne partout : que de fois le méchant
Baisse la tête à ton aspect touchant,
Et tremble devant l'innocence !

L'homme de bien peut subir en silence
L'aveugle erreur, la froide iniquité ;
Il sait qu'un jour, le Dieu de vérité
Proclamera son innocence.

De nos époux la sainte confiance,
Lorsqu'à l'autel, témoin de leurs serments,
La voix du prêtre unit deux cœurs aimants,
Est l'heureux fruit de l'innocence.

Humbles de cœur, vers vous Jésus s'avance,
Vous connaissez la douceur de sa loi :
La Charité, l'Espérance et la Foi
Couronneront votre innocence.

Le cheval

Fragment de Job — Chap. 39

Vois ce coursier fougueux, secouant sa crinière
Qui flotte au gré du vent sur son cou gracieux ;
Qui lui donna la force et la démarche altière,
Ce regard intrépide et ce jarret nerveux ?

Qui le fera bondir légèrement de terre,
Plus prompt que l'épervier qui va prendre son vol ?
Ou plus agile encor que l'ardente panthère ?
Vois ses naseaux fumants, son pied creusant le sol.

Il répand la terreur ; quelle sauvage grâce !
Quels fiers hennissements révèlent son ardeur !
Tout bouillant il frémit, il dévore l'espace,
Il affronte le glaive, il se rit de la peur.

Mais a-t-il entendu la trompette d'alarmes ;
Alors ! il dit : Allons ! tout tremble sous ses pas.
Tonnez, voix des guerriers dans le fracas
[des armes !
Il méprise la mort, il s'élance aux combats !

La chapelle dans la forêt

Divine protectrice,
Étoile du matin, daigne nous secourir.

G-F. MATTON

Il est, dans nos forêts d'Ardenne,
Plus d'un temple simple et pieux,
Paré de mousse et de verveine,
Dans lequel priaient nos aïeux.
Votre naïve et simple image,
Ô Marie, y brille toujours ;
Et pour venir vous rendre hommage,
On fait souvent un long parcours.

Marie, ô pleine de grâce,
Oui, le Seigneur est avec vous.
Votre amour jamais ne se lasse ;
Nous vous implorons à genoux.

Quoi de charmant, de poétique
Comme l'aspect de cet autel,
Au sein d'une forêt antique
Et dans un calme solennel ?
Tour à tour les oiseaux, la brise,
Y font entendre leurs concerts,
Et le muguet aromatise
La chapelle dans les déserts.

Sous les grands arbres séculaires,
Sur le parvis des frais gazons,
Le plus aimé des sanctuaires
Reçoit nos pures oraisons.
Les pierres du seuil sont usées
Par les genoux des pèlerins :
Prières, vœux, saintes pensées
Ont embaumé ces lieux sereins.

Combien de fois, sous ces vieux chênes,
Les cœurs blessés et malheureux
Sont venus confier leurs peines
À la douce Reine des Cieux !
Oui, c'est loin du regard du monde,
Que la douleur peut s'exhaler :
Plus la solitude est profonde,
Plus la vierge aime à consoler.

Ces arbres semblent les colonnes
Du beau temple de l'Éternel.
Les mousses, les herbes mignonnes
Sont les tapis de son autel.
La prière coule plus pure
Et rien n'arrête sa ferveur.
Dans le calme de la nature
On bénit mieux le Créateur.

Lorsque revient le crépuscule
Et que la lune monte au ciel,
La piété qui nous stimule
De Dieu fait entendre l'appel.
Dans les rayons de sa lumière
Qui glisse à travers les rameaux,
Plane la Vierge tutélaire,
Ce dictame de tous les maux.

Exaucez-nous, Vierge adorée,
Accordez la paix à nos cœurs !
Montrez-nous la route sacrée,
Sainte Mère des sept douleurs !
Puis, laissez-nous dans le silence
À vos genoux, rêver aux cieux.
Ô pure étoile d'espérance,
Rayonnez toujours à nos yeux !

Marie, ô pleine de grâce,
Oui, le Seigneur est avec vous :
Votre amour jamais ne se lasse ;
Nous vous implorons à genoux !

Rébecca

Fragment du chap. 24, de la Genèse

Dieu, répands les célestes grâces
Sur ces époux chers à tes yeux,
Afin qu'ils marchent sur les traces
Des patriarches, leurs aïeux :
Entends, Seigneur, notre prière ;
Tes lois s'effacent de la terre,
Des vertus la source tarit ;
Protège ces familles saintes
Qui du temps bravant les atteintes
Vivent toujours de ton esprit.

Agathon MARSIGNY — *Les Chants de la Solitude*

D'un saint vieillard le serviteur fidèle,
Pour satisfaire à des ordres pressants,
Va s'éloigner plein d'amour et de zèle,
Et ses chameaux sont chargés de présents.

Son cœur n'a plus qu'une seule pensée ;
Car Abraham, comblé de jours heureux,
Veut que d'Isaac la blanche fiancée
Soit du pays qu'habitaient ses aïeux.

Le patriarche ayant fait sa prière,
Dit à cet homme : « Allez, marchez en paix.
» L'ange du ciel vous guidera sur terre,
» Il veut combler mon fils de ses bienfaits. »

Eliézer, en Mésopotamie
Arrive auprès de l'antique Nachor ;
Il fait arrêt à la source fleurie,
Et ses chameaux reposent sur le bord.

L'astre du jour finissait sa carrière
Étincelant de mille et mille feux.
Il projetait sa rougeâtre lumière
Sur le sommet des monts majestueux.

À la fontaine on voit les jeunes filles
Venant remplir leurs urnes vers le soir :
On les entend, rêveuses et gentilles,
Causant tout bas de leur naïf espoir.

Rien n'annonçait encor le crépuscule ;
L'heureuse paix planait sur ce séjour :
Le serviteur qu'un saint devoir stimule
Dit : « Ô mon Dieu ! je t'invoque en ce jour !

» Daigne sourire à mon vénéré maître ;
» Ton ange saint me conduit en ce lieu.
» Oui, de Nachor les filles vont paraître.
» Que la plus belle accomplisse mon vœu.

» Quand j'aurai dit : Que votre urne se penche
» Pour rafraîchir un pasteur inconnu,
» Si, dès l'abord, pour moi l'onde s'épanche,
» Je saurai bien que l'instant est venu !

» Lors je verrai la chaste fiancée
» Du jeune Isaac que protège le ciel.
» Que ma prière, Ô Dieu ! soit exaucée ;
» Je bénirai ton pouvoir paternel. »

Il n'avait pas achevé sa prière
Que Rébecca paraît les yeux baissés ;
Fleur du désert, ô grâce printanière,
Que d'heureux dons, par les tiens éclipseés !

Elle portait son urne sur l'épaule :
Ses longs cils noirs voilaient de grands yeux bleus ;
Sous les rameaux du palmier et du saule,
On la prendrait pour un ange des cieux.

Candide enfant ! Chaque tribu l'admire :
Pensive et fière, on la voit s'avancer
Vers cette source, où son beau front se mire,
Plus pur que l'eau qu'elle vient y puiser.

Ayant rempli son vase à la fontaine,
Elle reprend le chemin du foyer ;
Eliézer l'arrête dans la plaine :
« — Oh ! laissez-moi boire sous le palmier !

« Buvez, seigneur. » Répond-elle, empressée ;
Et, sur son bras, posant son doux fardeau,
La jeune vierge à la taille élancée,
Le désaltère... Oh ! ravissant tableau !

L'émotion colorant son visage
Fait palpiter son beau sein virginal ;
De la pudeur, c'est la céleste image
Qui nous ravit par son charme idéal.

Grâce, vigueur, beauté, candeur biblique
Sont réunis dans ce groupe émouvant,
La jeune fille à la blanche tunique
Du brun pasteur frôle le vêtement.

Puis, auprès d'eux, un vaste paysage
Offre partout l'éclat de l'Orient :
Que de fraîcheur sous ce paisible ombrage,
Que de parfums dans ce monde attrayant !

La voyez-vous, inclinée et timide,
Fixer les yeux sur le front du pasteur,
Dont elle étanche ainsi la soif avide
Et qui bénit Jéhova dans son cœur ?

Par sa pitié, sa pudeur et sa grâce
La vierge obtint le choix de l'Éternel ;
Car il voulut en protégeant sa race
Marquer son nom d'un symbole immortel.

La fête des roses

Ô père du printemps, harmonieux Zéphire,
Jeune Dieu parfumé, te voilà de retour !
Des vierges d'Hélicon tu possèdes l'amour :
Elles vont te chanter aux accords de la lyre.
C'est la fête des fleurs, ô Zéphire enchanté,
De roses et de lis couronne la beauté !

Prodigue, sous les pas de ces vierges charmantes,
La mousse veloutée et les suaves fleurs !
L'Amour descend des cieux avec l'Aurore
[en pleurs,
Pour venir contempler leurs grâces ravissantes.
C'est la fête des fleurs, ô Zéphire enchanté,
De roses et de lis couronne la beauté !

Écoute leurs doux cris : « C'est la fête des Roses !
» Et les gentils boutons sont à peine entrouverts !
» Ne redoutez donc plus le souffle des hivers ;
» Ô paresseuses fleurs, hâtez-vous d'être écloses ! »
C'est la fête des fleurs, ô Zéphire enchanté,
De roses et de lis couronne la beauté !

Vois leurs pieds délicats baignés par la rosée.
Que le gazon s'émaille ! allons, plus de retards !
Vois leur ravissement, sitôt qu'à leurs regards,
S'épanouit, brillante, une fleur irisée.
C'est la fête des fleurs, ô Zéphire enchanté,
De roses et de lis couronne la beauté !

Ton souffle pur enivre et remplit tout leur être
De ces tendres émois précurseurs de l'amour.
Tout jeune cœur tressaille et bénit mieux le jour ;
Sur ton aile, ô Zéphyr, l'espérance va naître !
C'est la fête des fleurs, ô Zéphire enchanté,
De roses et de lis couronne la beauté !

Mais spectacle enchanteur ! dans l'herbe,
[dans la mousse,
De toutes parts les fleurs émerveillent leurs yeux ?
Voltage sur leur front, embaume encor les cieux :
La rose qui s'éveille est si fraîche et si douce !
C'est la fête des fleurs, ô Zéphire enchanté,
De roses et de lis couronne la beauté !

Vois leur essaim léger folâtrer dans la plaine :
Abeilles voltigeant aux rayons du matin,
Elles vont recueillir le plus charmant butin,
En recueillant le miel de ta suave haleine.
C'est la fête des fleurs, ô Zéphire enchanté,
De roses et de lis couronne la beauté !

Tu souris maintenant ! Myrrha, dans sa corbeille,
Montre le laurier-rose et le narcisse d'or.
Daphné de frais lilas ceint son beau front encor ;
Églé pare son sein d'une rose vermeille.
C'est la fête des fleurs, ô Zéphire enchanté,
De roses et de lis couronne la beauté !

Ô jeunesse et beauté, vous êtes les rivales
De ces aimables fleurs, les prémices des Dieux !
Mais hélas ! peu d'instant vous brillez
[sous les cieux :
Un souffle peut flétrir vos grâces virginales.
C'est la fête des fleurs, ô Zéphire enchanté,
De roses et de lis couronne la beauté !

Chantez, chantez encor, ô vierges d'Ionie,
La fête des beaux jours, les plaisirs innocents :
Et puisse sur vos pas jusqu'au déclin des ans,
En parfumant vos fronts, sourire un bon génie.
C'est la fête des fleurs, ô Zéphire enchanté,
De roses et de lis couronne la beauté !

Imitation libre de la première ode d'Horace

À MES BIENVEILLANTS SOUSCRIPTEURS

Protecteurs de ma Muse, écoutez-moi, Mécènes.
Sous mille aspects divers, les vanités humaines
Font briller la gloire à nos yeux.
Dans la course des chars, quand la borne est passée,
Un vainqueur d'Olympie estime en sa pensée
Que la palme l'égale aux Dieux.

L'ambitieux poursuit des honneurs éphémères
Et s'enivre, au milieu des luttes populaires,
D'un succès qu'il paye à poids d'or,
L'avare, qu'amaigrit une ignoble diète,
Se pâme d'aise alors qu'il ajoute en cachette
Quelques écus à son trésor.

Le laboureur est tout à son cher héritage.
Il jouit de ses champs, et son petit ménage
Est pour lui tout un univers.
Le marchand que le gain enfièvre et sollicite,
Naufragé de la veille, en son repos s'irrite ;
Tant il aime à courir les mers.

Il est de doux viveurs qui ne s'occupent guère
Qu'à négliger les jours consacrés aux affaires,
À fuir des tracasseries importuns,
Pour aller mollement, sous quelque verte treille
Demander le bonheur à la liqueur vermeille
Du Falerne aux riches parfums.

Les éclats du clairon, les rumeurs de la guerre,
Ces bruits que sans effroi n'entend aucune mère,
Réjouissent les cœurs altiers.
Et, d'une jeune épouse oubliant la tendresse,
Le chasseur, dans les bois, poursuit avec ivresse
Et les ours et les sangliers.

Pour moi, si, quelque jour, le lierre du poète,
Comme un noble bandeau, ceignait ma jeune tête
De son feuillage glorieux ;
Si les deux chastes sœurs, Euterpe et Polymnie,
Prêtaient à mes accents leur suave harmonie,
Je me croirais au rang des Dieux.

Alors, loin des chemins où passe le vulgaire,
Les Faunes, les Sylvains m'instruiraient au mystère
De leurs autres délicieux.
Mécènes, cependant, si vous voulez m'inscrire
Parmi ceux qui pour vous sont les rois de la lyre,
Mon front dépassera les cieux.

Imitations flamandes

Restons unis, Flamands, Wallons,
Ce ne sont là que des prénoms ;
Belge est notre nom de famille.

Antoine CLESSE

Notre remarquable poète flamand, Prudent VAN DUYSSE m'a de nouveau fait l'honneur de traduire et d'imiter quelques-unes des pièces renfermées dans ce recueil.
M. VAN DUYSSE et moi offrons l'hommage de ces chants à notre bon et respectable ami, M. Auguste DU HAMEL, Directeur de l'école moyenne de l'État, à Gand. Il y a plus de 40 ans que ce digne citoyen consacre sa vie à la belle et sainte mission d'instruire la jeunesse. Par l'excellence de sa méthode, par son dévouement à toute épreuve, par ses aimables vertus, il s'est acquis des droits à l'estime de tous les honnêtes gens et à la reconnaissance de la patrie.

Het lied der jonge zwaluwen

(La voix des jeunes hirondelles, page 27)

Op morgen, ja, vliegen wy eerst by de stralen
Des dageraeds uit in een hemel zoo schoon.
Gy zult ons verzellen, en tegen 't verdwalen
Bewaren, en brengen terug naer dees woon.

Wy danken u, moederken lief, onze dagen :
Gy koesterde lang ons, nog pluimloos en zwak ;
Gy koesterde lang ons, met minnend behagen,
Ter schaduw van dit zoo herbergzame dak.

Zie, 't koningsken ginds in zyn nestjen verborgen,
Naer druiven verlost door zyn lekkeren dorst.
Hy zingl al, en springt al zoo vroeg in den morgen,
Wanneer wy nog slapen, geprest aen uw borst.

In 't nestjen, gebouwd door uw bekken zoo wakker,
Spreekt ge ons van de schepping zoo schoon
[en zoo goed.
Ja, de os heeft de weide, het muschjen den akker ;
Wy vinden in 't lichtertrium wat laeft, en wat voedt.

Wy mogen, met rekkende kopjens, reeds kyken
Van uit dit ons nestjen in 't bochtige dal.
Hoe fraci en hoe frisch zien wy 't landschap
[niet pryken !
Wat kleuren en geuren in 't lachend heelal !

Hoe zucht niet ons hartjen, by 't blauwen
[dier hemelen,
Naer 't fladdren in 't ruim, over berg, over bosch !
Wy zullen op wapprende wickjens dan wemelen,
Wy breken in jubelend kirren dan los.

Wy zyn hier geboren om liefde u te bieden.
Hier leven en zweven we vrolyk en frisch,
Maer volgen u op waer gy henen moogt vliegen ;
't Gaet kinderken wel, waer hun moederken is.

De kinderdroom

(Le rêve de l'enfant, page 17)

Moederken, wat droomde ik zacht !
't Kindjen Jezus zag ik dalen
In een krans van gouden stralen
By myn bedjen dezen nacht.
Op Marias arm gedragen,
Zag 't my aen met vriendlyk oog.
En, twee vingerkens omhoog,
Zegende 't my op myn vragen.
Gistren bad ik op myn kniën,
Vol van hope, 't hertjen bly.
« Zoo ge wys zyl (spraeht ge my),
« Zult gy Jezuken cens zien. »

De engel, die my trouw bewaekt,
Daelde, als ik pas neêrgelegen,
Was in sluimering gezezen :
« Jezuken (sprak hy) genaekt. »
En ik zag het hemelkindjen,
En ik zeide : « Ik was zeer wys ;
« Spreek my van het Paradyt ! »
En ik knielde voor myn vrindjen.
Gistren bad ik op myn kniën,
Vol van hope, 't hertjen bly.
« Zoo ge wys zyt (spraeht ge my),
« Zult gy Jezuken cens zien. »

Vriendlyk trad hy tot my nader,
Fluistrend : « Luister : blyft ge wys,
« Kind, by de engelen van myn vader,
« Koomt gy eens in 't Paradyt. »
— « Zal ook moeder-lief daer komen ? »
— « Zeker, ja : de brave vrouw
« Is des Heeren wet getrouw. »
O, wat zoet en zalig droomen !
Gistren bad ik op myn kniën,
Vol van hope, 't hertjen bly.
« Zoo ge wys zyt (spraeht ge my),
« Zult gy Jezuken cens zien. »

Koerner

(Korner, p. 6)

De morgen klimt voor Leipsigs wallen ;
Hel is een zon die roem voorspelt.
De trommel rolt, trompetten schallen .
Ook Koerner staet, de duitische held.
Gelukkig wie den dag ziet kriecken,
Waerop der Franschen adelaer
Voorzeker, met geknotte wieken,
Stort voor een sterke mannenschaer.
O Koerner, o heldhafte zanger,
Germanje is op uw lauwrn fier.
Zy roemt, van vryheidsliefde zwanger,
Met, moederliefde uw zwaerd en lier.

Gryp naer uw vaderlandsche snaren :
Gy voelt uw boezem hevig slaen.
Een godheid is u ingevaren :
Nieuw Tyrteus, hef het krygslied aen!
Maer, ach, daer wemelt voor uwe oogen
De bruid, die nimmer u vergeet,
En met een traen ziet gy ten hoogen.
Wordt ge ooit haer bruidegom?.... God weet!
O Koerner, o heldhafte zanger; enz.

Germanje, door hem aengebeden,
Zy, wie des keizers yzren voet
Op 't harte wil te pletter treden,
Vervult des jongelings gemoed,
Zyn lied breekt uit, en schokt de zielen
Met electricke siddering.
Zy zullen voor geen weester knielen :
Elk held werd meer dan sterveling.
O Koerner, o heldhafte zanger; enz.

Het houra ! daverd luid en blyde,
De wind speelt in de ontploorde vaen,
De rossen brieschen : « Voort ! ten stryde ! »
De ridders stormen als de orkaen,
Rys, vader Rhyn ! zic, voor uw rechten
Strydt met den zwaerde de aertspoët.
Hy weet zoo trouw voor u te vechten,
Als hy voor u te zingen weet.
O Koerner, o heldhafte zanger; enz.

Triomf ! triomf ! de Franschen wyken
Voor Koerners lier en Koerners stael.
Hy valt, en voelt zyn kracht bezwyken,
Begraven in zyn zegepraël.

Maer eeuwig leven zyn gezangen
Voor ieder welgeboren hart,
En, van een krygstrophee omvangen,
Rust plechtig de ingeslapen bard.
O Koerner, o heldhafte zanger; enz.

Germanje vindt, met weenende oogen,
Op Koerners borst een liederblad —
Een blad, van 't doodlyk lood doervlogen,
En van zyn offerbloed bespat.
Dat bloed klom op ten hemeltransen ;
't Riep wreak uit over dwinglandy,
En weggebliksemd zyn de Franschen,
En vader Rhyn herademt vry.
O Koerner, o heldhafte zanger,
Germanje is op uw lauwwen fier.
Zy roemt, van vryheidsliefde zwanger,
Met moederliefde uw zwaerd en lier.

De leeuwerik des cipiers (L'alouette de la prison, page 21)

Leeuwerik, wat doet ge in 't muitjen
Des cipiers van 't zwart gevang ?
Lieflyk als een lentefluitjen,
Klinkt des ochtends al uw zang.

Is 't behoefte van te winnen,
Die uw herteken bekroop ?
Blonk voor u een strael van hoop ?
Koestert zy u ziel en zinnen ?
U bewaekt een ruw cipier ;
Gy zyt mede zyn gevangen ;

En wat werd van uw verlangen?...
Uw vriendin is ver vanhier.

Leeuwerik, wat doet ge in 't muitjen, enz.
God wil ons ook onderwyzen
Door de kleinen in 't heelal,
Even ah in 't groene dal,
Doet ge uw liedeken hier ryzen.
Wil door u de goede God
Leeren, dat ook in de boeien,
Welke stormen om haer loeien,
De onschuld hooger staet dan 't lot?

Leeuwerik, wat doet ge in 't muitjen, enz.
Eenmael vloogt gy op uit d'akker
By den eersten zonnestrael,
En ter gulden hemeliael
Steeg uw toon, met de aerde wakker,
Welke star nu klimme en glimm',
Waer is zy, die u beluister ?
Ach, dat doek zoo droef en duister
Is uw hemel en uw kim !

Leeuwerik, wat doet ge in 't muitjen, enz.
Dat de golving uwer toonen
Uw gevangnis lang verkwikk' !
Doe waer droefheid spookte, en schrik
Hoop, en troost, en vrede woenen !
Zalig hy, dis ook geniet,
Welke kommer hem moog' drukken,
Als hy in humne ongelukken,
Andren opwekt door zyn lied.

TABLE

PRÉFACE	05	Le chèvrefeuille	14	L'ouragan nocturne	23
Le poète ardennais	06	Imitation d'un vieux Noël flamand	14	Le livre oublié dans les bois	23
Les dentellières de Malines	06	La veillée de la Saint-Valentin	14	Faites la charité	23
Körner	06	Ruines de Walcourt	15	Au poète Jules Abrassart	24
La fête d'une mère	06	Un psaume de David	15	Légende de la Campine	24
Le 21 Juillet 1856	07	Les hirondelles	15	Cantate militaire	24
L'heureux poète	07	Aux mânes du capitaine Blondiau	15	Jossine de Florange	24
Les amours de la Rose et du Rossignol	08	L'Ardenne	16	À la société des beaux-arts, etc., à Gand	25
Le Duc de Brabant à Jérusalem	08	Doux embarras	16	Aux ivrognes	25
À mon enfant	08	À Eugène Van Maldeghem	16	Sous une aubépine	25
Imitation d'un chœur de Sophocle dans Antigone	08	Chant d'Œdipe pendant le sommeil d'Antigone	16	Le coucher du soleil dans la bruyère	25
L'astre des nuits	08	Le rêve de l'enfant	17	La première communion des enfants	26
Le Lin	08	L'exilé et les hirondelles	17	Le matin	26
Le présent de Laïs	09	Le soldat chez le pasteur	17	La poésie	26
Le passant et la maison abandonnée	09	À Madame Gauthier	17	La montagne	27
Les Rogations	09	La chanson des faucheurs	18	La croix de l'empereur	27
Le mois de Juin	09	La jeune fille et l'égantier	18	La voix des jeunes hirondelles	27
L'orpheline de la Campine	09	Imitation d'une épigramme de Jules César	18	La fausse honte	27
À mes souscripteurs de France	10	Le démon des eaux	18	Les dames de Bouvignes	28
Souvenir	10	À Madame Pauline Braquaval	18	Le soldat aveugle	28
L'aïeul des champs	10	À la même dame, poésie de Victor Dumortier	19	À Jules Deneffe	28
Ma rivière natale	10	À un ami	19	Tableau	29
Un coopérateur à l'œuvre de Fourier	11	L'échange	19	La Muse du pauvre	29
La fleur d'azur	11	L'étoile du soir	19	Le bouquet du prisonnier	29
Le bonheur	11	L'aumônier	20	Voguons sur le rivage	29
À mon ami Agathon Marsigny	12	La Muse Belge	20	La sérénade éolienne	30
Jésus et l'adultère	12	Jéhova et le Christ	20	Roseline	30
La légende du houx	12	Ma grand'mère	21	Réponse à Roseline (<i>dix sonnets</i>)	30
Mathilde	12	L'alouette de la prison	21	À l'Innocence	31
L'étoile matinale	12	Promenade matinale	21	Le cheval	31
La maison expropriée	12	La honte	22	La chapelle dans la forêt	32
La source d'Ardenne	13	Sur le portrait de M. Misson, par E. Parez	22	Rébecca	32
La souffrance	13	Page de l'Imitation	22	La fête des Roses	32
L'histoire du Christ racontée à un enfant	13	Adieux à la bruyère	22	Imitation de la première ode d'Horace	33
Waterloo	13	À mes amis de Diest	22	Imitations flamandes par P. Van Duyse	33
Prière des enfants à Anvers	14	Do, do, l'enfant do	23		

